



Elles vivaient d'espoir

Hunzinger

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CLAUDIE HUNZINGER

Elles vivaient d'espoir

roman



J'aime la vie, notre Emma. Quand il parle d'avenir, je l'arrête. Je voudrais que le présent seul soit mon jeu. Il ne faut pas se demander combien de temps cette folie durera. Six mois ou six ans ça importe. Ne suffit pas ça on l'est comme ? Ça vit dans l'exceptionnel, la sincérité, l'engagement. Et c'est meilleur que tout.

CLAUDIE HUNZINGER

Elles vivaient d'espoir

roman



*J'aime la vie, celle
Emma. Quand il
parle d'avenir, je
l'arrête. Je vou-
drais que le pré-
sent soit son
jeu. Il ne faut pas
se demander com-
bien de temps
cette fois durera.
Si mais si ça
ça importe. Me suf-
fira pas ça'en fait
cette ? Ça vit
dans l'exceptionnel,
la sincérité, l'em-
portement. Et
c'est mieux que
tout.*

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Epigraphe

Dédicace

I

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

II

1

2

3

4

- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13

III

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7

IV

- 1

© *Editions Grasset & Fasquelle, 2010.*

978-2-246-78047-2

« J'ai été élevé par une bibliothèque. »
Jules Renard

PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

A Emma, ma mère
A Thérèse, la plus haute voix et le petit
camarade
A Germaine, agent de liaison
A Isabelle, sœur de Salem

Emma était fille unique.

Ne fais pas ta princesse de la Moskova, lui disait sa mère.

A dix ans, au village, elle s'ennuyait. A seize ans, elle était à l'Ecole normale de jeunes filles de Dijon. Elle serait institutrice. Elle y était restée deux ans de plus, surveillante. A sa sortie, sa décision était prise : elle poursuivrait ses études. On était en juillet.

Un matin de cet été-là, cherchant tout autre chose, elle tombe sur la photo, au fond d'un tiroir, d'un jeune homme, son grand-père, qui lui ressemble comme un frère.

Le même jour, elle commence un carnet.

Elle note : L'avenir m'attire.

Et elle se coupe les cheveux.

Alors seulement l'élève un peu pâle fait place à la princesse ultramoderne, au visage hardi, ardent, qu'elle allait devenir.

Je ne sais presque rien d'Antoinette, sa mère, qui la harcelait de l'affection la plus tyrannique. Je n'ai d'elle qu'une ou deux photos et un paquet de ses lettres à Emma pensionnaire. Où elle lui demandait impérieusement, en effet, des nouvelles. Où elle lui annonçait l'envoi de malles de linge lavé et repassé, et de robes neuves, dont l'une de *jaune étoffe*, qu'Emma ne lui demandait pas. Il était souvent évoqué d'autres offrandes encore, plus rustiques, comme *un petit colis de magnifiques cerises*, ou de fraises, ou d'artichauts, et puis de bouquets d'œilleux, de muguet, qu'Antoinette avait mis *au train* pour elle. Du paquet ficelé de ses lettres que je viens d'ouvrir s'échappe encore le parfum rouge sombre des roses d'autrefois, mêlé à l'accent bourguignon d'Antoinette, à ses R qui roulaient (qu'Emma avait gardés). C'était une mère follement éprise de sa fille unique qu'elle savait sur le point de la quitter pour entrer dans un tout autre monde, en prépa, loin, à Nancy (et qu'elle allait à son tour bientôt quitter puisque trois ans plus tard, Antoinette allait mourir). Et son amour avait sans doute été l'étoffe superbe, épaisse et lourde, très solide et à la fois ajourée comme une grosse dentelle noire, dont elle avait revêtu, pour toujours, sa Moskova de fille. Car malgré tout ce qui lui sera arrivé, Emma aura conservé une force, une élégance, une confiance qui lui venaient de là. Mais ce qu'Emma ne devinait pas, c'est qu'avec la disparition de sa mère, elle allait soudain se sentir très libre. Et qu'elle oserait tout.

Un dimanche d'automne, quelques mois seulement après l'épisode des cheveux coupés, Emma, rentrée de Nancy pour la Toussaint, est sortie s'installer au soleil dans le jardin de ses parents. On la voit, sur une photo, assise en pleine lumière devant la maison isolée au milieu des vignes.

Sa main est posée sur un bloc de papier.

Elle écrit à Thérèse sa première lettre, celle où elle lui annonce toutes sortes de résolutions : Je m'amuse à supprimer de mes actes ce qui est laisser-aller. Je veux être forte contre les autres, et contre moi-même. Le réveil sonne chaque jour à cinq heures.

Il faisait encore chaud, et orageux, ce jour-là, j'imagine. Un temps à vipères. Elles devaient en profiter, se vautrer sur les cailloux blancs, se gorger une dernière fois d'air lourd, dans les coteaux, derrière Emma.

Emma, ma mère, née le 22 janvier 1906, était fille et petite-fille d'instituteurs de village, Pommard, Puligny-Montrachet, en Côte d'Or. La maison, devant laquelle Emma est assise, est celle de l'école de Saint-Aubin. Elle existe toujours, école et mairie à la fois, mais je n'ai pas vu le muguet quand j'y suis retournée ce printemps. Dans sa première lettre à Thérèse, ce 3 novembre 1927, Emma, au bas de la page, ajoute : J'avais rapporté du bois de Corton trois touffes de muguet. Depuis, leurs feuillages ont débordé jusqu'au milieu de l'allée. J'en ai un parc.

Ce même jour, avant d'envoyer sa lettre, Emma l'a recopiée dans un cahier relié de toile vert amande, au dos et aux angles renforcés.

C'est la première d'une longue série.

Quatre-vingts ans plus tard, ce cahier, tout entier adressé à Thérèse de la main d'Emma, de sa haute écriture, lettre après lettre, est à côté de moi. Il est ouvert à la dernière page sur une lettre qui n'est pas d'Emma, une lettre d'une autre espèce que les autres, tapée à la machine sur du vilain papier. Elle était autrefois arrivée par la poste. Elle avait apporté des nouvelles épouvantablement tristes. C'était la voix du malheur, des horreurs, celle qui annonce ce qui s'est passé au fond des cachots, à quoi personne n'a assisté, la pendaison d'Antigone. Celle qui raconte la mort tout en la laissant dans l'ombre.

Ce message, Emma l'avait fixé par deux coins à photo à la fin du cahier.

Il le clôt.

Sur ma table, il y a donc le cahier.

Au fond de mon ordinateur, se trouvent les photos qu'Emma avait soigneusement archivées dans des enveloppes, des albums ou dans de grandes boîtes métalliques et rouges de cigarettes Craven « A ».

Parmi les ombres qui s'y entassaient, il y a Thérèse.

Thérèse, née le 5 novembre 1908 à Epernay, était fille d'instituteurs elle aussi. Elle avait fait la connaissance d'Emma, à Nancy. Elle était discrète et fragile.

Je ne discerne d'abord qu'une chevelure d'animal sauvage, puis tout au fond, un petit visage grave, profondément mélancolique, levé vers moi. Le visage se rapproche. Je n'en vois plus que la bouche charnelle, une bouche d'aujourd'hui. Puis gros plan des yeux qui sans doute regardaient Emma, qui aujourd'hui *me regardent*.

Pour moi, Thérèse appartenait au temps mythologique de la jeunesse d'Emma. Elles y étaient toujours ensemble. Et moi, à quatorze ans, je me rendais là-bas comme je voulais. J'ouvrais l'album relié de cuir blanc. Emma m'apparaissait, m'apparaît encore, semblable à une de ces paysannes de Malevitch qui vont solides, jambes et pieds nus, prenant le large. Dans son ombre, en retrait, Thérèse.

Je savais son importance puisque j'avais aussi accès au premier cahier d'Emma qui lui était adressé, et aux autres, le rouge, le vert, le gris qui suivaient. J'allais les visiter comme les pièces d'une maison abandonnée. Rien n'y était explicitement caché ni défendu. (Emma sait-elle alors que je les lis ? Que je m'y aventure ? Elle ferme les yeux.) Je n'y comprenais pas grand-chose. Le sens m'échappait. Mais pas le sentiment du merveilleux et du terrible qui en émanait. Puis j'avais cessé d'y faire des tours. Je n'y étais plus jamais revenue.

Thérèse était encore liée à un souvenir d'enfance, bien antérieur, et sans mots. J'ai sept ans, on est en Bretagne où ma mère s'est rendue, accompagnée seulement de mon frère Bruno et de moi.

Pourquoi ? Je ne l'ai jamais demandé. Le voyage est illustré dans mon cahier d'enfant, paons du Thabor à Rennes, noms des stations de chemin de fer jusqu'à Saint-Malo, beaucoup d'autres choses mais pas ça : Nous sommes dans du gris, de la pluie et du vent. Une énorme présence bouge, l'océan. Il y a un grand rocher. Emma nous dit que c'est le tombeau de Chateaubriand. Et puis nous voici dans une ville, au soleil. Emma nous laisse, mon frère et moi, sur un banc. Elle s'absente. Je ne sais pas combien de temps. C'est lié à un autre tombeau, à quelqu'un qu'elle a aimé et qu'elle cherche. Elle veut retrouver une amie morte. La mort est là, je la ressens encore, une sensation inoubliable, elle vibre toujours, inscrite dans le grand beau temps d'été, son tremblement d'air chaud.

Etions-nous à Rennes ? Au cimetière où Emma croyait que Thérèse avait été inhumée ?

Elle n'avait rien dû trouver.

Pas même le tombeau vide.

Sauf peut-être un jardinier.

Lui avait-elle demandé où avait été mis le corps ?

Sans doute que non car elle n'aura jamais su davantage au sujet de Thérèse.

Vingt après la mort d'Emma, Thérèse était pour moi un personnage flou, une des ombres du *terrible cortège*. Elle avait hanté la vie d'Emma, et la mienne, sans que je m'en rende compte. Avec le temps, je l'avais abandonnée au passé.

Et puis, un soir, j'avais tapé le nom de Thérèse Pierre, sur le moteur de recherche de mon ordinateur, comme ça, à tout hasard. Surprise ! Il existait une maternelle Thérèse-Pierre à Epernay, un collège Thérèse-Pierre à Fougères. La lettre de la dernière page, tellement laconique, était reliée à un texte plus vaste et qui me dépassait. Une histoire que je pensais intime appartenait à l'Histoire. Une grande excitation m'avait alors jetée, les jours suivants, vers le passé de Thérèse. J'avais décidé de partir à sa recherche.

J'ignorais que j'allais avoir à déchiffrer, dans le même mouvement en arrière, le roman d'Emma, des pans entiers de sa vie dont elle ne nous avait jamais parlé, roman qu'elle avait pourtant déposé, à mon intention, je crois, en pleine lumière.

Emma et Thérèse se sont donc rencontrées à Nancy, dans une prépa au concours d'entrée à Fontenay. Sèvres était alors réservée aux citadines qui avaient suivi la filière du lycée et qui « avaient leur bac ». Fontenay était une voie identique, moins prisée, et proposée aux villageoises sorties de l'Ecole normale qui ne voulaient pas rester institutrices. Devenir professeur les éblouissait comme une émancipation.

C'est à la Toussaint 1927 qu'Emma a commencé ce cahier.

Dès la première page, elle l'a organisé en chapitres. Aujourd'hui je pense qu'Emma, d'emblée, avait voulu aller dans sa vie comme dans un roman. Elle avait deviné la relation entre l'existence, la narration et le roman. Elle avait pressenti l'importance de la réalité. Que la vie c'était tout. Qu'elle serait le roman dangereux auquel il faudrait se confronter.

Emma était une littéraire. Thérèse, une scientifique. Entre elles, une amitié studieuse, sérieuse, attentive se construisait sous le règne d'un jeune professeur de français, Suzanne Aymé. Un règne qui les intellectualisait. Emma riait à présent d'Anatole France. Ses amies, restées institutrices, le lui reprochaient, et aussi qu'elle disséquait même leurs lettres.

Et puis, l'été 1929, Emma et Thérèse ont échoué, toutes les deux, au concours d'entrée à Fontenay. Emma resterait institutrice. Cependant, les années de prépa à Nancy équivalant à la première partie du diplôme, elles ont décidé de braver le destin et de préparer la seconde partie, en solitaires. Nous travaillerons ensemble, a dit Emma. Elles se sont trouvé un poste de surveillante pour elles deux à Evreux. Elles l'ont partagé. Leur chambre est devenue un cabinet de travail, avec un grand tableau noir recouvert des signes de l'algèbre et des figures de la géométrie. Avec aussi les premières rangées de ces livres qu'Emma allait tant aimer. C'est dans cette chambre unique, à Evreux, que se noue entre elles une amitié exclusive, non écrite. Elles ne correspondront vraiment que plus tard, quand elles seront séparées. Peu de lettres donc pour le moment. Mais des découvertes à deux, des efforts conjugués, des humiliations communes, des rages partagées, des lumières conquises ensemble, on peut dire un amour.

Après l'année d'Evreux, Emma et Thérèse, ne se sentant pas prêtes, ont voulu préparer le concours, un an de plus, mais à Paris. Elles y étaient dès août 1930. Elles logeaient rue Faroux, dans une maison d'accueil pour étudiants pauvres. Toutes les deux souhaitaient mieux parler l'allemand. Elles ont fait la connaissance de Karl, juif, allemand, bolchevik, étudiant en sciences politiques. Il avait fui l'Allemagne et ses troubles. Il avait faim. Il était beau et farouche.

Elles l'ont adopté, nourri. Il est devenu leur petit réfugié.

A trois, ils découvraient Paris.

Les voici au jardin du Luxembourg, accoudés aux balustrades, Karl, en costume avec cravate et pochette blanche. Les filles, en robe et bas de soie. C'est encore l'été, presque l'automne, allées, ombres tigrées, conversations en allemand.

A trois, ils partaient au bord de la mer.

Les voici attablés à la terrasse d'une plage. On perçoit la mer au fond. Karl prend un air sauvage. Emma sourit, puissante, animale, très blonde, le visage en avant, les cheveux fous. Thérèse aussi sourit, délicate, en retrait. Puis ils vont se baigner. Maintenant Emma et Thérèse se sèchent, assises dans les dunes, l'une serrée contre l'autre. Emma, triomphante, Thérèse dans son ombre.

C'est Karl qui a pris la photo.

Le 11 septembre 1930, en Allemagne, le parti nazi obtient 18,3 % des voix aux élections législatives.

Ce même mois de septembre, Emma note : On se marie beaucoup autour de moi. Ma disponibilité m'enchant. Je suis à tous les amoureux de l'avenir. Je suis à tous les paysans.

Elle avait été élevée dans une salle de classe où son grand-père (instituteur public) lui montrait sur une carte de France l'avancée ou le recul de l'ennemi allemand. En 1916 elle avait dix ans. Un peu plus tard, fière de penser librement, elle méprisera ceux qui disent encore *les boches*. Aujourd'hui, elle trouvait élégant d'avoir Karl pour ami et d'apprendre sa langue et d'aimer sa culture.

Elle lui a demandé un portrait. Il lui a sans doute donné cette petite photo d'identité prise en studio. Quelque chose de triangulaire, de large au niveau des pommettes, d'oblique dans les yeux, d'aigu dans les oreilles, en fait un superbe loup déguisé en jeune homme. Au dos, il a écrit : *Meinen lieben Emma*. (Ma chère Emma.) Il n'a pas une écriture gothique. Au contraire, une fine et sensible écriture allemande.

Des photos, il y en aura d'autres : Emma a invité Karl à Saint-Aubin pour les vacances de Pâques 1931.

Les voici.

Ils ont fait le tour de la Rochepot. L'air est vif et clair. Etendus dans l'herbe sèche, ils se confient à présent toutes sortes de choses intimes. Karl lui dit qu'il est né dans une ville de Thuringe. Que sa mère, une très belle juive, n'est pas restée longtemps avec le petit vendeur de chaussures qu'était son père. Qu'elle l'a oublié et l'enfant avec lui. Qu'il n'a plus de mère, qu'il n'a pas de sœur (Emma fond). Qu'il couche à Paris dans le lit de la fille de sa logeuse qui est aussi celui de la mère (Emma écoute de toutes ses oreilles).

Karl avait vingt ans. Emma, vingt-cinq ans.

La nuit, elle rêvait en allemand.

Déjà l'été. Déjà la fin de l'année scolaire et de la vie d'étudiant à Paris. Emma, reçue 7^e au concours de sortie des Ecoles normales supérieures, était de retour à Saint-Aubin, cette fois avec toutes ses malles. Karl s'y était à nouveau arrêté avant de repartir définitivement en Allemagne.

La grande maison d'école semble vide sur la photo. Victor, le père dont Emma ne parle que très peu, doit être dans le jardin. On distingue son canotier, oublié, sur un muret. Antoinette, elle, n'est plus là. Emma s'entend dire avec étonnement : Ma mère est morte, il y a un an. Elle parlera longtemps dans ses lettres de l'absence toujours surprenante de sa mère, une absence qui s'éternisait. Il lui arrivait, en croisant une femme dans la rue, de se dire qu'elle avait de jolis yeux, d'un doux brun jaune de giroflée, comme ceux d'Antoinette. Ou de retrouver dans une autre ses larges pommettes. Emma regrettera souvent de ne pas l'avoir aimée assez, tout en se disant, ce qui est fait est fait.

A Saint-Aubin, en juillet, Emma et Karl sont donc presque seuls. Ils font de longues promenades. Il porte une incroyable cravate fleurie d'edelweiss. Elle, un chemisier blanc. Il fait chaud. Elle s'assoit à l'ombre. Il prend son poignet, le caresse, puis très tendre, et tout en jouant avec sa main, il lui parle de l'instinct de la nature. Elle se dit, en le sentant hors de lui, qu'elle est très calme.

Il y a eu des baisers.

Elle a noté : Il est parti amoureux.

Elle a ajouté : En moi, aucune griserie imaginative.

Elle se rappelait les leçons de Suzanne Aymé qui avait mis en garde son troupeau de jeunes filles contre les illusions sentimentales. Emma avait été prévenue que le plus grand danger pour les femmes était là. Elle ne l'oubliera jamais. D'ailleurs, son prénom, elle ne l'aimait pas. C'était le prénom honni, Emma comme Emma Bovary. Elle ne savait pas encore qu'elle demanderait qu'on lui dise Manuelle, ni qu'on l'appellerait Emmy. Ni qu'en 2008, Emma serait le prénom féminin le plus porté dans le monde entier, et qu'on aurait oublié Emma Bovary.

La nomination d'Emma venait d'arriver. Elle serait professeur de lettres modernes à l'Ecole normale de jeunes filles de Mende. Pour elle, tout allait bien. Mais Thérèse lui a écrit d'Epernay qu'elle avait échoué et qu'elle était nommée surveillante à Felletin, dans la Creuse. Deux noms de villes qui leur annonçaient, après Paris, le retour à la vie de province et surtout leur séparation.

Désormais elles allaient beaucoup s'écrire. Ecrire des lettres est une activité mystérieuse qui fait naître l'amour. Les lettres donnent soif de lettres.

Elles allaient le découvrir.

A travers l'écriture, Emma s'exerçait à vivre. Ecrire approfondit (intensément) l'ouïe, le regard, la respiration, la réflexion, la vie. L'esprit s'y fait l'écho du corps. Emma notait ses perceptions, ses sensations. Il y avait là quelque chose d'expérimental. Ces lettres nous parlent du froid joyeux des rentrées de Pâques, de D.H. Lawrence, de la mort de Briand, de bas à reprendre, de congrès antifascistes, d'un vin atroce quand on le goûtait seul et qui se buvait bien sur le fromage amer. Et de cours à préparer, de jonquilles, de Lénine et de questions sexuelles. Du soleil, de sa toilette du matin à grande eau et à grands gestes. Et de l'amour qui les unissait toutes les deux, et de la liberté d'aimer (qu'Emma allait revendiquer très vite) qui n'était pour elle que le besoin spontané d'étendre sa vie. Et encore de la guerre qui n'en finissait pas de gronder déjà.

De lettres de Thérèse, je n'en ai qu'une, adressée à Karl, en 1934, et quelques cartes postales, quelques billets conservés par Emma qui les avait collés dans son cahier, et ne les avait pas rendus, plus tard.

Thérèse me plongeait dans un enchantement sans représentation. Aujourd'hui je regrette de n'avoir pas posé plus de questions à Emma. Alors je passe ses cahiers au crible. C'est écrit serré, élané, vite. Et je trouve. Il arrive qu'Emma me la fasse voir, elle, Thérèse, telle qu'elle était au cours de son bref passage sur terre, en quelques mots qui la font surgir devant moi : J'aime comme tu caches ta bouche quand tu ris. Discretion. La même déjà quand tu ouvrais sans bruit la porte de la salle d'étude.

Emma avait bouclé une nouvelle fois ses malles.

Elle partait pour un lieu plus perdu que le village bourguignon dont elle avait voulu s'échapper, un lieu inaccessible, quelque chose comme le Tibet. En cherchant dans un manuel de géographie, elle avait découvert une petite ville, Mende, au milieu de montagnes. En 1882, il y avait encore des loups dans les forêts. C'est-à-dire seulement quarante-neuf ans plus tôt. Comme si, aujourd'hui, on lisait qu'en 1958 il y avait encore eu des loups dans les Vosges.

Elle emportait avec elle la lettre que Suzanne Aymé venait de lui adresser :

Le hasard d'un voyage me laisse un moment au milieu des préparatifs de la rentrée, et je suis heureuse de venir vous dire un mot d'amitié avant votre séjour de Mende.

Mende – je l'ai vue. J'y suis passée ces dernières vacances et je suis frappée du pressentiment que j'ai eu. J'ai su de façon nette que cette ville signifierait quelque chose pour moi, j'ai su qu'on m'en parlerait bientôt. Il faut dire que l'arrivée, par la route de Saint-Flour, est grandiose. On ne peut oublier la vision de Mende enfouie, perdue, au loin, dans l'encadrement tragique des causses désolés. C'était le soir, et nous nous sommes arrêtés de saisissement. Un décor pareil est la perdition des âmes ordinaires. Il conviendra à votre visage d'ange exterminateur. Je crois que le destin a bien choisi pour vous. Pour débiter votre carrière, mille fois Mende plutôt que Bourg-en-Bresse ou Châlons-sur-Marne. Vous allez partir dans un des pays les plus pauvres, les plus déshérités de France, et comme il arrive souvent, dans un des plus beaux. En tout cas vous y vivrez seule.

D'où venait ce visage d'ange exterminateur que lui voyait Suzanne Aymé ? De ses cheveux coupés court, blonds et très épais. Et de la lettre qu'Emma lui avait écrite à l'annonce de son mariage. Ne reste que la réponse de la mariée, à moitié brûlée par Emma, de rage et de dépit amoureux. Et sauvée des flammes à la dernière minute.

Emma savait vous percer à jour dans un éclairage de jugement dernier, et j'imagine aisément que son écriture, alors, ait pu fondre sur Suzanne Aymé comme un cavalier sur son terrible cheval. Emma pouvait être impitoyable. Un bloc de glace avec le soleil derrière, lui écrivait une de ses amies de Dijon. Et une autre, Marcelle, on va la retrouver bientôt, lui disait : Vous êtes, Emma, trop sûre de votre existence.

Leur courrier avait été soigneusement conservé par Emma dans des chemises de couleur portant leurs prénoms.

Les filles au fond des campagnes savaient alors admirablement écrire : l'apprentissage de la langue française à l'école de la République se faisait à partir des grands textes savants de la littérature. Elles avaient toutes lu *La Princesse de Clèves*. Elles écrivaient comme elles lisaient. Elles vivaient comme elles avaient lu. Elles avaient acquis sur la vie un regard perçant.

Emma est arrivée à Mende après un incroyable voyage : Chagny 6 h 38. Lyon 9 h 10. Le Puy 15 h 37-18 h 13. Langogne 20 h 11-22 h 43. La Bastide 23 h 17-6 h 20. Mende 8 h 13.

Elle s'est installée dans une maison bourgeoise entourée d'un jardin. La propriétaire, comme elle est pieuse ! Comme elle est avare ! Comme sa maison est cossue ! Comme elle se mouche entre deux doigts, note Emma.

Puis est venu le premier face-à-face avec les élèves, des filles de quinze ans, descendues des montagnes tout autour pour devenir institutrices. Visages attentifs, silencieux, enthousiastes. Tabliers raides d'être neufs. Gestes gauches de petites filles déracinées. Cœurs en attente. Regards levés vers Emma qui se disait, il n'y a pas longtemps j'étais comme elles.

Les premières semaines passaient.

Le dimanche, Emma commençait ses préparations du lundi. Une fièvre intellectuelle la prenait. Elle soupait à dix heures. Soufflait sa bougie à minuit. Le lendemain, Pascal et les Deux Infinis, La Fontaine et ses fables, ses cours filaient d'une seule glissade.

Professeur de lettres modernes, elle avait pourtant à initier ses élèves à la littérature grecque et latine. La voici qui étudie l'*Antigone* de Sophocle. La semaine prochaine, elle pourra parler à sa classe des deux sœurs, Ismène et Antigone, et lui faire entrevoir l'essence de la tragédie : cette façon de célébrer l'horrible beauté de la destruction totale.

Elle se levait tôt pour travailler. Pas aussi tôt que les séminaristes du grand séminaire en face de sa chambre, dont les lumières

brillaient déjà. Elle se couchait tard, pas aussi tard qu'eux. Ils ne devaient jamais dormir. Minuit sonnait à la cathédrale, gros bourdon. Puis au séminaire, aigre et pressé. Puis à deux, trois couvents de la ville.

Mende lui plaisait et ses vieilles petites échoppes sombres, la ruelle de La Jarretière qui charriait des trognons de légumes, la ruelle des Trois Mulets qui conduisait à la sienne. Le soir, les habitants qu'elle croisait sentaient l'étable. Au réveil, elle allait bien, elle avait du courage. Ici, se disait Emma, la lumière est magnifique, le ciel, une merveille.

Je la vois, souliers blancs, blouse roumaine, petit chapeau de traviole, pour aller en ville. Et je la vois, jupe grise, gros souliers, vieil imper, pour aller marcher. Elle a une sorte d'exubérance, de splendeur physique, une intense vie extérieure : la sensualité d'Ismène.

Thérèse, c'était autre chose.

Elle était petite, brune, secrète, sauvage. A Felletin, pour ce que j'en sais et pour ce que j'en distingue quand je fais remonter des images d'elle à la surface de l'écran, c'était une anxieuse. Son corps la faisait déjà souffrir. De quoi ? Emma ne le dit pas, parlant seulement de sa mauvaise santé. J'aurais voulu contacter les descendants de sa sœur, mais c'est le silence de ce côté-là, autour d'elle. Je n'ai trouvé personne. Elle est aujourd'hui comme sans famille. *Elle n'a pas de foyer sur terre.* Thérèse ? Je la situerais du côté de la nuit. Elle croyait à la réalité de son rêve. Très tôt, dès Felletin, elle avait décidé d'entrer pour lui, le rêve, dans la bataille. Ce n'est pas Thérèse qui dira oui au monde. Le monde lui sera un scandale plutôt.

Il reste si peu de choses me parlant d'elle.

J'ai trouvé, en lisant attentivement les cahiers d'Emma, qu'elle avait le nez un peu large. Que ses yeux se fermaient quand elle riait. Qu'elle avait des jambes enfantines, nerveuses, mais fortes. Et j'ai noté d'autres détails, comme des problèmes avec ses appareils dentaires, ses mâchoires qui s'infectaient, ennuis qui vont la poursuivre jusque dans cette dernière photo où sa bouche si belle m'est apparue comme déformée. J'ai aussi trouvé qu'elle possédait

un petit tapis bariolé, très joyeux, qu'Emma admirait, et qui l'accompagnera dans tous ses déménagements. Et un béret croché avec des laines de plusieurs couleurs vives. Et une magnifique ceinture vernie, noire, large comme la main pour sa taille si fine. Qu'elle avait des yeux très bleus. Qu'elle mesurait 1,54 mètre. Que ses souliers étaient si petits qu'on aurait dit des souliers de poupée. Et encore qu'elle avait un chat qui l'avait adoptée, un chat bizarrement maigre, mélancolique, beau d'une somptueuse fourrure grise sous laquelle on sentait la bête vivante et dure. Et qu'à Nancy, son surnom avait été « le Totem », parce qu'elle était apparue particulièrement fidèle, sombre, énergique.

Pour le moment, le Totem est très malheureux.

Sa chambre, un réduit sordide et froid, est affreuse. Emma n'arrête pas de lui écrire : Ne reste pas dedans. Sors. Travaille à l'abri d'une haie ou dans les fougères, au soleil. Alors Thérèse sort, elle marche en sifflotant les mains dans les poches, et au fond, il y a un petit couteau. Elle s'exerce à goûter la vie. Elle a de temps en temps des bouffées de joie où elle se dit que la vie est passionnante. Mais vite elle a la sensation atroce qu'on veut la réduire à rien. Qu'elle est une bête sauvage en cage qui s'y cogne la tête. La nuit, elle fait d'affreux cauchemars. Elle est suspendue à une corde par ses deux mains jointes et soudain elle fait un plongeon qui se traduit par un bond bien réel dans son lit. Elle pleure beaucoup sans bien savoir pourquoi. Il fait froid. Elle n'a pas vu Emma depuis une éternité. Toutes les nuits, elle a peur. Elle voudrait qu'Emma soit là pour lui donner le repos, la confiance, la tendresse absolue. Elle voudrait qu'Emma soit là et lui dise Mon petit.

C'est avec elle que Thérèse avait découvert une intimité possible, et une consolation possible, elle qui, comme Antigone, était née avec *une dot de souffrance*.

Thérèse, à Felletin, se retrouve donc épouvantablement seule. Alors elle écrit à Emma presque tous les jours. Les lettres ont disparu. Ces lettres devaient lui ressembler, rétives, refusant tout accommodement avec le petit monde grotesque qui l'entourait. Des lettres sensibles aussi, comme une plaque sensible d'elle, attentive, délicate, exquise en amitié, et devinant tout.

Carte de Thérèse à Emma : Je ne veux pas m'intéresser au

présent. Ce serait une négation de la vie que je rêve.

Réponse d'Emma : Petite compliquée qui cherche sa vérité dans le refus ! Moi, je me promène.

Car si Thérèse, à Felletin, devait assurer des surveillances, préparer la deuxième partie de ses examens, donner en plus des leçons particulières pour s'en sortir, Emma, de son côté, était libre le jeudi, le vendredi après-midi, le samedi et le dimanche. Il lui arrivait d'aller au bal. Elle note : Me poudrer, porter une robe qui ressemble à un travestissement léger m'amuse, et danser. Elle note aussi : Manigances, chasse au mari, attente du preneur, illusions sentimentales, jacasseries, niaiseries, le lendemain, j'ai besoin d'air.

Et le lendemain, elle partait marcher.

Elle s'en allait tôt. Elle croisait alors des attelages de bœufs qui avançaient à la file si lentement que leurs mouvements majestueux donnaient l'illusion d'une immobilité imminente. Elle croisait de grandes maisons isolées aux grands escaliers massifs, et de minuscules villages loin de tout. Et des enfants en bas rouges qui sortaient d'une ferme, à la queue leu leu en croquant une pomme. Et des chars pleins de betteraves violettes et de genévriers verts. Et le soir, en rentrant par la route noire, elle notait encore avoir vu une ferme où des hommes menaient à l'étable un bœuf dont un falot n'éclairait que les cornes. Et tout ce qu'elle avait vu, elle voulait le faire voir à Thérèse. Alors elle le lui décrivait, et aussi les caravanes de paysans en blouse raide, la foire finie, qui regagnaient leur village. Et encore l'homme à cheval, l'œil hostile, chapeauté de noir, royal dans sa blouse, qui attendait sa fille poussant devant elle des moutons invendus, exténués et récalcitrants.

Elle lui disait : Nous referons cette promenade ensemble.

Elle lui disait : Je voudrais te transporter ici, dans le calme d'ici.

Elle lui disait : Je voudrais t'enlever ta fatigue, je voudrais prendre ta fatigue et la bercer.

Emma n'écrivait pas seulement à Thérèse.

Elle correspondait aussi avec un ami du temps de la prépa à Nancy, Pierre Devilleneuve. Attention, il a son importance. Il aura un rôle, un rôle antique, celui du messenger. C'est lui qui enverra la lettre qu'Emma fixera à la dernière page, cette lettre tapée à la machine. C'est lui qui racontera la scène impossible à voir, que personne n'a vue, celle de la fin de Thérèse. Voilà quel sera son rôle dans la vie d'Emma. Emma dit qu'il était entré facilement à Saint-Cloud. Mais avait raté la sortie. Ils s'étaient donc retrouvés tous les deux à Paris aux mêmes cours. Il lui parlait assez mystérieusement d'une passion qui déséquilibrait sa vie. Il donnait l'impression d'en être comblé et d'en être honteux. Il suggérait l'existence d'un essaim de courtisans autour d'une personnalité fantasque et fortunée qui l'aurait distingué, lui. C'est à la bizarrerie d'un accord au masculin qu'elle avait compris qu'il était épris d'un homme. Emma ajoute : Il m'écrit assez fréquemment. Un beau matin, peut-être, il m'écrasera de sa franchise brutale. Les lèvres minces de son visage blanc et sa silhouette de héron font pressentir des jugements dédaigneux. Il est impitoyable. Il l'est par attachement à sa vérité, et par dévotion à l'intelligence que le parti communiste résume pour lui.

Je n'ai pas retrouvé le courrier de Pierre Devilleneuve. Si Emma, plus tard, avait conservé toutes les lettres de ses amies, même celles des plus amoureuses, elle n'avait en revanche gardé aucune lettre d'hommes, ni celles des pas du tout ni celles des très amoureux d'elle. En particulier, le courrier de Karl manque. Emma avait-elle tout brûlé pour que Marcel, mon père, ne lise rien ? Et pourquoi aurait-elle seulement brûlé les lettres des hommes et non pas celles des femmes ? Elles comptaient moins ? Ou au contraire, elles comptaient plus ? Heureusement il reste beaucoup d'échos de la voix disparue de Karl dans le cahier d'Emma.

Par exemple : Karl est retourné en Allemagne. Il dit qu'il sent qu'il était en train de se perdre. Il dit que je l'ai *sauvé*. Il a pris sa maladie récente, une infection, pour un *punissement*. Il devient un ascète. Mais qu'il est donc allemand dans ses lourds jeux de mots, écrivait Emma à Thérèse.

Le vendredi revenait.

Emma laissait Mende en contrebass et son armée de cheminées

fumantes, et repartait parcourir les chemins. Froid de loup. Ciel bleu. Longue promenade sur le causse nu, à vous purger l'âme de toute complication. Au retour, elle découvrait Lucrèce dans un Budé qu'elle venait de recevoir. Ou alors elle se bâtissait un cours sur le XVI^e siècle. Elle lisait beaucoup. Elle ne lisait plus pour apprendre, mais pour découvrir et pour se découvrir. Après chaque lecture, elle trouvait qu'elle avait changé de forme. *L'Amant de lady Chatterley*, commandé il y a cinq semaines, n'était pas encore arrivé. Elle l'attendait. Elle ne savait pas à quel point il lui donnerait sa forme (elle aura tendance à penser que le sexe est sacré).

Puis une nouvelle lettre de Karl est arrivée, en allemand cette fois. Emma l'aimait bien plus quand il écrivait en allemand. Son vrai caractère, obstiné, brutal et tendre, y éclatait. Il avait alors tous les Romantiques derrière lui. Mais cette dernière lettre était très noire vraiment. La folie rôdait là-bas. Karl y racontait les élections, le Premier Mai, les nazis, le sommeil impossible, les nuits et les jours où il était *nu de tout*. Il commandait une section de lutte clandestine. Ce qui voulait dire misère, violence, danger.

Le 13 mars 1932, Hitler obtient 30 % des suffrages au premier tour des présidentielles. Le parti communiste est interdit. Les journaux nazis sont déjà pleins d'appels au meurtre.

A Mende, les narcisses commencent à fleurir.

Emma est descendue au bord du Lot, très tôt, ce matin. Elle en a cueilli une grosse botte. Elle l'a mise *au train*, adressée à Thérèse avec un mot : Je t'envoie les premiers narcisses de Mende. Je n'en veux pas garder un seul. Je te les envoie tous.

Thérèse est allée à la gare chercher le carton de narcisses enveloppés de mousse.

Il fait nuit. L'obscurité resplendissante d'une photographie illumine la pièce où je travaille. On distingue un énorme bouquet de narcisses blancs posé au sol dans un vase, puis un petit pied vêtu d'un bas blanc et chaussé de noir, *un soulier de poupée*. Je respire les fleurs d'autrefois. C'est fou, l'émotion qu'on ressent à se déplacer dans l'agrandissement d'une petite photo, à la découvrir dans ses détails, dans son oubli aussi, son abandon. Je devine un fauteuil sombre et la masse d'un vêtement. Et voici le visage, à demi tourné

vers moi, de Thérèse. Autour d'elle, taches et rayures du papier se sont transformées en pluie de météorites, la situant dans l'infini. Thérèse me regarde de l'autre côté d'un absolu qui me sépare d'elle. Elle le sait. Elle l'a toujours su. Lucidité. D'où sa mélancolie peut-être. Son chagrin. D'où ce savoir secret et son silence.

Cette photo de Thérèse m'a donné envie de voir des narcisses. Les narcisses d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux d'il y a quatre-vingts ans, exactement les mêmes. Ils ont le même éclat. Il y a dans cette idée un vertige. On se dit que le temps ne bouge pas, c'est nous qui passons, le temps, lui, reste, il se passe de nous. J'ai alors téléphoné à Nasbinals pour ne pas rater les fleurs, pour être au rendez-vous du temps. Une femme, à l'office du tourisme, m'a répondu avoir vu des champs de narcisses sur la nationale 106 qui va de Mende à Florac, avant le col de Montmirat, dimanche dernier encore, des champs, blancs.

Il a fallu faire vite.

Le printemps tardif était avec moi. Il avait encore neigé, début juin, immobilisant les miracles. J'ai atteint Aumont-Aubrac par l'autoroute, et là je l'ai quittée. C'était la fin de l'après-midi. Je n'avais pas roulé cinq minutes sur une petite route que je me suis retrouvée au milieu de hauts plateaux soulevés au-dessus de la terre, en lévitation. A perte de vue, la perfection. A perte de vue, un désert de narcisses surgis d'entre de gros blocs de granit bousculés comme des tombes ouvertes, et *vides*.

Emma avait écrit à Thérèse (Felletin, Creuse) : Te souviens-tu du son de nos noms quand nous les échangeons les premières fois comme des caresses émerveillées et craintives ?

De Mende, aujourd'hui, on n'est pas loin de Felletin.

Thérèse y avait résidé de septembre 1931 à juillet 1933.

C'est une petite ville en surplomb d'une rivière noire et comme immobile. Dans les rues du haut, épiceries, cafés, passants, banques ouvertes, rien n'y faisait deviner Thérèse. Je suis descendue vers la gare. Curieusement, il n'y avait pas une voiture sur la place aux fenêtres murées. La gare, elle-même, et ses salles d'attente, était fermée. J'ai poussé une grille, j'ai marché le long des quais déserts. Soudain, et c'était comme *une chose inattendue, éblouissante*, je me suis retrouvée dans un poème, dans *L'Ancienne Gare de Cahors*, de Valéry Larbaud. Je me suis alors assise sur un banc vide, comme à côté de Thérèse, dans cette gare silencieuse qui avait vu *tant d'adieux, tant de départs et tant de retours*. La pancarte FELLETIN se balançait au-dessus de nous et des rails d'autrefois, aujourd'hui rouillés, qui les avaient si souvent reliées, toutes les deux.

A Mende, Emma est assise au fond d'un fauteuil rouge grenat. Elle pense à Thérèse venue la voir la semaine passée. C'est pour elle qu'elle est en train d'apprendre par cœur le poème sur la chevelure de Jeanne Duval, découvert dans Baudelaire. Quand Thérèse reviendra, dans un mois, après ses examens, elle le lui dira. Puis elle finit de corriger un paquet de copies. Elle se dit qu'elle aime ses fiches, ses cours, ses livres et ses élèves. Elle le note. Sur une petite ligne datée du lendemain, je déchiffre : J'ai dormi comme un dieu.

Et pourtant Emma se faisait du souci pour son enfant sa sœur qui préparait seule la deuxième partie de son examen.

Thérèse échouera.

Emma me parlait quelquefois de Thérèse. Ce n'était pas un souvenir qui remontait de loin. Quand elle en parlait, c'était comme si Thérèse était là.

Cet été 1932, elles se sont retrouvées toutes les deux pour les grandes vacances. Elles sont parties camper dans le Massif Central, sac à dos, gros souliers. L'une émettait de la lumière, l'autre la contenait. C'était l'époque où les intellectuels aimaient marcher. Où Sartre, suivant avec Beauvoir la crête des Vosges, répondait à un

collègue, rencontré au col de la Schlucht, et qui lui demandait où il habitait : Nulle part. Nous marchons.

C'était l'époque où camper était presque libertaire.

Une fois, une voiture a doublé la blonde et la brune qui avançaient lestées de leur chargement, et une femme par la vitre leur a crié : Espèces de dingues !

Une autre fois, comme elles allaient du Mont-Dore vers le plateau de Hourbise, la nuit les a surprises. C'est alors que le vent furieux venu de la vallée de Chaudefour est monté en hurlant vers elles, a secoué leur tente, a feint de s'apaiser pour revenir plus fort. La tente déchirée, elles ont dormi entortillées dans sa toile.

Elles ont continué sans tente, glorieuses.

Dans leur sac, elles avaient toujours un livre. Aujourd'hui c'est *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman. Les paysages autour d'elles le devinent, ils les accompagnent (oui, ils aiment marcher avec nous). Les paysages et les livres sont inséparables de la vie de ces deux femmes. Ils s'éclairent, s'approfondissent réciproquement. Plus que ça : livres gardiens. Rimbaud suivra Emma jusque dans l'enfer. Souvent elle le citera comme un recours. Son Rimbaud, je l'ai toujours, édition de Cluny 1932, exemplaire n° 358 (dont le portrait noir et bleu en frontispice sera plus tard, en 1940, retiré, encadré par elle, posé dans sa bibliothèque, proche, à ses côtés).

Cet été sera pour elles celui des grandes marches retrouvées. Et sans doute aussi de leurs corps retrouvés. Emma parle de « l'affection physique » qui les lie l'une à l'autre. Il m'a fallu beaucoup chercher pour les trouver ces deux mots : *affection physique*. Je me posais la question : Qu'y avait-il entre elles ? Quelque chose de physique ?

Donc, oui.

En octobre, de retour à Felletin, Thérèse ne se résignait pas à leur nouvelle séparation. Ses refus, sa sauvagerie, sa tristesse ont effrayé Emma : Aie le courage d'envoyer une lettre de démission et de venir ici, lui a-t-elle écrit. Ne lâche rien. Tente encore une fois d'avoir ton examen. Viens près de moi le préparer. Ce serait moins déraisonnable que de partir en vagabondages sur les grandes routes comme tu me le proposes presque sérieusement.

Il a été question, alors, d'une année de congé pour Thérèse, auprès d'Emma. Et d'un grand lit, ou de deux petits lits pareils,

comme d'une vision à préciser entre elles deux.

Mais quelle attitude prendre vis-à-vis de la famille ? a demandé Thérèse.

Ne jamais consentir au qu'en-dira-t-on familial ou social, a répondu Emma. La sincérité est le seul chemin.

Et voilà comment l'idée d'un poste double, au loin, est née dans la tête d'Emma. Tout deviendrait possible. Même un enfant.

Une petite fille, Manuela, a répondu Thérèse. (Et elle qui sera sans descendance, une *anti-gonê*, se mit alors follement à rêver d'un enfant.)

A Pâques 33, nous nous rendrons ensemble à Paris, a enchaîné Emma. Nous irons à la Mission laïque, au ministère. Nous obtiendrons un poste double dans un climat heureux. Nous partirons ensuite, l'été, camper dans les forêts de Thuringe, le pays de Karl. Au mois de mai suivant, nous pourrions être en Dalmatie ou en Syrie et avoir un enfant. Nous l'élèverons ensemble. J'aurai vingt-huit ans. On me dira Madame. Je porterai une alliance en platine. Il fera chaud. Elle a ajouté, avec un sens très sûr du suspense : Naturellement Karl ignorerait tout car je ne pourrais accepter de me lier à lui définitivement.

C'était donc ça, Emma pensait toujours à Karl. Elle avait avancé son prénom avec des ruses de zibeline. Elle avait envie d'un enfant. Et de Karl aussi. Et d'une vie avec Thérèse. Elle voulait tout. Mais, cet automne 1932, Karl était toujours coincé en Allemagne. Un décret venait de rayer les communistes de la liste des boursiers. Il valait mieux se cacher.

Malgré la situation critique de Karl et le bonheur avec Thérèse toujours repoussé, la nouvelle année scolaire d'Emma s'annonçait tellement bien (chambre paisible, cause solitaire, classe aux visages attentifs et vivants) qu'elle a décidé de mener une grande guerre contre elle-même : Me lever tôt, grimper des montagnes, avoir des amis, a-t-elle noté. Etrange Emma que je n'ai pas connue, sportive (escalade, kayak, ski), fendant le monde de son corps d'amazone ! Au dos d'une carte postale, je lis : Ascension de quatre heures avec un guide. Vent sauvage. Jambon cru. Figs fraîches. Je suis en possession de moi comme jamais.

Cependant Thérèse a trouvé qu'Emma lui avait parlé de Karl avec

un peu trop d'enthousiasme. Elle s'est montrée préoccupée. Il y a eu un nuage. Emma lui a répondu qu'elle pourrait faire de Karl le père de la petite Manuela car elle était sûre de ne pas l'aimer plus d'une nuit.

Où Emma puisait-elle de telles idées ? Quels livres l'avaient précédée dans ses audaces ? Je n'en vois aucun. Elle était en avance sur son temps. Côté trio amoureux, *Jules et Jim* ne sera publié qu'en 1953. La biographie de Nietzsche d'Elisabeth Förster-Nietzsche ne paraîtra qu'en 1935, et d'ailleurs Emma y aurait découvert un amour platonique entre trois intellectuels. Sinon, Diderot n'aurait pas été mal pour son éloge du désir et de la polymorphie du désir, et de la tendresse et du plaisir. Et parce qu'il avait reconnu l'innocence des corps des femmes amoureuses de femmes. Et qu'il aimait celles qui osaient désobéir aux codes de la société. Et qu'il disait que rien n'était ni contre nature ni hors nature. Et parce que je sais qu'Emma l'aimait aussi. C'était son Diderot. Donc j'imagine Emma lire Diderot et ne pas être seule, et sous son regard inventer un chemin pour oser ses désirs.

Elle veillait tard, prise la nuit d'une sorte de fièvre lucide. Mais il y avait en elle assez de matière animale pour qu'elle n'agisse jamais en pur esprit. Fatiguée, elle se couchait.

Un jour, comme elle venait de donner trois excellents cours sur Bossuet, les *Regrets* de Du Bellay, et l'accueil d'Ulysse par Nausicaa, et qu'autour d'elle, dans la salle des professeurs, on se plaignait des ennuis du métier, elle est partie se promener aux Grands Enfers. Elle a rencontré deux colporteurs chargés de manteaux de cuir qui chantaient à tue-tête en marchant. Le plus jeune, en la croisant, s'est tu. Le plus vieux lui a dit bonjour, elle aussi. L'air était vif. Le paysage austère, la route intime, les colporteurs des frères. Elle marchait en se disant chaque jour ainsi, ne tomber jamais au-dessous de ce niveau de joie. Elle est rentrée légère. Elle a même planté des clous, brossé son plancher, l'a ciré, et s'est répandue dans son univers matériel avec le sentiment qu'il ne la dévorait pas, qu'elle le maîtrisait. Elle était comme ça, douée pour la vie.

Fin janvier 1933.

Emma venait d'avoir vingt-sept ans, l'âge, se disait-elle, où l'on mesure curieusement sa force aux obstacles qu'on attend, au sale temps qu'on sent venir.

En effet, Hitler avait pris le pouvoir.

Emma savait ce que cela voulait dire : J'ai rêvé que Karl était condamné à mort. Nous courions, Thérèse et moi, dans des rues inconnues.

Enfin, des nouvelles sont arrivées d'Allemagne. Karl y était traqué mais vivant. Il allait revenir. Emma, à le voir trop confiant quand il pensait à elle, en a été refroidie. Sa torrentueuse sensibilité l'a soudain effrayée. Elle s'est reproché de lui avoir envoyé des lettres trop tendres cet hiver. Elle l'a dit à Thérèse.

Et Thérèse s'est à nouveau alarmée.

Emma lui a répondu qu'elle avait donné un étrange éclairage à la lettre où elle parlait du retour de Karl. Il se peut que mon corps ait été ému par sa jeunesse et son ardeur, ajoute-t-elle. Il est certain que mon corps s'ennuie. Je le sens fondre d'ennui. Si les circonstances me remettent en présence de Karl, c'est une voie ouverte. Mais ne t'inquiète pas. Ne sais-tu pas qu'entre nous aucun lien ne peut être rompu ?

Qu'avait donc pu penser Thérèse de cette lettre où Emma lui annonçait (brutalement) que son corps fondait d'ennui ? On pourrait se dire qu'Emma, en fait, n'était sans doute attirée que par les hommes, qu'il était donc bien naturel qu'elle écrive ce genre de choses à Thérèse. Moi qui connais la vie d'Emma, je sais que non. Je sais qu'il n'en avait pas toujours été de même entre Emma et les femmes. Je sais qu'Emma avait follement aimé une femme.

Je sais qu'avant Thérèse, il y avait eu Marcelle.

Et c'est ici qu'elle réapparaît cette Marcelle qui faisait partie des bien-aimées d'Emma, mises sous chemises de couleur portant leur prénom, et dont j'ai déjà cité cette phrase : Vous êtes, Emma, trop sûre de votre existence.

A la fois reproche et remarquable compliment.

C'est ici qu'elle réapparaît, mais il faut revenir en arrière, à Dijon. Emma et Marcelle s'y étaient rencontrées, en 1925, à l'Ecole normale de jeunes filles. C'était Emma l'aînée. Elle avait dix-neuf ans. Marcelle, dix-sept. Très vite, elles avaient été séparées. D'où les lettres. Oui, encore des lettres ou plutôt déjà. D'où l'amour fou. Un amour pas du tout innocent celui-ci.

Au dos d'une carte postale, envoyée par Marcelle, je lis : J'ai la clé. Je vous attends lundi soir.

Et dans une lettre, toujours de Marcelle : Vous souvenez-vous ? J'étais avec vous dans le petit salon chocolat. Quelqu'un pouvait entrer. Comme vous vous en moquiez !

De Marcelle, Emma n'avait conservé, étrangement, qu'une seule photo, de la taille d'un grand timbre-poste, mais déjà tout un roman. Elle porte une blouse plissée avec une petite broche. Elle a les cheveux coupés court comme ceux d'Alice Liddell, un visage frais, des yeux rieurs. Cependant sa bouche manque, découpée aux ciseaux à ongles, semble-t-il, sauvagement, et l'on ne sait pas pourquoi, ni par qui, et ça ouvre un gouffre qui la transforme en une Gorgone en bottines, juchée dans ses robes sur un mur, souriant de haut à Emma, de toute cette bouche disparue, inquiétante, qui vous avale.

Je n'ai retrouvé qu'une seule photo de Marcelle, mais plusieurs centaines de lettres. C'est un énorme dossier de feuillets dépliés, entassés, sans enveloppes, de tous formats, et aussi de billets et cartes postales, le tout rangé dans des chemises, chacune datée. Celle de 1925-1926 est la plus ensorcelée, des lettres chaque jour. C'était le temps où, aux vacances, Emma prenait le chemin qui menait à Meursault (à Marcelle), même sous les orages, un temps à vipères, pour filer la rejoindre, et elle courait et il lui arrivait d'en enjambrer. Emma filait parce que sa mère Antoinette, qui devinait quelque chose (d'immoral à ses yeux), n'aimait pas que sa fille se laissât ainsi entraîner (Antoinette, épouse d'instituteur public, maniait l'imparfait du subjonctif).

Il me plaît que vous soyez une blonde, semblable à du mimosa par votre grâce poudrée, une blonde qui se laisse entraîner, écrivait en réponse Marcelle à Emma.

Pas une seule lettre d'Emma à Marcelle.

Donc, dans la vie d'Emma, il y avait d'abord eu Marcelle dont l'emprise avait été très forte. Et cela n'avait pas été de « l'affection physique », mais bien plus, bien pire. On ne pourrait pas tout comprendre de Thérèse sans cette première passion entre Emma et Marcelle, violente, *tourmentante et tourmentée*, dont elle avait entendu parler par Emma et par d'autres à Nancy. Emma en avait gardé une aura, en tout cas une lumière qui flottait autour d'elle, laissant penser qu'elle aimait les femmes, ou plutôt n'aimait qu'elles.

De Châtillon, où elle était institutrice en maternelle, Marcelle écrivait chaque jour à Emma qui continuait ses études pour devenir professeur. Il me semble, lui disait-elle, que j'ai plus de puissance de sensation, et vous plus de puissance de compréhension. Résultat, je vis davantage avec moins de matériaux. Mais vous êtes plus intelligente. Il me déplaît que vous soyez plus intelligente. Il me déplaît que la différence s'accroisse. Je voudrais que vous m'aidiez à travailler. Dites-moi, lisez ceci, lisez cela. Montrez-moi comment travaille une bonne élève en français quand elle a un très bon professeur.

Marcelle imaginait une nouvelle phase de leur vie où elles avanceraient ensemble.

Mais Emma s'était éloignée, libérée du gouffre de sa petite bouche qui manquait, et intellectualisée, ce qui est une bonne façon de prendre la fuite. Elle s'exerçait maintenant à l'indépendance des sentiments. A la maîtrise d'elle-même. A la raison. A forcer sa force. Elle lisait Marc Aurèle. Et elle avait rencontré Thérèse. Elle avait trouvé en Thérèse le refuge d'un amour clair et profond. D'une *amitié intense*. Intense et maternelle. Emma écrivait à Thérèse : Embrasser tes mains maladroites et tendres, tes yeux fermés, ton silence. Serrer ta fragilité contre moi.

De son côté, Marcelle, atteinte par la tuberculose, était entrée au sana de Sainte-Feyre, dans la Creuse. Et très vite, parce que c'était grave, au sana de Briançon. Elle écrivait à Emma qu'elle pouvait dormir tranquille, qu'elle ne sombrerait pas dans la catégorie de

ceux qui avaient dans leur poche un crachoir en métal. Nous, au sana ? Nous, c'est des filles très hardies, intransigeantes, c'est des jeux à la balle, c'est Bergson et Zarathoustra, lui disait-elle.

On leur faisait tous les matins des piqûres camphrées.

Elles avaient toutes des températures baroques.

Gide avait un succès fou.

Et puis Marcelle s'était définitivement éloignée d'Emma. Le sanatorium l'avait enfermée dans un monde à part, une serre pour filles où la mort était vécue comme une visiteuse familière dans l'exaltation de la neige et du vent.

Marcelle : Marguerite est morte. Que savez-vous d'elle, de son visage sombre, de sa bouche un peu diabolique, de ses yeux fauves, de son front qui seul spiritualisait ce visage âpre de faunesse ? Vous parler d'elle ? Vous ne pouvez la voir. Vous ignorez quelle forme je regrette. Et tous ces jeux de physionomie si connus, tant provoqués. Ma vie s'est séparée de la vôtre. Comment tout reprendre au début et vous faire suivre les routes que j'ai suivies, et connaître les beaux visages qui y sont apparus dont *l'essence* même ne peut que vous être inconnue ?

Nous nous sommes perdues.

Marguerite est morte comme dans les songes. J'ai tout fait pour la retenir. Je vous le dis, elle est morte comme dans les histoires. Elle est morte doucement. Nous l'avons habillée comme une enfant de son chemisier blanc et de sa vareuse qui est d'un vert très particulier et doux : celui de certaines feuilles pelucheuses qu'on appelle des oreilles d'ours. On a entouré sa tête d'un mouchoir et fermé ses yeux. J'ai arrangé des fleurs sur elle et je me suis retenue de les lui envoyer à la figure en l'insultant parce qu'on n'a pas idée de mourir. Je disais, Mademoiselle, j'en ai marre. Il y a assez longtemps que vous êtes morte. Il ne faut plus être morte. Bijou s'asseyait à ses pieds et la caressait. Nous l'embrassions et nous voulions la réchauffer. J'ai eu peur de sa bouche et puis je l'ai embrassée tout de même. J'ordonnais : Souriez. Hélène à son tour a embrassé Marguerite sur la bouche. Nous avons encore sa respiration en nous. Nous lui avons parlé, parlé. Nous attendions ses parents. Peur des parents qui ont des droits sur elle. Chaque auto nous faisait crier d'effroi. Le lendemain, nous avons mis des brassards noirs à nos manteaux clairs.

Emma, trop terrestre, solaire, n'avait pas voulu suivre cette étrange joueuse de flûte, comme elle l'appelait, qui l'entraînait du côté des *enfants terribles* et de la violence des sentiments. Il lui arrivait de la gronder.

Quand votre belle écriture solide arrive – vous le savez Emma, je vous l'ai dit, elle est pareille à un cavalier sur son terrible cheval – quand elle arrive, j'ai peur, lui répondait Marcelle. Alors, nous revoir ? Je ne suis qu'une enfant très malade. Je n'ai pas la force en ce moment de souhaiter votre impitoyable présence. Ma vie s'est séparée de la vôtre.

Et Marcelle avait rompu.

Emma, quittée par Marcelle, s'était donc retournée, avec toute la force de sa raison neuve, vers Thérèse. Mais elle n'oubliera jamais avoir aimé Marcelle jusqu'au vertige, jusqu'à la terreur du vertige et de l'emprise des sens. Jusqu'au : Je me consume en t'approchant. Ou encore : Vous me dominez trop.

Marcelle aura été la première grande blessure d'Emma. Elle en souffrira longtemps. N'empêche, cette emprise, elle attendra qu'elle ressurgisse tout en la redoutant. Elle ressurgira mais pas avec Thérèse.

Marcelle guérira. Elle aura été le roman fondateur d'Emma, le prologue de sa vie.

Le 28 mars 1933, en Allemagne, a paru une ordonnance du NSDAP organisant le boycott des magasins juifs. Karl, qui s'y trouvait toujours, se terrait. Il était devenu dangereux de traverser clandestinement les frontières. Si on se faisait prendre, c'était déjà Dachau. Emma tremblait pour lui. Quand allait-il revenir ? Impatience. Désir.

On est dimanche soir.

Emma vient de rentrer chez elle.

Dressés dans une coupe, sur sa table, des boutons d'or brillants. Elle les a cueillis cet après-midi. Un après-midi surgissant, neuf : Elle a rencontré François.

Où ? Comment ?

Ce n'est pas dit.

Dans son carnet, elle note : Ce soir, l'aventure me plaît. Car c'est une aventure. Je sais tout ce qu'on pourra dire.

Le lendemain soir, elle reprend son carnet, ajoute : Oui, l'aventure pourrait me plaire. Mais attention ! Vulgarité ?

Elle cherche alors un passage dans Louis Lavelle qui lui avait enseigné la philosophie en cours privé, à Paris, et le trouve. Elle le recopie : *Il n'y a pas de déchéance. Il n'y a que des choix successifs, heureux ou malheureux.*

Tout va bien.

Et aussitôt, dans son cahier, elle commence un nouveau chapitre, comme si elle voulait ce qui est voulu, comme si elle se sentait en accord avec la vie qui devient sa vie. François, écrit-elle, est un bourgeois moyen, marié, qui jouit allègrement de sa richesse et qui se détourne de toute complication intérieure en disant qu'il y aura toujours des riches et des pauvres. Sur sa carte de visite, on lit : *Propriétaire*. Il ne comprend pas que cela me fasse rire. Sa Delage le comble de fierté. Il a des yeux gris-bleu, troubles et clairs, qu'il ouvre largement quand il entre en scène. Et des joues lourdes. Et un torse déjà épaissi. Et d'autres choses qui me déplaisent. Pas la bouche. Mais ce qui en lui dit la suffisance de l'homme en sécurité, et envié.

Quelques jours plus tard, elle note : Petite carte de François qui pense que je n'ai pas pu lui envoyer un mot, que je n'ai pas eu le temps. Il se trompe. Je n'ai pas voulu. Dès qu'une femme quitte l'homme qui l'intéresse, elle songe à lui écrire. Pas question.

Le lundi suivant, on est tôt le matin, la fenêtre est ouverte, le Lot gronde.

Emma, penchée sur son cahier ouvert, recopie rapidement une lettre. Il faut qu'elle soit postée le plus vite possible pour que Thérèse la reçoive avant qu'elles ne se retrouvent, toutes les deux à Paris, pour Pâques comme prévu depuis longtemps. Elle lui dit qu'elle a revu François, hier, à Millau. Qu'elle souhaite sans doute l'épreuve d'une aventure. Et elle précise : Je ne m'abandonne pas. Je l'affronte. La tendresse n'a pour moi qu'un visage au monde, le tien. L'aventure en ce moment a celui de François. Il me sauve de Karl qui était bien plus dangereux. (Ceci glissé de façon très *soubeline*, très *zibeline*, pour rassurer Thérèse.)

Car Karl a réussi à s'enfuir.

Il est de retour.

Il est à Paris.

Il les attend.

Le dernier jour, avant les vacances de Pâques, avant Paris, Emma a encore donné des cours pleins d'entrain, surtout sur l'art de vivre, précise-t-elle (ce qui ne peut être qu'un cours sur La Fontaine). Et elle a filé rejoindre Thérèse à Clermont, d'où elles ont voyagé ensemble jusqu'à Paris. Qu'a dit Thérèse ? Qu'a répondu Emma ?

Elles ont séjourné à l'hôtel Bonaparte où elles ont retrouvé Karl. Que leur a-t-il raconté ? Depuis le 30 janvier (Hitler devenu chancelier), les actions auxquelles il a participé ? Depuis le 27 février (l'incendie du Reichstag), la traque des communistes à laquelle il a échappé ? Depuis le 28 février (la proclamation du Troisième Reich), le climat de terreur qui s'est installé là-bas ? Et les chasses à l'homme ? Et comment il a passé la frontière ? Et comment, depuis, à Paris il a été pris en charge par les associations de gauche ? Le Secours rouge ? Il leur a parlé de tout ça, c'est sûr, plus farouche que jamais. Et de ses mots d'ordre à lui : une société sans classes et sans églises. Tandis que Karl leur parlait des mois passés, on était aussi le 16 avril, dimanche de Pâques, à Paris. Emma adorait Paris : les bancs du Luxembourg, les petites tables des

restaurants russes, les premières feuilles aux arbres, tout y semblait une folie.

Comment s'est-il passé, ce séjour à trois ? Ou plutôt à quatre. Ne pas oublier, dans la tête d'Emma, l'intrusion de François.

De ce qui s'est dit, il ne reste aucune trace. Dès qu'Emma rejoint Thérèse, elle se tait. Je sais seulement qu'au retour de Paris, Emma a écrit à Thérèse : Je te sens triste, inquiète. Ne t'en fais pas. Il m'importe peu de savoir si dans quelques semaines un homme dormira à mes côtés. Petit événement. L'amour, lui, le nôtre, n'est pas un événement, c'est un chant continu. Thérèse si discrète que je suis bruyante, si légère que je suis pesante, toi qui enfouis ton mystère au fond de toi, je t'aime.

Mais qui était cet « un homme » dont parlait Emma dans sa lettre ? Karl ? Ou François ?

A Mende c'est le printemps.

D'une leçon sur Pascal dont elle n'augurait rien de bon, Emma s'est bien sortie. Elle devait commenter : *Le mal est de ne pouvoir rester en repos dans sa chambre*. Elle a parlé d'abord de Port-Royal. Des jansénistes. De l'ascèse. De la solitude, nécessaire. De l'importance de savoir rester seul avec soi-même. Puis soudain, de la beauté d'une vie qui s'épanouit sans même savoir où elle s'engouffrera : J'étais moi-même, et les petites, suspendues à mes paroles, écrit Emma.

Emma se demandait si son imagination seule l'entraînait à ce roman avec François ou si son corps serait de la partie. C'est à ce moment qu'apparaît, collé dans son cahier, un télégramme :

SOMMET CÔTE MEYRUEIS-LANUÉJOLS SAMEDI 7 HEURES
MATIN FRANÇOIS

Quarante-huit heures plus tard, le lundi, sept heures du matin, Emma vient seulement de rentrer chez elle. En quelques minutes, transformation complète, plus de campeuse en pantalon et grosses chaussures, mais un professeur à l'air sage, paisible et ganté. Personne ne pourrait deviner sa liberté. Le seul indice, son coup de soleil.

Sous le télégramme, je lis : Meyrueis est au centre d'un pays merveilleux. Nous avons dressé la tente, spacieuse comme une chambre, près des gorges de la Jonte. Des lièvres en fuite derrière les pins. Un grand silence.

Emma a ajouté : Rapidité de notre rapprochement. Les feintes qui précèdent habituellement l'amour, nous n'en avons pas voulu.

Le samedi suivant, elle est allée rendre visite à Marguerite, une amie institutrice, à La Malige, un hameau tout au fond de la Lozère. Emma a noté le trajet en autobus, la crête violette des monts du Cantal. Et aussi la petite maison d'école, pauvre, dans une ruelle étroite, bâtie de granit, en 1881. Et la classe au rez-de-chaussée, basse, et l'escalier de meunier qui menait à la petite chambre nue de l'institutrice. Il devait y faire bon vivre – quand on avait renoncé à tout, se disait-elle. Deux minuscules fenêtres ouvraient sur la vallée et sur ses eaux luisantes qui affleuraient partout, qui ruisselaient doucement. Emma, émerveillée, se sentait pourtant atterrée pour Marguerite d'un tel dénuement. Le lendemain, les écoliers de son amie l'attendaient. Aucun d'eux n'avait jamais vu un train. Les plus jeunes parlaient un français tout neuf, encore mêlé de patois.

Dans le cahier, apparaît ensuite toute une page de languettes de papier bleu collées les unes sous les autres :

MEYRUEIS ROUTE DARJILAN MÊME HEURE FRANÇOIS

A Thérèse, elle écrit : Ne te tais pas. Petite janséniste au front bombé, ne t'inquiète pas. Non, je n'attends pas une affection plus étroite que la tienne. Mais comme on peut avoir par moments des envies de marcher, de courir, de nager, j'ai une envie obscure d'aimer. Notre tort est de regarder toujours la vie sous un angle tragique. Je veux être simple et solide. Cette aventure est une expérience et une émancipation. Je m'oriente vers une liaison. Non pas un mariage, voyons. Ne me dis pas que tout cela est vulgaire, que tu m'aimerais plus fière, plus intransigente.

Elle est ensuite partie avec François, en auto, à Saint-Affrique. Il y avait dans l'air les promesses d'un extraordinaire beau temps. Les collines étaient d'un vert intense. On faisait partout les foin. Ils croisaient des chars tremblants d'herbe. Il faut vivre naïvement, se disait-elle. Ce que tu n'auras pas avec François, tu le sais bien. Tu n'auras ni de grands mots ni de grands sentiments.

Le samedi suivant, elle a pris l'autobus. Le conducteur a d'abord fait rouler sa guimbarde bleu ciel dans les rues les moins carrossables de Mende. Il cherchait à acheter des pigeons pour un gendarme assis à ses côtés. Il tapait à des volets clos, heurtait des portes fermées, remontait sa culotte d'un air perplexe, et s'est rendu pour finir à l'abattoir pour y acheter une tête de veau qu'il a jetée toute sanglante sur le siège. Enfin il est parti pour Sainte-Enymie.

François y attendait Emma.

Ils ne se donnaient jamais rendez-vous à Mende.

Ils ont poursuivi en voiture vers le causse Méjean et ses bergers immobiles sous leurs longs manteaux.

Grand silence.

Elle écrit qu'elle a été troublée par tout ce qui, en François, lui était étranger. Que son passé intellectuel et son passé amoureux lui avaient donné d'autres habitudes de pensée et de jouissance. Elle faisait en effet la découverte de la différence sexuelle. Avec le corps de Thérèse, c'était plus simple. Emma savait ce que Thérèse éprouvait. Elles étaient les mêmes.

Emma était *terrible*, dans le bon sens et dans le mauvais sens. Tellement au centre des choses, tout en s'intéressant passionnément

aux autres, en immédiat contact avec eux, mais au centre. Alors que Thérèse, ce qui la signait, c'était ses yeux pleins de compréhension et toujours un peu tristes (oui, quand on comprend tout, on a du chagrin).

Tu m'es aussi proche que possible, lui écrivait pourtant Emma. Je pense à l'an prochain, à notre maison ensemble, et au grand poêle blanc, à la bibliothèque, au grand lit.

Elle y pensait vraiment. Elle était sincère. Simplement, elle n'était pas conformiste. Et sa liberté éclatait violemment dans la vie, avec dégâts.

Que devient Karl ?

Bonnes nouvelles de Karl. Léon Blum et Barbusse s'intéressent à lui. Il s'en sort. Il a des leçons d'allemand, note Emma.

Et l'enfant ?

Il n'en est plus question.

Ce n'est pas pour autant qu'Emma n'y songe plus. Mais François est un bourgeois avisé et prudent. Emma devine qu'il ne se laissera pas embarquer facilement dans cette folie.

Ils sont à Barjac, sous une pluie d'orage.

Emma vient de retrouver François, sa hâte, son émoi, la tiédeur de la voiture fermée, l'odeur reconnue des chiens.

Ils filent vers la montagne.

Ils vont dresser la tente. Emma ne veut pas aller dans les hôtels où sa liberté se transformerait en quelque chose de scandaleux.

François campera.

De son côté, François fait découvrir à Emma (qui apprécie) les plaisirs de son automobile dont le toit se replie, et celui d'aller vite, loin, partout, cheveux au vent : J'aime la vie, note Emma. Quand il parle d'avenir, je l'arrête. Je voudrais que le présent seul soit en jeu. Il ne faut pas se demander combien de temps cette folie durera. Six mois ou six ans qu'importe. Ne suffit-il pas qu'on l'ait connue ? On vit dans l'exceptionnel, la sincérité, l'emportement. Et c'est meilleur que tout.

Voici la tente. C'est une toile blanche, cubique, spacieuse en effet comme une chambre, et arrimée par de longs cordages. On voit à côté d'elle, l'auto de François. Aucun chemin. Ils ont roulé dans les

herbes à travers les pins et les cailloux blancs. Il est six heures du soir. Ils ont fait un feu. Le grand nuage clair de sa fumée tourne autour de la tente.

Un épagneul garde l'entrée.

On dirait *La Maison du berger*. Emma aimait le poème de Vigny pour son grand déroulement de forêts, de bruyères, pour sa respiration de vent, de violoncelle, et je l'imagine très bien chuchoter à François : *J'y roulerai pour toi la maison du berger*. Mais aussi poursuivre en aparté avec cette raillerie qui la caractérisait quand il s'agissait de n'être pas sentimentale : *maison de berger de ma niaiserie*, puisqu'il y avait Rimbaud dans son sac à dos. Et puisqu'elle était lucide, jamais dans l'illusion, vite rendue au sol, paysanne avec un corps.

Donc, cet été 1933, Emma donne à François son corps littéraire et quand même paysan. Et lui, le sien, tellement différent. Et il l'emmène en auto et sur sa moto. Il lui offre l'espace.

Tout est illimité et nu.

L'univers d'Emma s'était modifié. Elle se demandait si son dédain farouche du luxe n'était pas de l'orgueil, celui d'estimer à rien ce que le sort lui refusait ? L'expérience de la richesse me plaît, écrivait-elle à Thérèse. Elle me laisse le cœur pur. J'éprouve une joie particulière à marcher aux côtés de cet homme que son aisance rend libre. Il me semble qu'on a soudain, dans ma vie, changé les règles du jeu et que celles-ci sont beaucoup plus agréables. Je reconnais, en dépit de mes principes les plus fiers, que la pauvreté peut vous avilir (elle avait lu Jules Vallès).

Déjà elle se reprenait : François est si différent de moi, si naïvement possédant, si solidement bourgeois. C'est pour moi un déracinement moral. Ce qui nous sépare d'abord c'est qu'il est l'homme d'une classe riche et satisfaite et que j'émerge, moi, d'une couche humble et plus anxieuse. Je le sens étranger à ce qui me semble le meilleur de moi-même. Il n'y a qu'une ressemblance entre nous : nous aimons pareillement les nuits qu'on passe à l'aventure, dans une vraie solitude, sur un coin de terre qu'on n'a jamais vu, où nul ne vous attend, où nul ne vous connaît et où l'on oublie même qui l'on est.

Un nouveau nuage est sorti d'une lettre de Thérèse qu'Emma, vite, a dissipé : Tu n'as pas supposé sérieusement que je ne pourrais pas te retrouver à la Pentecôte ? Rendez-vous à Bort-les-Orgues.

Au retour, Emma s'est dite à peu près convaincue de la justesse de tout ce que Thérèse lui avait sévèrement fait remarquer. Il y a sans doute en moi beaucoup plus d'appétit physique que d'autres choses, reconnaît-elle. Et en François, guère mieux. Alors elle s'est commandé des livres pour plusieurs centaines de francs, Rousseau, Stendhal, Voltaire, pour rétablir l'équilibre entre le corps et l'esprit.

Sait-elle que le 10 mai 1933, à Berlin, plus de vingt mille livres ont été brûlés en autodafé ?

Elle ne montrait pas à Thérèse les lettres que François lui écrivait. Elle les voyait trop pauvres et elle avait pitié de cette part de lui qui ne savait pas se faire entendre. Lui qui, parce qu'il mettait son front contre le sien, l'appelait son amie. Je m'efforce de l'être, écrit Emma, il est si simple. Mais je sais que mes amis ne lui ressemblent pas. Un abîme me sépare de lui. Dans sa vie, tout est sourires et grâce. Tout est trop doux.

Elle commençait à se dire que, sensuellement, François la troublait beaucoup moins que Karl. Elle a donc proposé à Karl (toujours amoureux) de venir fin juin. Ce qui sous-entend qu'ils n'avaient pas rompu. Elle note qu'elle s'est remise à l'allemand, au rythme de trois ou quatre pages par jour. Est-ce que cette rencontre allait déboucher sur une rupture ? Sur deux ruptures ? Sur la solitude ? Elle ne savait pas. Elle se disait, j'aime la vie, je m'abandonne à ses courants. Elle se demandait, simplement, qui allait l'emporter. Karl plus sensuel, plus violent, plus exalté ? Ou François ?

Il y a dans le visage de Karl quelque chose d'âpre et d'enfantin, de rageur et de boudeur.

Quand Emma l'a vu sortir de la gare de Mende, maigre comme jamais, n'ayant plus de lumière en lui que ses yeux bleus, elle s'est sentie fondre comme autrefois.

Ils sont partis pour une grande marche. Le soir, ils ont couché au Bleygard. Le lendemain, ils ont poursuivi jusqu'au pont de Montvers.

Par moments, il l'attirait violemment. Par moments, il l'exaspérait.

Ils se sont d'abord querellés à propos du Front Commun, du journal *Monde*. Et parce que Karl avait pris à partie un curé en soutane, au restaurant. Les voici, un peu plus tard, assis à l'ombre d'un pin. Ils prennent congé l'un de l'autre. Soudain le visage de Karl se défait, tous ses traits se modifient. C'est celui d'un enfant qui va pleurer, qui retient ses larmes. Il veut faire admettre à Emma qu'en s'éloignant de lui, elle lui prend son courage et sa confiance en l'avenir. Il est alors tombé dans le grand jeu du désir, déchaîné, nostalgique, écrit Emma. Je voyais sa tête large, son menton fendu, ses mâchoires affamées.

– Garde-moi, priait-il. Avec François.

Le lendemain les a trouvés hargneux comme deux chiens. Puis, dernière halte dans les montagnes, tendresse, confiance ultime, nostalgie de ce qu'ils allaient quitter.

Ils sont assis, côte à côte. On les voit de dos. Ils font face à une mer de brouillard sur le point d'engloutir les dernières îles montagneuses qui émergent encore, de loin en loin, deux toutes petites silhouettes, très Gaspard Friedrich, évanouies déjà, encore survivantes, en train de contempler leur propre effacement.

Il restait à la crête de la Margeride une zone éclatante et neigeuse.

Le corps d'Emma était plus heureux, sa vie plus allègre. Son visage le disait. Mais les ponts autour d'elle étaient coupés. Ses collègues lui montraient de l'hostilité. Devilleneuve et Karl n'avaient que du mépris pour la trahison politique dont elle était coupable à leurs yeux. Thérèse disait qu'elle se compromettait follement. Je n'ai pas coutume de m'occuper de l'opinion des autres, répondait Emma. La mienne me suffit. Et je trouve plus honorable d'être au ban de la société qu'en ses trônes d'honneur. Bergson m'explique tout. Et ma rupture avec la morale enseignée, et ma secrète certitude d'être tout de même, plus que d'autres, une créature morale. Je me suis délivrée de la pression sociale. Je ne me suis jamais détournée du bien.

Une lettre de Karl est ensuite arrivée. Claire, dense, dure. Cette dureté qui l'irritait en sa présence se mettait à briller, avec l'éloignement, de l'éclat du diamant. Emma regrettait de l'avoir perdu. Elle aurait voulu le retenir. Et cependant elle n'aurait pas voulu le retrouver. Elle faisait le point. Devilleneuve aussi lui avait écrit. Il lui demandait d'envoyer de l'argent à Karl. Il était au courant de la mort d'une grand-tante d'Emma qui lui avait laissé un tout petit héritage. Emma avait d'abord pensé adresser à Karl un titre de 1000 francs. Puis elle ne l'a pas fait : Mes désirs vont plutôt vers des robes de crêpe, de coton, de soie. Lamentable, dira Devilleneuve. Il aura raison, écrit Emma.

Karl a dû se plaindre de la froideur d'Emma à Thérèse qui alors a envoyé à Emma le double de sa réponse. Emma la fixera dans son cahier par deux coins à photo.

Cher petit frère et camarade, oui, Emma vous aime, elle me l'a dit cent fois. Mais auprès de vous, elle est sur ses gardes, car vous êtes violent et orgueilleux. Vous l'exaspérez avec votre haine d'un côté (pour les capitalistes) et votre amour de l'autre (pour les prolétaires). Trop systématique. Pénétrez davantage les êtres. Ne traversez pas toujours la vie avec un air terrible. Je sais que vous avez trop d'excuses pour vous et j'ai pour vous beaucoup de tendresse. Mais le plus vrai de tout ceci, c'est que vous ne comprenez pas l'amour de la nature comme Emma. François, lui, le partage. Elle vous l'a dit. Emma est brutale et franche. Elle ne peut pas ne pas l'être. Vous me

demandez des conseils pour savoir si vous devez coucher avec d'autres femmes. Ceci dépend de vous. Je sais très bien ce que j'ai à faire si je me sens nerveuse en ce sens. Mais on dit que l'homme a des désirs plus violents et j'ignore, vous pensez bien, plus que vous, s'il y a quelque moyen pratique de se calmer. Il faudrait arriver à aimer sans désir de posséder exclusivement, ce qui est très difficile, attendu que nous sommes tous égoïstes jusqu'au bout des ongles.

Rentrée scolaire 1933.

Emma était de retour à Mende. Elle aurait voulu y vivre avec Thérèse sans perdre François.

Que faire ?

C'était très simple.

Elle a écrit une lettre : Ma chérie, il y a une petite maison à vendre à Chaldecosse, la dernière quand on s'en va vers le bois de pins. Si nous vivons ensemble, je peux rester moi-même et fréquenter un homme qui ne me ressemble pas. Mais si. Je me demande si Baudelaire cessait d'être lui-même en vivant avec Jeanne Duval, et Rousseau avec Thérèse Levasseur. Mais il y a toujours ce fameux principe bourgeois qui veut que la femme ne distingue pas entre la joie de son corps et le don de son âme. Oui, cet homme est moins cultivé que moi et la société me l'interdit. Et parce que c'est une liaison qui ferait scandale si elle était connue, tu la regardes comme infamante. Ce que je cherche, c'est ma propre force. Ma force en face de lui, et en face de la société. Tu admires l'émancipation de la femme russe sans te rendre compte que la première émancipation est celle qui nous libère de l'amour ou de son fantôme. Que la première conquête est celle de notre corps. Arriveras-tu à prendre cette histoire plus simplement ? J'ai un amant parce que je me porte terriblement bien. L'aventure avec François n'est pas autre chose dans ma vie que la conquête du Huron. Je ne suis coupable, Thérèse, que de trahisons momentanées. Au printemps nous achèterons un canoë. Je t'emmènerai à l'Aigoual aussi. Il faut goûter le charme de tout et ne jamais prononcer d'interdiction. Ma petite enfant bien-aimée ne sens-tu pas que je t'aime plus que tout ? Ne défais pas tes malles. Je ne puis donner, sans toi, de richesse profonde à ma vie. Viens ici.

On était début octobre. Emma est sortie jeter sa lettre à la poste.

Carte de Thérèse : Venir te rejoindre, en marge de ta vie ?

Carte d'Emma : Oui, mais la marge prend tout.

Le 24 octobre, Thérèse était là.

François a sans doute été jaloux de la situation qui s'annonçait. Emma lui a répondu par un de ces mots mordants qu'elle savait lancer : Je serai douloureusement divisée entre elle et vous. Vous me quitterez pour retrouver votre foyer et vos biens. Thérèse sera mon foyer et mes biens.

Thérèse a vécu à Mende, auprès d'Emma, d'octobre 1933 à mai 1934. Grande ellipse, peu de notes. Le lit est devenu divan. Le bureau a changé de coin. Elles ont fait des achats : de la vaisselle de camping, une bouteille Thermos, des métrages de velours gris, une boussole. Et Lénine.

Emma : Lu Lénine et les questions sexuelles. Lumineux bonheur.

La liberté en amour se conquiert comme celle des peuples. Emma, au nom de Lénine, a obtenu le droit d'avoir un amant. Mais la veille des jours où elle devait le rencontrer, la toilette où elle s'attardait agaçait Thérèse. Le principe de sa liberté n'était pas discuté, mais son exercice ne pouvait laisser Thérèse indifférente.

Aux vacances de Pâques 1934, elles se sont rendues ensemble une nouvelle fois à Paris. Elles y ont revu Karl. Emma avait constaté avec plaisir que Karl et elle étaient à présent pris, l'un et l'autre, loin l'un de l'autre. Il vivait en effet avec Denise, une militante communiste. Celle-ci, l'œil vif, le feu aux joues, demandait à Emma : Au fait, tu es du mouvement antifasciste ? Et les formules bruyantes qu'elle lançait, comme *bloc des gauches* ou *cause prolétarienne*, ont, semble-t-il, repris un sens aux oreilles d'Emma. Depuis cette rencontre avec Denise, elle s'est dit qu'elle voudrait être autre chose que la maîtresse d'un homme heureux.

En mai, Thérèse a quitté Mende pour Paris pour y tenter une nouvelle fois d'obtenir cette deuxième partie du diplôme qui lui manquait. Seule, Emma a fait le point. Au près de toi, écrit-elle à Thérèse, je voudrais valoir davantage, te mener loin, vieillir. Au près de François, je me retrempe dans une joie primitive, profonde, et un équilibre animal. Loin de toi, je vis dans la dispersion. Tu me forces, toi, à l'approfondissement.

La voiture de François l'attend.

Ils partent vers le causse Méjean.

Il fait nuit. Ils roulent à travers les genévriers hors de la route, à la lueur de grands éclairs bleus. Averse furieuse sur la tente. Elle sonne sur la toile.

Au matin, on ne l'entend plus et quand Emma tend le cou dehors, tout est blanc : Il y a de la neige sur les narcisses.

Elle se lave dans le torrent.

Est-ce de la lâcheté d'accepter cette tente au creux d'un causse ? s'interroge Emma. De souhaiter que l'été soit vraiment là et le vent du Perjuret et toutes les voix du bois autour de la tente, et François ? Et qu'il ne soit plus question d'autre chose ? Oui, c'est de la lâcheté, se dit-elle.

Le 30 juin 1934, en Allemagne : Nuit des longs couteaux. Hitler pour étendre son pouvoir s'est débarrassé, par le meurtre, de l'aile « gauche » de son parti.

François pêchait. Il nageait. Il cueillait des fraises sauvages. Il se perdait dans un rire d'adolescent quand son feutre, enlevé par le vent, roulait sur la route, à la même vitesse que l'auto, comme un lièvre en fuite. Il est apparu à Emma que quelque chose, en lui, la retenait, une sève, un attachement vigoureux et naïf à la vie. Elle a été moins cassante, moins méprisante. Il l'a senti. Il y a répondu avec un emportement grave.

Pourtant, se demandait Emma, ce serait quoi, l'amour ?

L'amour, ce serait lui faire lire mes livres les plus aimés. Mais il ne lit rien. La littérature ? Il l'ignore et prouve qu'il aurait bien tort de perdre son temps à la connaître.

Et c'est alors qu'elle a discerné l'incohérence fondamentale qui séparait ses deux personnages, celle que François appelait Manuelle et celle qui disait « je ». Et qu'elle a décidé de rompre, choisissant l'amour des livres, et l'idée de l'amour.

C'était déjà la fin de l'année scolaire. Emma faisait passer l'oral du brevet supérieur aux garçons de Mende. Elle scrutait ces visages du Sud, ces traits lourds de Lozériens. Soudain, entre un adolescent aux larges pommettes. Blondeur un peu éteinte. Air d'assurance digne et douce. Visage confiant, offert. Elle écrit qu'elle lui a mis entre les mains un des plus beaux textes de La Fontaine. Sans préciser lequel. Cela aurait pu être *Le Songe d'un habitant du Mogol*, ou tout simplement *Deux vrais amis vivaient au Monomotapa*.

Carte postale à Thérèse : Je pense à toutes nos heures d'amitié parfaite.

Lettre d'Emma à François : Vous cherchez l'amie qui vous comprenne. Je suis comme vous. Mais je crois qu'un *ami véritable* est plus difficile à trouver qu'un amant.

La Fontaine l'aura toujours aidée à y voir clair.

Emma a rejoint une dernière fois François à Millau. Ils sont allés à Sète. Ils filaient entre les vignes. Le vent était bon. Le soleil tombait derrière les montagnes brûlées. Les paysages étaient simples. Je n'ai pas vu un seul visage tourmenté, écrit Emma, et le même soir, un moment, entre nous, j'ai eu l'illusion d'une harmonie possible. Mais il pense trop faux. Il est néanmoins parfois si dépouillé, si confiant, qu'une sorte de tendre pitié m'envahit et que je le berce dans mes bras comme l'enfant qu'il aurait pu me donner. Mais mon âme est

libre. Je me dis qu'il ne faut pas regarder l'avenir en bloc comme il ne faut pas chercher la fin des romans. On y découvre toujours la mort et la séparation. Il ne faut pas voir la vie plus sombrement qu'une promenade qui n'est plus rien quand elle s'achève et qui fut pourtant un réel enchaînement de merveilles.

Ce soir, le ciel est parfaitement paisible.

Emma sait qu'elle va quitter Mende pour Nevers.

Elle a accepté, et fait accepter à François, l'idée que cette nomination pourrait être la cause d'une séparation : J'ai rompu avec François, écrit-elle. Il fallait en venir là. Je regrette ce que je quitte. Je n'ai jamais pu dire juste ment ce que j'aimais en lui. Ce qui n'est pas rationnel en moi ne peut se déprendre. Je lui reste attachée inexplicablement et de manière assez primitive et totale. Mais l'ombre de ses bienséances me gêne. J'emporte le regret de l'enfant que nous n'avons pas eu.

Thérèse, elle, venait d'échouer encore une fois.

Alors Emma lui a longuement écrit : Je voudrais que ma pensée puisse te protéger des heures noires. En toi seule, je n'éprouve point d'inquiétude. Chacune de tes lettres me donne la certitude que nul ne sera jamais aussi mêlé à moi que toi, aussi mêlé à moi par l'amour, aussi éloigné de moi par perfection d'amour. N'oublie pas que tu vis, que tu sens, que tu juges plus rapidement que moi, plus légèrement que moi. Plus justement que moi. Je te sais plus lucide que quiconque. J'ai conscience que tu es plus forte que moi. Parce que tu es petite, je t'entoure de mes bras et je crois que tout est dit quand je t'appelle mon enfant. Mais en réalité, c'est toi qui es ma force. Quel avenir ensemble ? Ton projet d'un phalanstère, que dès maintenant nous pourrions ébaucher, m'a empêchée de dormir. Les pensées neuves viennent toujours de toi. Elles me soulèvent d'admiration et d'enthousiasme. Il faudrait reconstruire l'avenir en disant « nous deux ». J'ai longtemps voulu mon bonheur avec une certaine souplesse, je le sais. Par la suite j'ai pu penser, je l'ai voulu avec brutalité. Aujourd'hui, je voudrais notre bonheur ensemble. Il y a en toi une richesse qui doit se trouver. Tu es tournée vers quelque chose de plus grand que toi, d'infini. Je rêve de ma nomination à Perpignan, de la tienne à Prades, de notre phalanstère au Canigou. Mais il faudrait que tu mènes parallèlement le piano, les mathématiques, le russe. Je disais l'autre matin, aux élèves de

troisième année : Spinoza doit être votre idéal. Le polissage des verres de lunettes doit équilibrer les recherches métaphysiques.

Je voudrais tout cela et je le sais impossible. Ne nous attendrissons pas. Autour de moi, toutes mes malles sont déjà refermées.

Un papillon tombe sur la nappe, s'obstine à reprendre son vol, y parvient, et tourne en rond furieusement. Il me navre. Nous lui ressemblons.

En octobre 1934, Thérèse s'est retrouvé nommée à Bar-le-Duc. Emma, à Nevers.

Sa chambre était laide. Mais le visage de sa nouvelle directrice avait la même discrétion sauvage que celui de Thérèse, le même mutisme passionné.

Autour d'Emma, le monde était soudain devenu plat. C'était moins les montagnes que François et la tente qui lui manquaient, une tente arrimée dans la neige, la tempête, toujours en haut, le plus haut possible. Elle s'est pourtant trouvé une petite route qui longeait la Loire. Les eaux du fleuve, en octobre, étaient hautes. Leur glissement contre elle l'enveloppait de sensualité et de silence. Les mouettes s'y posaient et se laissaient emporter par le courant. Emma le regardait s'enfuir.

Thérèse ? Emma se demandait si elle l'avait détournée de la voie habituelle de l'amour. Si elle l'avait emprisonnée. Si elle lui avait nui. En regardant des photos, l'autre jour, elle avait compris tout à coup. Le visage de Thérèse avait une tranquillité, une intimité, une sécurité jusqu'à Pâques 33. Ensuite, la blessure reçue d'Emma s'y lisait.

Et François ? Il était désespéré par sa solitude. Et par la dégringolade des cours du vin, ajoutait, toujours incisive, Emma.

Au retour de sa promenade le long du fleuve, ce dimanche, cinq heures du soir, Emma fait la lessive dans deux grands baquets d'eau de pluie. Ses mains sentent le savon. Quel repos de s'affairer autour de choses qui ne sont pas liées au bonheur ou à la souffrance de quelqu'un. Elle pense aux belles lessives de Nausicaa. Elle corrige ensuite treize compositions sur Montaigne. Ces petites-là me suivront, se dit-elle.

Elle aimait entraîner ses élèves vers une activité de l'esprit qui n'était pas seulement scolaire. Elle ne se trouvait que là, dans un contact, un éblouissement, le choc d'un éveil.

Pendant ce temps, en Chine, acculée par la progression du Kuomintang, l'Armée rouge chinoise fait retraite. La Longue Marche commence, de nuit, dans la boue, à la clarté de la lune ou des torches de bambou. Durant cette épopée de 12 000 kilomètres, Mao va prendre le pouvoir.

Et c'est le 5 octobre 1934 qu'en Espagne, dans les Asturies, le mot

d'ordre pour une grève pacifique s'est transformé en insurrection armée. Le prolétariat ouvrier rejoindra le prolétariat agricole. La répression violente fera 5 000 morts.

Emma suivait cela de près. Elle s'était sérieusement politisée, à Mende, au contact de Thérèse. Sans pour autant s'être inscrites, ni l'une ni l'autre, au parti communiste comme Devilleneuve l'était, lui, depuis longtemps. Il écrivait régulièrement à Emma qui racontait, non sans ironie, ses lettres à Thérèse : Il mène une vie épatante. Il n'était pas né pour cette vie de professeur. Il fait à présent des conférences, organise des projections de films russes, des prêts de livres révolutionnaires, il soutient la Ligue des droits de l'homme, les Amis de l'URSS, les Campeurs rouges. Et le soir, s'il lit encore quelques pages de Marx, il dit qu'il est content.

Et ce qui se passait en URSS, et les Russes qui parlaient d'homme nouveau, tout lui donnait la fièvre. Elle se demandait : Faut-il limiter nos rêves à nos deux vies ou les étendre aux autres, à tous les autres ? Et de son écriture d'apocalypse (de révélation) elle ajoutait : Fraternité étroite quand je lis les discours du congrès soviétique, ou quand je lis Théocrite, ou quand je lis Rimbaud.

Et c'est peut-être la phrase la plus charmante qu'elle ait écrite, cette Emma de trente ans qui rêvait d'une immense lumière baignant le monde.

La chambre qu'elle louait était si laide qu'Emma ne s'y habituaît pas. Finalement, elle a trouvé deux façons de s'en sortir. Marcher régulièrement usait le chagrin. Ou alors s'étriller comme un animal, et c'est ce qu'elle fait ce dimanche matin : Friction des jambes à la brosse dure. Des bras au gant de crin. Du crâne à l'eau de Cologne. Puis massage du visage où il se fatigue. Du cou, de la poitrine. Du ventre où il s'épaissit. Son dos, dans le miroir, est ce qu'elle a de mieux, équilibré, plein d'élan, brun encore des brûlures du mois d'août. Le cabinet de toilette, glacé, est embué comme une étuve. Elle constate : Tout mon corps m'est devenu amical, loyal, joyeux.

Elle parcourait moins les chemins. Elle lisait davantage. Elle venait de découvrir *L'Idiot*. Elle se disait, je ressemble au prince Muichkine, je raconterais bien toute ma vie à un compagnon de train. Oui je ressemble au prince, j'ai comme lui des alternances d'imbécillité et d'intelligence, et quand il s'agit d'amour, j'oublie qui

je suis. J'aurais pu aimer cet Espagnol qui m'a fait danser l'autre soir à la fête de l'école. Il y a une certaine fièvre des gestes, des regards, à laquelle je ne serai jamais insensible, une certaine détresse, et un profond bonheur des corps. Nous aurions été seuls un moment, j'aurais été gagnée par cette contagion d'amour.

La vie à l'école suivait son cours. Un inspecteur s'est annoncé. Il l'entendrait sur *Tartuffe*. L'épreuve s'est bien passée. Néanmoins il s'est moqué d'elle : à son âge, elle demandait des postes de fin de carrière comme Paris.

Il faudrait rester ici.

Elle reprendrait donc un abonnement de chemin de fer pour Paris.

Elle irait voir les organisateurs des universités populaires, contacterait le groupe antifasciste de Nevers.

Elle le ferait pour Thérèse, et pour vivre comme elle voudrait la voir vivre.

Le 16 mars 1935, en violation du traité de Versailles, l'Allemagne décide de son réarmement.

La guerre se rapprochait. Ne nous laissons pas prendre par la peur, écrivait Emma à Thérèse. Nous avons à préparer l'avenir. Et donc à lutter – non pas contre la poésie comme il t'est arrivé de le dire, mais contre la mélancolie et les puissances de la mort.

Alors elles ont assisté ensemble à la séance de juin 1935 du Congrès international des écrivains, à Paris. Pour Emma, c'était revivre. (Il n'est pas impossible qu'elles y aient croisé Claude Cahun, la jeune surréaliste au crâne rasé, celle qui pendant la guerre allait mener sa guerre, insolente, avec des mots, au nez des Allemands.)

Thérèse se tient devant la galerie ZAK, boulevard Saint-Germain, à Paris. Elle apparaît toute petite aux côtés d'un jeune géant blond, peut-être le directeur de la galerie, peut-être un artiste soviétique. Est-ce son intérêt pour la Russie neuve qui l'a menée là ? Elle porte un cartable sous le bras. Il la fait rire. Et quand elle rit, elle ferme un peu les yeux.

Au retour, Emma, lui a vite écrit : J'ai hâte que tu me dises oui les auberges du Monde nouveau, oui un air neuf, oui des gens nouveaux. Mon petit camarade le meilleur, le plus solide, le plus tendre et le plus sévère, je t'embrasse.

L'été 1935, elles ont donc fait ensemble « le voyage en URSS », se baignant avec étonnement dans cette étrange Russie neuve. Tantôt en défense contre elle, tantôt conquises. Incapables de rien opposer à l'enthousiasme que faisait naître l'œuvre accomplie. Toutes leurs habitudes, bousculées. On se couchait le matin. On avait chaud comme aux tropiques. Chacun travaillait dur. Les marteaux-piqueurs s'entendaient à deux heures de la nuit comme en plein jour. Moscou n'était pas le paradis, c'était un grand chantier. Mais l'indépendance spirituelle d'un individu, est-elle compatible avec le communisme ? se demandait Emma. Et dans une société communiste que deviendrait le plus précieux de ma vie : le loisir ?

En octobre 1935, ni pour l'une ni pour l'autre, il n'y a eu de changement. Leur vie piétinait. La rentrée, pour Emma, avait été plus amère que jamais. Il n'y avait plus en elle d'attente tremblée de l'avenir, comme d'une merveille. Elle se souvenait du *saccage des promenades*, des champs d'été qu'elles avaient un jour dévastés, en s'y roulant, toutes les deux, avec une joie démoniaque, à Nancy. Il faudrait oser le faire avec sa vie, se disait-elle.

Le 2 octobre 1935 l'Italie fasciste attaque l'Ethiopie en utilisant des gaz (ypérite et phosphore) contre les combattants aux pieds nus.

Emma allait avoir trente ans.

Elle s'est vu, aujourd'hui, beaucoup de rides et elle a fermé ses volets sur une chambre vide. Elle se répétait : Je voudrais *ein Kind*. François y consentait enfin. Ils s'étaient revus. Mais voilà qu'Emma hésitait. Que de luttes en perspective avec François ! Elle ne saurait lui reconnaître le moindre droit sur l'enfant. Et quel scandale, à l'école ! Elle y réfléchirait après les vacances de Noël. Elle prendrait alors une décision. La question de l'Ethiopie, elle le savait, était bien plus importante que son désir d'un enfant. Ce n'était pas l'arrière-plan de la sexualité qui la tourmentait. Ce n'était pas non plus le

mariage qui lui manquait. Il ne la tentait pas. Mais elle ne savait pas quoi faire d'elle. Voilà son mal. Elle se disait que les prisons conjugales sont aussi redoutables que les prisons politiques. Mais que la solitude aussi est une prison.

II

A Noël, Emma et Thérèse sont parties ensemble pour les Vosges. Elles sont montées du fond de la vallée, leurs skis sur l'épaule, vers le refuge du Rothenbrunnen, dans une tempête de neige, des tourbillons, un vent assourdissant. Elles y rejoignaient des enseignants de gauche alsaciens, et d'autres venus de Paris, pour des vacances de ski. Dès le premier soir, on a discuté de la particularité du statut alsacien, datant du Concordat (pas de séparation entre l'Eglise et l'Etat), avec enseignement religieux obligatoire à l'école. Emma s'est opposée vivement à un collègue, un homme brun, plutôt petit, au visage énergique, le teint mat. Elle défendait la laïcité à la française. Lui, l'exception culturelle de sa province, héritée de l'histoire, et qui fondait son identité.

Son regard d'âpre exploration fixé sur le mien me donna, dès le premier instant, l'impression d'un rapt très ancien, écrira plus tard Emma.

Le lendemain soir, après une journée sur les pentes avec Thérèse, Emma a retrouvé son contradicteur. Ils ont repris leur discussion. Puis pour s'affronter, ils sont sortis dans la nuit, la neige. Le vent qui se calmait était soudain très attentif. Viens, lui a-t-il dit, il y a une ferme-auberge plus bas. Ce n'est pas loin. On voit ses lumières. Ils ont sur le seuil tapé leurs pieds pour ôter la neige. Ils ont poussé la lourde porte. Il a mené Emma à travers les gens, la chaleur, l'accordéon, jusqu'à une table. On leur a servi une bière. C'est alors qu'il s'est levé : Je vais téléphoner à la maison. Il est marié, pensait rêveusement Emma en l'attendant. Revenu, il avait le sourire : On m'a demandé si je skiais bien. Tu es marié ? a dit Emma. J'ai deux enfants, ma femme est morte, lui a-t-il répondu.

Emma écrira qu'en remontant vers le refuge, elle l'avait entendu se dire, comme à lui-même, d'un ton de décision, à mi-voix : Toi, je ne te laisserai pas échapper. Le même soir, au dortoir, quand il a pris la main qu'elle lui tendait hors du cadre de son lit, elle s'est sentie saisie par une autre main si volontaire qu'elle s'est sue, dès ce moment, enlevée à elle-même.

A partir de là, dans le cahier d'Emma, tout un trimestre passe sans lettres (recopiées) à Thérèse. On est d'ailleurs à la fin de ce cahier. Quelque chose s'achève en même temps que lui.

Emma y a encore inscrit une citation de Gide : *Il y a sur terre de telles immensités de misère. Et pourtant ne peut rien pour le bonheur*

d'autrui celui qui ne sait être heureux lui-même. Je sens en moi l'impérieuse obligation d'être heureux. Et ainsi, c'est avec sa bénédiction, qu'Emma aura pris congé d'une partie de sa vie.

Elle n'a plus rien écrit ou presque. Juste noté que le 10 avril 1936, elle a fait un long voyage vers l'Alsace, sous de gros cumulus neigeux, par des routes bordées de cerisiers irradiés de fleurs. Il lui a présenté ses deux enfants. Simone, neuf ans, insaisissable dans sa grâce, et Bernard, sept ans, lui opposant un regard droit et des rires. Puis dès le lendemain matin, il lui a fait visiter les carrières de son entreprise (qu'il dirigeait à côté de son métier de professeur). Les ouvriers foraient le granit, taillaient des blocs, amoncelaient des pavés. Le 12 avril, dimanche de Pâques, il l'a emmenée découvrir la Wormsa, une vallée incroyablement sauvage. La neige tombait sur les fleurs. Au retour, il a joué une sonate de Beethoven. La plainte de la musique semblait être la sienne. Emma se disait, je ne le laisserai pas seul ici l'an prochain. Le 13 avril, il l'a emmenée au Markstein. Le désir et le vent les faisaient vaciller dans la neige. Le soir, ils ont regardé des photos d'autrefois. Le 14, après le déjeuner, il a invité Emma à s'asseoir sur le divan. Elle s'exhortait en silence, ne t'engage pas, ne te lie pas, réfléchis. Elle n'avait encore rien dit de décisif. Un nuage a passé. Elle a ensuite fait lire Bernard. Sa joie, et sa fierté d'avoir Emma penchée sur lui, l'attachaient déjà à lui, et sa beauté, sa vaillance. Un enfant étudie comme il vivra, songeait-elle, celui-là conquiert. Simone avait un visage plein et harmonieux, des lèvres gonflées, enfantines, dignes, et des yeux noirs qui la suivaient. Le 15 avril, ils ont fait un voyage en Allemagne, au Feldberg, puis au Titisee, avec les deux enfants. Le soir, au spectacle, Emma regardait cet homme, à ses côtés, écouter et comprendre. Elle se disait que sa bouche n'était pas seulement sensibilité, mais aussi intelligence et distinction. Elle a vu quelles qualités étaient les siennes, elle les lui a dites : La loyauté, le sens de l'action, de la décision. Il a répondu : Tu peux ajouter trop de naïveté et trop de promptitude. Au retour, dans la nuit, les incertitudes d'Emma lui devenant intolérables, il a soudain arrêté la voiture comme pour un ultime tête-à-tête : Aie le courage de me dire de retourner, seul, avec mes deux enfants, dans la maison vide.

Le soir du 18 avril était la dernière veillée qu'ils passaient ensemble avant le départ d'Emma pour Nevers. Elle a pris l'album de photos de Marcel, un album qui brusquement s'était arrêté sur des pages vides, il y avait six ans. Elle a prévu alors la place de celles qui viendraient. Il a cherché un concert à la radio. Une femme chantait quelque chose de triste. Il a dû alors poser une question, la question, à Emma. Rien de toi ne me déplaît, a-t-elle alors répondu.

Le 25 avril, Emma, à Nevers, note : Remords de m'être engagée. Je crois que nous ne ferons pas notre bonheur. Et le 8 mai, de retour en Alsace : Tourmente de doute et d'amertume. Je suis déprise et angoissée. S'il ne valait pas ce que j'ai cru ? Le 9 mai, ils sont descendus à la gare de Gunsbach pour se rendre à pied à l'hôtel du Hohrodberg. Un phono, en bas, serinait des airs de danse. Des gens sifflaient, battaient lourdement des pieds : une mer de vulgarité, pensait Emma. Son cœur lui semblait vidé d'amour. Elle ne ressentait que la terreur d'être enchaînée en un lieu étranger. Folie. Folie, se disait-elle, ma vie de Nevers m'a fait peur. Le lendemain, au moment de la séparation, elle a revu la loyauté de son visage, l'anxiété de son regard.

Le 16 mai, elle a retrouvé Thérèse, dans le Massif Central. En haut du cirque, face au Sancy, l'explication entre elles a crevé comme l'orage qui grondait au-dessus. La confiance est revenue. Vers le Sancy, une hirondelle blessée les a occupées, qu'elles ont tuée peut-être à trop bien la soigner, comme s'il leur avait fallu, impérativement, soigner quelque chose. Puis il y a eu des fleurs jamais vues, et en elles de la curiosité pour tout ce qui s'étendait à l'infini. Leur cœur était simple, le ruisseau clair, le plateau gigantesque, l'orage passé.

On est le 18 mai, à Nevers, un lundi.

Emma ouvre son cahier, note : Je pense aux menaces de cette union. Je suis allée à la mairie. Dans quinze jours est-il possible que je sois mariée ? Le 28, elle poursuit : Sursaut d'orgueil. Désir de rester maîtresse de ma vie. Je saurai me libérer quand il le faudra et dès qu'il le faudra. Le 29 : Trajet vers Colmar. Sentiment de rouler à une catastrophe. Le samedi 30 mai : Un notaire caricatural, un maire caricatural. Un moine qui les vaut en sa volontaire ignorance. Ce soir-là, pourtant, je me suis vue si complètement attirée vers lui, j'ai trouvé si beau mon chemin rétréci, que j'ai pris peur.

Le 2 août, elle était de retour, définitivement, en Alsace, mariée. Il semblait être occupé par son entreprise. Elle, s'ennuyer, inactive. Le combat entre le peuple espagnol et les militaires se joue ailleurs, pensait Emma, dans un autre monde. Ils ont dû, néanmoins, en parler ensemble. La politique alors les a opposés âprement. Emma a caché ses larmes, montrant sa fierté, comme dans un rôle.

Le soir, au lit, elle aimait sa rude impatience.

Puis Thérèse est venue, en Alsace, un matin des derniers jours de septembre, rendre visite à Emma mariée. Tellement étrangère, tellement entière dans ses choix, étrangère d'être entière, se disait Emma qui, quelques jours plus tard, collera une photo de Thérèse dans son cahier, écrivant en dessous : *Petite servante de l'absolu*. Elles étaient parties marcher ensemble, sous un ciel sans issue, dans une pluie froide, comme séparées l'une de l'autre quand, en redescendant, le vieux rythme des marches forcées d'autrefois les a enveloppées encore une fois. Elles ont pu se parler. Mais au dîner du soir, Thérèse n'a répondu à aucune des politesses convenues.

Puis est arrivée la dernière carte de Thérèse à Emma : Nous nous précipitons l'une et l'autre dans un abîme.

Puis l'adieu de Karl, en allemand : *Und du wirst nicht mehr von mir gehen*. (Et tu ne me quitteras plus.) L'allemand pour Emma avait été la langue de Karl, celle de son premier homme amoureux.

Les deux cartes postales, celle de Thérèse et celle de Karl, sont toujours dans le cahier.

Puis vient la lettre du messenger, fixée à la dernière page.

Et fin du cahier vert amande, tout entier adressé par Emma à Thérèse.

1936. La révolte des Asturies est devenue la guerre d'Espagne.

Après sa rupture avec Emma, une Emma *rentrée à la maison*, Thérèse s'est retrouvée absolument seule. On pourrait croire qu'elle n'avait pas réussi sa vie. Elle aussi devait le croire. Elle devait penser d'elle ce que d'Astier de la Vigerie dit des résistants dans *Le Chagrin et la Pitié* : « Nous n'avions rien à perdre. Nous étions des moutons noirs, des ratés, naturellement des mauvaises têtes. » Sauf que c'est à ce moment précis, celui de sa rupture, que Thérèse est devenue soudain l'aînée d'Emma. Son échec même lui a rendu sa force.

Je l'ai cherchée au fond des Grands Enfers. La voici, telle qu'elle apparaît dans ce portrait : Debout, de l'autre côté du fleuve, du côté des morts et des héros, à demi tournée vers nous, en imperméable, un foulard noué sous le menton. Elle est grave, consciente de ce qui se prépare, passionnément mutique, avec quelque chose d'intérieur, sans compromis.

Elle a dû s'inscrire au parti, peu après 1936.

Nous n'avons que très peu de traces d'elle, entre 1936 et 1941.

A Bar-le-Duc, on sait qu'elle a mis sur pied les auberges de jeunesse communistes du grand Est. Qu'elle s'est aussi engagée à fond dans la guerre d'Espagne en aidant les réfugiés républicains.

Après le pacte entre Hitler et Staline, en 1939, le parti communiste est interdit, lui, et tout ce qui était dans sa mouvance, associations de jeunesse et auberges de jeunesse. Dès septembre 1940, Vichy poursuit cette politique. De nombreux militants sont arrêtés et internés. Thérèse est fichée. Elle sera déplacée de Champagne en Bretagne. Discrète, prudente, elle se fait oublier.

En juin 1941, après l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie, les communistes français qui s'étaient divisés (les uns restés fidèles à la France, les autres prenant le parti de Moscou), se retrouvent à nouveau rassemblés pour lutter contre l'ennemi allemand. La répression anticomuniste de Pétain, du coup, change complètement de signification : elle se range du côté des Allemands.

Thérèse, elle, se retrouve du côté des patriotes.

En septembre 1936, Emma s'est installée auprès de son mari, Marcel, en Alsace.

Marcel, mon père, était né en 1896 dans une Alsace abandonnée par la France en 1870, et dès lors devenue terre d'Empire, *Reichland*. Sa langue maternelle était l'allemand. Le père de Marcel, instituteur, s'était retrouvé *Schulmeister*. Ce qui voulait dire école la semaine et orgue le dimanche, avec offices du matin et vêpres du soir, façon Albert Schweitzer, sans oublier le secrétariat de mairie pour lequel sa femme l'assistait. Ajouter le violon pour le plaisir, et la photographie, une technique nouvelle qu'il maîtrisait assez pour avoir laissé derrière lui plusieurs boîtes de plaques de verre où ont été fixés d'excellents portraits.

Le voici, d'ailleurs, ce père de mon père, regard clair, bleu, dur, aux côtés de sa femme, une belle brune en lourde et longue robe de velours sombre comme en portait Cosima Wagner. Devant eux, leurs quatre enfants, dont Marcel, seul garçon. Un fils qui, hors de l'école, courait les bois, ne revenait jamais sans une chrysalide à mûrir, un peuple de têtards à surveiller, des habits déchirés, et une raclée, me racontait Emma. Il est entré à l'Ecole normale allemande pour devenir *Schulmeister* à son tour. Il y a rencontré Joseph Rossé. Ils feront ensuite ensemble la guerre de 14-18, en Russie, trois ans, sous le casque à pointe et l'uniforme allemand. (Quelques années plus tard, Rossé deviendra un chef autonomiste alsacien, puis député pendant l'annexion. Marcel restera son ami jusqu'à sa mort, au bagne, en 1953. Il assistera à son enterrement, à Colmar, surveillé de près par les Renseignements généraux.)

En 1918, Marcel est redevenu français. Il avait vingt-quatre ans.

Pour retrouver Marcel, il faut descendre dans une pièce aux sombres papiers peints. Rien ni personne ne vous empêche de vous arrêter, par-ci par-là, de vous pencher sur le satin d'une étoffe, le grain d'un gâteau, le cuir fatigué, animal, émouvant des souliers. Tout est pris dans la poussière et tout brille encore. Se déplacer doucement, comme un cambrioleur. Ne pas les déranger. C'est une fête de fantômes. Marcel, avec monocle, vêtu soudain d'un uniforme français, est debout, un bras passé autour de la taille d'une Miss Alsace (sa sœur Henny), et elle a un papillon noir sur la tête, un immense papillon noir prêt à s'envoler. L'autre bras de Marcel est posé sur les épaules d'une Miss Lorraine en coiffe de dentelle blanche qui la transforme en pâtisserie (sa petite sœur Alice juchée

sur une chaise). Il y a des verreries et des bouteilles sur la table, des cocardes tricolores épinglées aux ailes des papillons. On est le 11 novembre 1918. On a fêté partout, ce jour-là, le rattachement à la France des deux provinces perdues en 1870.

Marcel était un de ces Alsaciens pour lesquels les Allemands et les Français se valaient comme deux larrons qui se disputaient la même province. Vu d'aujourd'hui, vu de loin, après tout, on peut le comprendre. Il rêvait d'une Alsace autonome, d'une sorte de zone-tampon entre les deux pays toujours en guerre. D'une sorte de Suisse.

Quand il a rencontré Emma, dans les Vosges, en décembre 1935, à une réunion d'enseignants de gauche, Marcel était veuf avec deux enfants, gérant de plusieurs exploitations de grès et de granit, professeur dans une école de commerce. Était-il de gauche ? Un bolchevik alsacien au retour du front russe et du côté des drapeaux rouges ? Je l'ignore. Plutôt de droite ? Je l'ignore. Autonomiste ? Oui. Alors de droite, me dira-t-on, et germanophile. Je le pense. J'en suis même sûre. Marcel penchait nettement pour l'Allemagne.

Comment Emma l'avait-elle perçu, elle qui avait justement le regard perçant ? Comme ceci : C'est une nature fruste, impérieuse, dominatrice, un homme d'action. Il se lance sur ses cibles comme un chien de chasse sur des lièvres, ne voyant qu'elles, ne rêvant qu'elles. Il est bon. Meilleur que moi et souvent plus généreux. Il n'y a pas, à ma connaissance, d'être plus spontanément généreux que lui.

Elle avait vu juste. Il était comme ça.

On pourrait donc penser que tout a bien commencé.

Un Alsacien, élevé à l'allemande, épouse en 1936 une Française de gauche, radieuse, et professeur de français. (On ne pouvait pas rêver mieux pour lui, plus bizarre pour elle.) Elle lui apporte Villon, Pascal, Diderot, et les avancées des années de l'entre-deux-guerres. Marcel est-il ravi d'avoir épousé une femme qui parlait si clairement le langage de sa nouvelle patrie, une langue qu'il maîtrisait à peine ? Pas plus que ça. Il se moquait volontiers des beaux parleurs français, légers, inconséquents, vaniteux. C'était un provincial attaché à sa profonde, vieille et brutale terre de tragédie.

Et elle, Emma, qu'est-ce qui l'a séduite dans cette étrange histoire ?

Donc, la voilà enlevée.

Un peu moins bien que ça : mariée.

Epouser Marcel n'était pourtant pas une déchéance. Il n'avait rien d'un petit-bourgeois. S'assurer une position sociale n'avait pas d'intérêt pour lui. N'en aura jamais. Amasser de l'argent, non plus. Il aimait rêver des projets, de l'élevage de truites au concassage du granit, pour le plaisir d'édifier des châteaux en Espagne, et comme ils s'écroulaient, il luttait sans fin, ne cessant non plus, lui-même, de rebondir. Cet entrepreneur était un éternel surmené. Comme il n'avait rien d'un intellectuel, Emma a vite regretté la différence d'altitude entre son passé et son présent. Son nouveau nom d'épouse, son aisance matérielle lui semblaient le deuil de sa liberté, de ses enthousiasmes, de sa pauvreté.

Mais l'aisance n'allait pas durer. Et des revers de fortune, il allait y en avoir. Elle saura d'ailleurs les prendre avec ironie comme le signe insistant d'une obscure élection. La bohème nous aura marqués tous, nous ses enfants. Une dèche tantôt légère tantôt dure, toujours inspirée. Tous, nous savons qu'un paletot qui devient idéal est un paletot troué. Savoir fondamental, magnifique. Ce qui ne veut pas dire qu'Emma n'était pas attirée par le luxe, les éditions rares, les vêtements bien coupés, les jardins (pivoines, lis, iris et roses).

Elle a demandé et obtenu une mutation de Nevers à Colmar où elle a enseigné de 1936 à 1940 à l'Ecole primaire supérieure de garçons. Un de ses anciens élèves m'a dit le pouvoir de fascination qu'avait eu cette très belle femme blonde sur eux, des adolescents, et le souci qu'elle avait alors d'une relation directe, d'une pédagogie ouverte, ce qui était rare à l'époque. Il se souvenait d'elle pour une raison supplémentaire. Il avait repéré son enthousiasme pour le Front populaire. Et ça l'avait rendu tout heureux, lui, Nesty, le petit Nestele, l'Alsacien de quinze ans qu'il était et qui en 1940 allait entrer dans la Résistance.

Emma était tout à fait capable de parler du Front populaire pendant ses cours. Comme elle y parlait de l'art de vivre. Ce qu'elle ne pouvait pas faire avec Marcel sans s'opposer âprement à lui. Ce qu'elle ne pouvait plus faire avec Thérèse. Thérèse lui manquait. La plus haute des voix, la plus exigeante, c'était Thérèse, pensait Emma. Finie, se disait-elle, cette exaltation d'esprits formés aux

mêmes quêtes. Certains matins, c'était la désolation.

En Alsace, en 1936, on ne parlait pas le français. Dans les familles, dans les rues, dans les magasins, résonnait l'étrangeté d'une langue rauque qu'elle n'avait jamais maîtrisée.

Rien n'a été simple.

Ici, il faut imaginer Emma, une Française émancipée qui avait conquis son corps de femme libre. Qui avait su à la fois traverser les paysages et voir la montée du nazisme. Qui s'était toujours gardée des convenances (et des vertus domestiques). Qui fumait. Qui avait voulu goûter le charme de tout, avait eu un amant marié, aimé d'autres femmes. Il faut l'imaginer pénétrer dans des intérieurs étouffants, bien-pensants, aux traditions brutales, sous les regards des trois sœurs de Marcel. J'aurais voulu être là. Prendre, par exemple, l'apparence de la couturière qui venait à la maison, coudre près d'Emma. Lui faire retrouver le contre-courant qu'elle avait si bien bravé, l'air libre, les bourrasques. Rire avec elle, sous cape, relativiser, tenir tête.

Non, rien n'a été simple. A commencer avec les enfants de Marcel. Normal, cela ne pouvait pas être autrement. Elle était leur adversaire naturelle. Elle notera plus tard, à la troisième personne et à l'imparfait, qui est le mode avec lequel elle s'exprimera pendant la guerre : Elle avait cru pouvoir être admirable avec facilité. Mieux que d'autres, elle pensait connaître la façon de mener l'éducation des enfants. Elle savait les pièges du distant laisser-aller à la Montaigne et les erreurs de la programmation à la Rousseau. Et pourtant rien n'alla. Dès le départ, les deux enfants la perçurent comme l'ennemie. Des yeux sombres et calmes la dévisageaient avec patience. Des yeux bleus et froids étincelaient de révolte au premier mot.

Entre 1936 et 1940, pendant quatre ans, Emma n'a rien écrit.

Plus de Thérèse à qui s'adresser.

Plus d'Emma non plus.

Où donc était Emma ?

Sous hypnose.

Elle l'a d'ailleurs constaté elle-même : Tout avait glissé sur elle comme en rêve, l'arrivée dans cette province étrangère, le

détournement de ceux qui l'aimaient, et même ses maternités, Manon en juin 1937, Bruno en septembre 1938. Il n'y avait, entre Marcel et elle, qu'un seul et long drame, celui d'un tête-à-tête, tour à tour belliqueux et amoureux, ne cessant jamais d'être à la fois et l'un et l'autre, écrivait Emma.

Parce que, soudain, oui, Emma a recommencé à écrire.

Elle a recommencé en effet à écrire à ma naissance, en avril 1940. Elle s'approchait du berceau. Elle baisait en pensée le petit visage endormi, caressait ses lignes, voyant dans le front bombé aux arcades saillantes, la paix et la volonté, dans le nez aventureux et la lèvre supérieure saillante, le courage et l'appétit de vivre. Elle se demandait si elle allait chérir cette dernière-née plus que les autres, écrit Emma, à la première page de ce cahier, le deuxième, relié de toile rouge, et que j'inaugurerai.

Je l'inaugure mais de façon privilégiée. Au nom de cette élection, de cette préférence, mais à juste distance, au nom de cette amitié entre elle et moi, grande clarté, jamais assombrie (même à l'adolescence), je vais suivre Emma dans sa saison en enfer.

Autour de moi, tous les livres de ma mère sont là. Je les ai remontés, à sa mort, il y a vingt ans, dans la montagne où j'habite, au-dessus de la plaine d'Alsace, un peu en surplomb, un peu à distance du passé familial, ce qui permet un regard flou, le fameux regard latéral, celui que recommande Edgar Allan Poe pour observer les fantômes ou les étoiles. Emma était venue avec eux, les livres, dans cette province alors presque étrangère. C'était tout ce qu'elle avait apporté, ses seuls bagages. Non, pas des bagages, plutôt un manteau sombre doublé de phosphorescence, une fourrure de féerie qui l'enveloppait, et petite j'y voyais l'emblème d'une reine, et la lumière, dans la bibliothèque, venait de l'intérieur des livres fermés, elle en émanait comme d'une matière radioactive, en pleine nuit, et la journée aussi. Lueur qui vient peut-être de la mort qu'ils abritent et du mal qu'ils éclairent.

Donc, ils sont là, ses livres et j'ai plus que jamais besoin d'eux, au moment d'aborder l'écriture serrée de ce nouveau cahier d'Emma, plein de *fatum*. Le mot latin, *fatum*, dit bien la violence qui gît au fond de cette histoire dont je suis issue (et dont j'ai réussi à m'échapper).

Dans ce nouveau cahier, on le découvre, Emma ne dit plus *je*. Et elle n'y parle plus au présent, mais à l'imparfait, comme si elle était morte.

Comme si elle était morte ?

A moins qu'elle n'ait fait l'épreuve de ce qui lui était si complètement étranger, autre, insupportable, qu'elle ne pouvait pas le prendre à son compte, qu'il s'agissait là d'une autre, pas d'elle.

Concernait une autre qu'elle. Concernait une fiction. En tout cas, c'est alors qu'Emma est entrée dans le roman de sa vie, dans ce qu'est véritablement un roman, ce lieu où l'amitié totale des humains, des bêtes et des fleurs, leur enchaînement de merveilles, s'ouvre soudain sur la question compliquée du mal.

Que s'est-il passé ? Pour commencer, une radicale opposition, une opposition de nature, entre Marcel et celle qu'il appelait Emmy, a fait de ce couple un étrange attelage. Comment a-t-il pu tenir (car il a tenu) ? C'est qu'il y avait autre chose. Emma avait beau être une femme prodigue, libre, anticonformiste, elle avait beau se vouloir un être d'exception pour qui la littérature était la seule autorité au monde (Dieu apparaîtra mais c'est la même dimension), elle avait beau être une physicienne de l'amour, elle était aussi une idéaliste de l'amour. Elle rêvait de se consumer d'amour, de don total. Or elle a trouvé en Marcel (comme en Marcelle autrefois) la personnalité forte qui la subjuguait, la relation sexuelle qui la submergeait. D'où l'abîme amoureux qui l'attendait.

Un couple est assis, dans une pente, entre des rochers et sous des pins, en pull et gros souliers de marcheurs. Ils regardent l'objectif, sans doute avec mode retardateur, car on les devine seuls. Lui, front large, décidé de lutteur impulsif, prêt à bondir. Elle, à ses côtés, mais sous son bras à lui qui lui couvre les épaules, et sa main donnée à la main de Marcel qui la recouvre. L'expression d'Emma est un acquiescement. Oui, dit-elle. Le corps d'Emma a toujours dit oui. Une belle photo qui parle d'entente. Et aussi de profusion entre eux, de carnage, un peu comme dans *La Mort de Sardapale*. D'un point de vue physique, leur rencontre a été splendide. Et ça se voit.

La guerre éclate, quelques semaines après ma naissance. Et aussitôt l'Alsace est annexée, encore une fois, par l'Allemagne. Mais elle ne redevient pas la terre d'exception culturelle, le *Reichland*, qu'elle était en 1914. Elle fait désormais complètement partie du Reich, au même titre que les autres régions allemandes, et d'un Reich nazi, ce qui change tout.

Les canons se sont tus.

Et sans traîner, la germanisation de l'Alsace a commencé. Suppression de toute trace française dans l'espace public et privé. Les noms propres, noms de famille, de communes, de rues, de

magasins, sont traduits en allemand. Puis vient la nazification, par le quadrillage, de toute la société. Enfin, les fonctionnaires alsaciens doivent prêter serment à Hitler : le ralliement de force.

Je pense souvent au destin d'Emma comme à celui d'une Ismène qui se serait mariée. Qui aurait choisi la vie et choisi de donner la vie. Elle était alors à la tête d'une maisonnée de cinq enfants. Deux filles robustes l'aidaient, venues de la montagne. Elle habitait une villa, un peu isolée, au sortir d'un bourg et au départ de vignes. Elle y vivait depuis quatre ans dans le désenchantement. Et, depuis quelques semaines, dans l'amertume et l'humiliation d'avoir perdu son métier. Il n'était évidemment plus question pour elle d'enseigner l'art de vivre chez La Fontaine, art voluptueux, léger, profond, français, dans une école aux mains des nazis. Elle avait alors commencé ce cahier rouge, intitulé : *Flèches*. Désormais elle y écrira souvent. Mais elle n'y écrira plus à la première personne, j'insiste.

Eduquée politiquement, elle savait (depuis longtemps) qui était Hitler. Elle le savait et, dans ce cahier rouge, j'en ai la confirmation. Il avait enchaîné les consciences, écrit-elle, brûlé les livres où les hommes cherchent une loyauté mystérieuse qui les rend plus grands, plus libres. Il avait enivré l'Allemagne d'orgueil, divinisé la servitude des initiés à leur chef. On voyait aujourd'hui, ajoute Emma, combien ses mythes insensés, les hurlements de ses fidèles, leur culte sata nique, concouraient à donner à ce pays une formidable puissance de destruction et de conquête.

Donc, Emma savait. Evidemment qu'elle savait. Depuis Karl.

Et Marcel ?

En 1940, il avait donné sa démission de professeur. Pas du tout par patriotisme français mais pour faire prospérer une entreprise dans laquelle il avait engagé sa fortune et celle de ses trois sœurs (les malheureuses !). Peut-être pensait-il que ce n'était pas un crime de redevenir allemand. En effet. Mais Emma, qui connaissait les aspects totalitaires du régime, lui a-t-elle fait remarquer que l'Allemagne de Hitler n'était pas du tout celle de Guillaume II ? Qu'il y avait du crime qui s'avancait en ordre rangé, de la haine, du Mal ? Marcel lui a-t-il répondu que l'Alsace avait, depuis des siècles, passé de main en main, qu'il cherchait simplement, lui, à se tirer d'une situation historique, celle de l'Alsacien pris entre Français et Allemands, et qu'il fallait bien continuer à vivre sous les ordres des

vainqueurs, ce qui ne l'empêcherait pas de penser ce qu'il voudrait, plus malin qu'eux ? Quoi qu'il en soit, Emma n'aurait pas pu l'éduquer. Il était trop sûr de lui, trop homme, machiste. Loyal, mais pas du genre à s'embarrasser de scrupules politiques, de finasseries éthiques. Naïf, impulsif (il le disait lui-même), il allait droit à son but, aucun temps à perdre, aveuglé.

Emma était donc rentrée à la maison. Pour autant, elle n'était pas devenue une maîtresse de maison. Loin de là. Marcel, lui, de son côté, était possédé par ses nouvelles activités commerciales favorisées par les temps contraires et les vents allemands. Elle ne le retrouvait que la nuit venue, contre elle, poussé comme par une marée. Le lendemain, ni l'un ni l'autre ne voulaient tenir compte de ce qu'Emma appelait *les illuminations sans merci de la chair*. Ils affectaient une indépendance de jugement qui les dressait à nouveau l'un contre l'autre, à peine levés. Il me faut partir, m'en aller, s'exhortait-elle, tout en sachant qu'il ne s'agirait plus pour elle que d'une attitude d'esprit. Trop de petites voix l'appelaient aux quatre coins de la maison. Thérèse, le petit camarade le meilleur, le plus solide, le plus tendre et le plus sévère d'Emma, s'éloignait dans un brouillard. Elle avait été sa conscience. Emma ne distinguait même plus son visage, il s'effaçait. Elle se retrouvait seule, face au piège de l'Alsace annexée : langue allemande, monnaie allemande, lois allemandes, mari au cœur allemand qui ne savait pas (ne voulait pas ?) faire la différence entre allemand et nazi. Pourtant, grâce à la couturière, une bonne, douce et grosse Alsacienne, au joli nom, Mme Pfiffelmann, petits yeux noirs plissés, et qui avait pénétré dans la maison, Emma parlait un peu. Elle écoutait aussi ses histoires drôles où l'on se moquait de Hitler, et ses histoires à pleurer de la défaite. Elle s'est reproché alors de ne pas savoir sortir de sa maison, ni se mêler aux autres, mais au moins elle a su, écrit-elle, combien en Alsace on chérissait le nom et l'image de sa patrie. Oui, Emma avait écrit le verbe « chérir », et dit le mot « patrie ».

Mais Emma ne sortait plus.

Les deux seuls noms que j'ai retrouvés, dans tous les cahiers d'Emma, sont celui de Mme Pfiffelmann, une couturière, et celui de Mme Schwering, une aristocrate berlinoise, sa nouvelle voisine. Si elle était sortie, qu'aurait-elle découvert ? Un peuple alsacien rallié de force aux nazis, collectivement compromis, majoritairement attentiste. Ils étaient peu nombreux ceux qui, sur place, étaient entrés en résistance. Les irréductibles étaient partis avec seulement quelques kilos de bagages.

Marcel, en janvier 1941, comme d'autres Alsaciens, a dû se rendre en Allemagne pour une période obligatoire de trois mois d'endoctrinement nazi : l'*Opferring*. Littéralement *le cercle du sacrifice*. En fait, *le premier cercle du Mal*. En réalité, une malédiction pour les Alsaciens. Car comment entrer en contact avec les puissances de la mort sans se lier à elles ?

Emma se disait que Marcel n'était pas d'une nature assez passive pour s'accommoder de cet enrôlement. Elle l'espérait. D'ailleurs, il lui avait annoncé, d'Allemagne, qu'il faisait déjà des plans pour se libérer et réaliser dès son retour l'agrandissement de son entreprise, où il serait son maître, n'aurait à subir aucune pression ni à feindre aucun dévouement. Ce qui était dans son caractère.

Pendant ces mois de séparation, ma mère a été seule pour la première fois depuis son mariage. Elle y a trouvé une libération qui l'étonnait : la présence de Marcel l'arrachait au temps, l'absence de Marcel la rendait à la poésie des jours.

Je note que Marcel pense qu'il saura se libérer, mais il ne le pourra pas.

Il était de retour depuis quelques jours, quand un matin d'avril 1941, la porte s'est ouverte bruyamment. Essoufflé, le chapeau et le manteau ruisselants de pluie, le visage rétracté, vert, Marcel a demandé à Emma et aux servantes de le suivre au bureau. Joseph Rossé, député, avait pu de justesse l'exempter de l'édit général qui expulsait d'Alsace tous les Alsaciens mariés à une Française, avec confiscation de leurs biens, leur a-t-il dit. Mais il allait faire des envieux. Aussi il a prié Emma de se taire désormais, et de se terrer. Puisque parler le français était interdit, sous peine d'exil ou d'emprisonnement, les servantes useraient de l'alsacien avec les enfants, dans et hors la maison. Elle, Emma, qu'on ne l'entende plus parler en français, même dans le jardin.

Plus d'amis, plus de pays, plus de métier, et maintenant plus de langage, plus de livres, il a fallu les cacher : Emma s'est retrouvée deux fois annexée.

Les événements en Alsace, en 1941 ?

Autodafés de livres, comme en Allemagne en 1933.

Création du parti national-socialiste alsacien.

Mise en place d'un Etat totalitaire : la province fut divisée en 12 *Kreis*, regroupant 693 groupes locaux, 2 461 cellules, et 10 665 blocs.

Un Alsacien sur deux fut obligé d'appartenir à une organisation nazie. L'école elle-même dut s'y soumettre et devint un lieu de propagande. Les écoles privées furent fermées. Les enseignants alsaciens furent envoyés enseigner en Allemagne, des enseignants allemands arrivèrent en Alsace. Chaque matin, dans chaque école, cérémonie du salut au drapeau nazi.

Et Karl ? Il vivait à présent avec une réfugiée polonaise. Ils étaient sans doute déjà à Marseille, la nasse où les exilés et les traqués de l'Europe entière se sont retrouvés, pris.

Où était Thérèse ? Déjà en Bretagne. Emma l'ignorait. Elle a noté seulement de son écriture puissante et claire, déliée : Loin de nous et près de nous, l'enfer règne.

Tous étaient en transit.

Emma a mis au monde son quatrième enfant, Christel, en janvier 1942. Ses journées étaient harassantes (la moindre des choses à cette époque). La vie quotidienne avait changé. Elle-même avait changé, elle avait vieilli, s'était épaissie. Il lui semblait soudain, avec horreur, s'être réveillée dans un de ces contes allemands avec marâtre, nains et forêt. On élevait lapins, oies, moutons dans un petit domaine, plus haut dans la vallée. On cherchait chaque matin des paniers d'herbe, on cuisait les orties, on meulait le grain, on distribuait le repas des bêtes, on baignait le bébé. Il fallait aussi laver et raccommoder le linge de dix personnes, travaux sans fin. On cultivait également un grand jardin. Les petits allaient au *Kindergarten* du bourg. Les deux plus grands, au lycée allemand de Colmar. Et Marcel, à ses affaires. Salut, disait-il hâtivement, le matin. Et lorsqu'il rentrait le soir, après une journée de lutte et d'efforts jetés en tous sens, il arrivait qu'il s'endorme sur le divan. Le plus souvent il allumait la radio allemande. Emma s'en désolait. Il énumérait alors ses mérites d'homme qui ne trompait pas sa femme, ne fumait pas, ne s'enivrait jamais. Et tout était dit.

Elle essayait de se faire ainsi à sa nouvelle vie sans y réussir.

Marcel se mettait donc à tonner comme tout Alsacien savait le faire, et trouvait d'instinct les paroles pour l'envoyer à terre, à la rue, au diable. *Ach, ach*, faisait-il, tu ne sais pas t'y prendre avec les servantes, tu ne sais pas t'y prendre avec mes deux enfants. Il ne voyait ni ses efforts ni son désir de le contenter, se disait Emma. Trop occupé pour avoir idée de son isolement et de l'étendue des sacrifices qu'il exigeait d'elle.

La soupière familiale est encore sur la table.

Emma l'enlève (ordre et beauté).

Elle s'assied à son secrétaire, près de la fenêtre ouverte. Il fait nuit, avec quelque chose de vert, de frais qui y flotte : les vignes du bourg sont en fleur.

Devant son cahier rouge, elle pense aux profondes joies de l'amitié qui savait autrefois reconnaître son bien entre dix mille ombres. A Marcel qui l'accuse de sortir ses idées des nuées. A son isolement. Qui lui rendra l'amitié, l'estime d'elle-même ? Et ce puissant ciel d'évasion qu'est la littérature ?

C'est ce soir-là, qu'Emma commence alors un nouveau cahier, le troisième, toilé de vert. Elle va le tenir parallèlement au cahier rouge *Flèches*. Elle l'intitule *Enfances*. Avec lui, elle vient de trouver un passage secret qui donne sur le vert paradis. Nous y habitons, nous ses enfants (*voix argentines*), sans le savoir, bien sûr. Elle nous y rejoint, nous y observe en une succession de vignettes bariolées, tendrement bouffonnes, nous y saisit sur le vif :

Manon a reçu un livre illustré. Elle semble y trouver un prestige que j'ai conscience d'imaginer faiblement. Lorsque je commence à lire une histoire, il y a sur le visage de la petite fille une attente faite à la fois de calme et d'impatience, paupières battues, bouche entrouverte, mimique de la plus docile attention, paroles et gestes hâtifs pour imposer silence aux plus petits et à toute chose autre qu'à ma voix qui va lui révéler le sens et la vérité de l'Image. Est-ce parce que nous racontons la merveilleuse histoire du Paradis ?

Bruno aura une intelligence sérieuse et le sens des emboîtements du monde matériel. Il est attentif à toute discussion. Silencieux. Sourit avec politesse si son père plaisante avec lui du ton conventionnel qu'on prend avec les enfants. Se dérobe si je veux l'entourer de mes bras. Et parfois, merveilleuse saveur, pose un petit baiser rapide sur ma joue.

Claudie court comme un démon, impétueusement mue par ses désirs, racontant, commentant, n'écoutant rien et faisant en hâte ce qu'on lui défend. Elle aura deux ans le mois prochain.

Christel n'est encore qu'une petite bête familière qui rampe et regarde courir les autres d'un visage soucieux, dardant sur nous la lumière oblique de ses yeux noirs.

Le cercle de la vie respirable d'Emma s'est rétréci à ce cercle intérieur. D'où l'importance de ce cahier vert qui est la vie sauvée d'Emma (*l'enfance retrouvée*). Verrouillée à double tour, elle s'y est vraiment sauvée. Si elle continuait à respirer, c'était là. Et voilà comment cette sans-patrie a quitté le *Vaterland* pour le *Kinderland*. Se rendre au pays de ses enfants (aimés et amusants) était ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Elle prenait beaucoup de plaisir à nous décrire en scrutant le mystère de nos caractères si différents. Elle notait avec une attention précise, ce qui en nous, né d'elle, lui échappait. Ce qui, en nous, semblait venir d'ailleurs que du fond ressassé des générations, des enchaînements du passé, de l'hérédité, et qui surgissait au contraire, sous ses yeux, absolument neuf, frais, singulier. En même temps, prise au jeu de son cahier enchanté, Emma nous a fait tenir un cahier d'enfance (un manifeste). Chacun d'entre nous aura le sien, y dessinera, collera, écrira, et cela jusqu'à sept ans. Moi, je ne l'ai jamais quitté. D'ailleurs c'est là, dès ce premier cahier, qu'Emma me révèle le langage, son autorité rayonnante. Et bien plus : c'est là que je me fais réengendrer, à travers elle, par lui. Et le français a en effet été ma langue maternelle, exclusivement maternelle, transmis par Emma, Emma seulement.

Cependant, avec les mois qui passaient, elle nous observait, désolée, écrit-elle, de nous entendre moins fréquemment parler le français. Car on ne l'employait plus guère qu'avec elle, usant naturellement de l'alsacien avec les servantes, et aussi entre nous. Mais elle nous parlait assez pour que notre usage du français, de semaine en semaine, remarquait-elle, s'étende et s'assouplisse. Emma se mettait alors à rêver qu'en son pays, nous ne nous distinguerions des autres enfants que par un parler plus pur, car nous ne tenions que d'elle nos habitudes de langage.

Toute la journée, Emma a lavé, repassé, a récuré. A nourri les oies, les canards, les lapins. A pioché le jardin. Ce soir, elle prie pour que sa fatigue passe dans le sommeil des bêtes.

Puis elle ouvre le cahier vert : Il y a au coin de la cave, un échafaudage de planches pour y loger les pommes de terre de réserve, écrit-elle. C'est un tas gris à l'odeur aigre que leurs conversations d'enfants peuplent de tous les monstres. Quand Bruno

prend un air bravache pour désobéir, on entend bientôt la voix des servantes recourir au plus efficace des arguments : Je vais te mettre dans le casier des pommes de terre. Et l'on voit Bruno, maintenu sous un bras, hurlant et donnant des coups de pied, descendu par le raide escalier comme par une voie infernale, et criant : Je serai gentil ! Claudie est moins sensible à l'effroi des châtimens imaginaires. On ne la mate qu'avec des fessées qui semblent faire très mal quand elles sonnent bien. Et comme ses petites mains continuent à défier tous les ordres, un nouveau personnage est entré naturellement en scène : le *Kochlöffel*, cuillère dont le long manche en bois fait un utile messenger des dieux. C'est un plaisir pour les servantes, désormais à chaque refus, à chaque caprice, de menacer : Je vais chercher le *Kochlöffel* ! De le chercher et d'en user.

Quel temps dehors ?

Noir Blanc Rouge, un temps barbare.

Une famille allemande s'est installée dans une des maisons voisines : les Schwering. Les enfants des deux maisons (six de part et d'autre) et dont les âges correspondaient, sont devenus des amis de jeux. Emma ne s'expliquait pas bien le charme de Félix, ce jeune garçon droit, mince et pâle, au regard décidé mais baissé, franc mais doux, pour qui Bernard semblait éprouver sa première grande amitié. Une amitié qui le métamorphosait. Ses manières devenaient moins arrogantes, ses réponses moins âpres, moins grossières, tant il avait le désir de ressembler à ce qu'il aimait. Il découvrait la fierté de protéger au lycée son camarade plus faible, d'un an son cadet. Chaque jour Manon, avant et après l'école, aurait voulu rejoindre Mamy, si le principe d'un jour sur deux seulement n'avait été posé. La petite fille d'à côté avait le même regard baissé que son frère. Mais sur quel secret, sur quelle conscience de fierté, cette enfant de sept ans s'enclosait-elle ainsi ? se demandait Emma. Son extraordinaire pâleur, ses cheveux blonds serrés au sommet en une grosse boucle à demi dissimulée sous un large ruban aussi blanc qu'elle, tout concourait à lui donner la tonalité bizarre d'une irréalité perfection. Comme si sa vie ne fleurissait qu'aux confins du monde qui souffrait et s'enlaidissait de pleurs, s'étonnait Emma.

On est en juin 1943.

Onze mille enfants juifs vont disparaître en France, déportés. Une machination épouvantable, mais encore impensable, et tenue secrète, se met en place.

Le garçon qu'Anna, l'une des servantes, regardait comme son fiancé, venait de mourir, sous l'uniforme allemand des Alsaciens incorporés de force, dans le déchaînement infernal d'une attaque allemande contre les Russes, au Kouban. Comme allaient mourir plus de 40 000 Alsaciens.

Thérèse était à Fougères, en Ille-et-Vilaine.

Le monde entier se faisait la guerre.

Emma se disait : Tu étais faite pour cette existence lâche, alors, endors-toi dans les larmes de rage, d'amertume ou de désespoir, tu n'as pas la force de changer ni ta vie ni ton cœur.

Comme il fait beau ce 11 juin !

Le jardin est une splendeur, pivouines arborescentes et lis grands ouverts. Les enfants hier sont allés se baigner à la rivière avec Anna tout étonnée d'être endeuillée dans la glorieuse lumière de l'été. Et aujourd'hui, Manon va fêter ses six ans. Elle a mis sa robe rose et un large ruban pâle dans ses cheveux. Elle a voulu être coiffée comme son amie, la petite porcelaine berlinoise, Mamy. Vers deux heures de l'après-midi, les enfants Schwering sont arrivés, solennellement, avec un grand gâteau rond décoré d'un bouquet de cerises comme on en portait autrefois sur les chapeaux. On a bu du sirop et du *mosti*, déménagé de la maison d'à côté tout le peuple des poupées, leurs habits, leurs voitures, leurs nécessaires de toilette, et l'après-midi a été une longue fête.

Le père semblait le plus souvent être à Berlin. Emma le décrit vêtu d'un uniforme strictement ajusté et de bottes sonnantes. La mère avait gardé la silhouette d'une jeune fille. Ses cheveux à demi blancs, à demi blond pâle, étaient relevés selon la ligne la plus audacieuse de la mode, et bouclés avec soin sur le front. Et son profil avait le même adorable nez que ses filles. Vive et gaie dans sa conversation, elle ne laissait pas oublier, sans ostentation, que son époux était un des plus importants fonctionnaires du Reich, qu'ils étaient riches et d'éducation aristocratique.

Que faisait cette famille en Alsace ? Et le père à Berlin ?

Voici Simone et Maria, dix-sept ans, devant des jonquilles. Les filles et les fleurs ont des visages tendus vers nous, pleins, clairs, ouverts. Maria porte une vareuse de marin. Bernard, en 1945, pas encore seize ans, amoureux fou de Maria, fuguera et tentera en passant par le Danemark de la rejoindre en Allemagne. Il sera arrêté, interrogé, refoulé. Il ne la reverra jamais.

Voici Bernard et Félix en costume marin lui aussi. Ils ont treize ans. Où sont les jumelles de onze ans, Elisabeth et Marguerite ?

Voici Christel et Ernst, ils ont deux ans.

Amours enfantines. Faut-il les renier ?

Non, surtout pas.

Je ne dirai donc pas que tout, dans le jardin, en ce temps-là, était contaminé par l'abjection, les bottes, la folie, l'horreur, même les jeux, les rires et l'innocence. C'est bien plus compliqué que ça, et infiniment plus intéressant ! La vie, c'est violemment intéressant,

emmêlé, et tressé serré.

La maison était la dernière du bourg, et la plus haute.

Emma voyait en contrebas ses lumières dont elle s'était exclue.

Il est tard. Elle ouvre le cahier vert pour y inscrire une scène de sa vie : Un soir que Marcel s'impatiait et que je redoutais que Christel ne soit trop rudement bousculée par lui, je suis allée doucement vers son lit apaiser ses pleurs. Débordant de plaisir et de reconnaissance, l'enfant entourait mon cou de ses petits bras et me tapotait l'épaule de son geste familier, en disant d'une voix caressante et pâmée maman, maman, maman. J'ai longtemps conservé dans mon cœur l'impression de cette voix-là. Puis ce furent des au revoir, gauchement et patiemment dessinés par le geste de la petite main sur mon poignet, des baisers confiés au doigt et envolés de ses petites lèvres. Alors seulement elle consentit à s'endormir.

Puis Emma ouvre le cahier rouge.

Elle médite un moment et se lance dans son français façonné aux classiques. Dans le désespoir, l'écriture d'Emma reste déliée (un cavalier sur son terrible cheval, disait Marcelle). Elle est d'Emma ce qui va le mieux traverser cette époque effroyable. Il faut voir ses cahiers, son écriture, comme elle tend vers la lumière, droite, de page en page, et quand Emma dit que la révolte n'est ni utile ni sage, son écriture affirme le contraire, personnelle, intérieure, résolument aimantée.

Qui a raison ? Emma ou son écriture ? Les deux.

Elle est donc repartie à noter toutes les flèches reçues, façon de les extirper : Elle aurait voulu retrouver sa dignité, écrit-elle. Depuis longtemps, Marcel la lui avait prise. Il pensait que c'était le droit du seigneur. Un seigneur à qui il arrivait de tonner, de hurler, de casser. Un colérique incapable de se maîtriser, et qui alors piétinait tout et avilissait tout. Il avait bien le droit, disait-il. Il avait le droit d'élever les enfants à coups de gueule, à coups de poing, à coups de pied. Il avait le droit *de leur taper d'sus*. Le droit de jouer les forcenés devant leur petite assemblée hurlante. Elle, celui de se taire seulement. Elle avait horreur de ces cerveaux d'enfants marqués au fer rouge, et de toute cette cendre à ses pieds.

En fait, en Alsace, c'était culturel, les coups de pied au cul. Et les jurons. Et les fessées avec le *Kochlöffel*, c'était encore culturel. Tout comme le vote au juste milieu avec poussées vers la droite (et l'extrême droite). Et l'autonomisme et sa tentation de l'Allemagne.

Et aussi le patriotisme et son amour filial pour la France. Ajoutez la musique avec parfois un quatuor complet, les deux violons, l'alto et le violoncelle, du même luthier du XVIII^e siècle, dans la même famille de marchands de saucisses. C'était comme ça. (Je me souviens d'un instrument merveilleux fait d'épicéa, d'ébène et d'érable ondé pour son dos tigré comme celui d'un chat sauvage.) La musique donc et le goût de la nature. Et celui de l'ordre. Ne pas oublier le fleurissement des villages (et aujourd'hui leur bariolage très Disneyland d'Europe).

Emma voyait Marcel partir, tous les matins, ivre de son travail triomphant. Elle disait mesurer alors le néant de l'activité qui le dévorait. Elle repoussait de toutes ses forces l'univers où il avait choisi de vivre : un chaos de grues, de turbines, de carrières, de gravier, de camions, de dindons, de moutons, d'engrais, de provisions, de soumissions et de commandes, dures et fluctuantes réalités exigeant démarches et calculs infinis.

Voici Marcel.

Son visage dit sincérité, honnêteté.

Cette petite photo qu'aujourd'hui je regarde encore une fois, je l'avais sortie de l'album, il y a quelques semaines. Je l'avais numérisée, et par curiosité, j'avais recadré sur la petite tache au revers de la veste de mon père. J'avais agrandi. Et j'avais soudain senti que ça tournait gravement mal. Et qu'il allait falloir faire face.

Ce n'est qu'une petite photo qui n'a jamais été cachée (Emma s'est tue, mais n'a jamais rien dissimulé). Une photo qui a toujours été dans l'album de famille en peau de crocodile.

Ce qui se trouvait à la boutonnière de Marcel était un insigne jamais remarqué auparavant, jamais évoqué en famille, et qui s'était révélé, à l'agrandissement, être l'insigne nazi. Des recherches, dans les dossiers administratifs d'Emma, m'avaient confirmé que Marcel, chef d'entreprise, avait bien été membre du parti national-socialiste et qu'il porta à ce titre et l'insigne et l'uniforme, ce qui ne fut le cas que pour à peine 3 % d'Alsaciens. Et moi, j'avais dû continuer de raconter l'histoire d'Emma. Même si c'était difficile, même si c'était grave.

Il y a dans la réalité des aspects d'épouvante. Celle-ci peut soudain se montrer à vous tellement hideuse qu'on reste paralysé. Qu'on a envie de ne pas la voir. Qu'on préfère devenir aveugle.

Alors la réalité vous avale.

Donc, ne pas se laisser méduser par elle. L'attaquer (si possible avec l'aide d'Athéna). Lui couper la tête et tenir cette tête, bras tendu.

De mes frères et sœurs, j'avais été la seule à me dresser contre Marcel. Vers quatorze, quinze ans. Je leur ai gâché leur adolescence (paraît-il). Car pour eux, ce n'était pas mon père qui nous l'avait gâchée. J'avais été la fille terrible qui osait s'opposer à son père, la chieuse, l'emmerdeuse. Comment dire clairement ce qui, en Marcel, m'était insupportable (il est mort en 1957, lorsque j'avais dix-sept ans) ? Je crois que c'était « le seigneur et maître » de ma mère, fruste et rustre, qu'il savait être.

Alors avais-je voulu prendre le parti d'Emma ? Sa défense ? Sa revanche ? Sans doute.

Mais est-ce que l'insigne nazi, découvert soixante ans plus tard, et les bottes noires, et la coiffe hideuse, et le salut bras tendu, et les inflexions gutturales de sa voix en colère quand je l'avais mis hors de lui, en bonne petite Alsacienne insolente que j'étais et qui se moque du maître, est-ce que tout cela y était pour quelque chose ?

Non.

Qui était Marcel ?

Trop tard. Trop loin. Je ne le saurai pas. Tant mieux : pour moi c'était un vieux Nobodaddy qui pétait, jurait, rossait. Et aussi tant pis : car encore aujourd'hui on me parle de son charme. Il en avait certainement. Il était plus que charmant me dit-on, séduisant même. Et plus que séduisant : généreux, bon.

Je reprends la photo à l'insigne. J'y scrute le visage de Marcel qui, pour la première fois, m'apparaît comme je ne l'ai encore jamais vu : anxieux, aux abois, peut-être lucide enfin, conscient.

Je ne veux ici ni l'excuser ni l'accuser.

Ici, c'est un abri pour les fantômes.

J'écris pour donner un abri aux fantômes. Et pour distinguer celui-ci dans sa nuit, j'ai veillé à bien tenir mon regard latéral, à l'écarquiller seulement sur les marges, comme quand il s'agit d'entrevoir les cerfs qui dans le noir montent lentement du marais jusqu'au jardin. Celui-ci, je ne suis pas sûre de l'avoir vraiment vu tel qu'il était. Il est tellement loin déjà, obscur vraiment.

De cette époque, Emma ne nous avait jamais parlé. Mutisme complet.

Elle paraît déjà mutique dans cette photo, prise devant un portail du bourg, pendant la guerre. Elle se tient droite, fixant l'objectif, lumière éteinte, douceur et douleur, cheveux clairs relevés en chignon, manteau fermé, Manon serrée contre elle, aussi pathétique qu'elle, absorbant tout, formant à elles deux un seul nuage fantomatique et gris.

C'est cette Emma-là, qui en 1943, dans le cahier rouge, écrivait d'elle-même :

Elle était établie dans cette dimension de la durée qui lui semblait autrefois devoir être celle de la perfection de l'amour, mais c'était aujourd'hui la durée d'une malédiction, l'horreur d'un interminable huis-clos. Elle se sentait rivée à un destin honteux, plus encore à ses propres yeux qu'à ceux des autres. Mais la honte remâchée n'est pas une attitude intellectuelle. Toute sa sagesse du moment ne pouvait tendre qu'à accepter cette vilenie. Elle ne penserait pas plus loin que ce que touchait son regard, que ce qu'enserraient ses bras.

Emma s'évade donc, un soir de plus, du côté des enfants, et note dans le cahier vert que Bruno, à la manière de l'Odyssée, lui a demandé : Où sont nos blancs canards ?

Qui était Emma ?

Si Marcel me reste obscur, elle, Emma, m'est encore plus énigmatique, presque impossible à saisir. C'est un motif tissé d'envers et d'endroit, dissimulé dans un enchevêtrement splendide.

Sur cette photo, celle qu'autrefois je regardais dans l'album sans me poser de questions, comme une aveugle, on découvre une assemblée assise, vue de dos, de femmes chapeautées, et face à elles, des officiers en bottes, coiffe et uniforme nazis, et des drapeaux à croix gammée et un buste de Hitler. Je savais que ce port de tête, ce petit chapeau si joliment de traviole, ce dos élégant, plein d'élan, c'était Emma. Je n'avais jamais questionné le sens de cette image. Elle me paraissait seulement fatale, puisqu'on était en Alsace annexée.

Aujourd'hui, je sais qu'Emma s'était rendue à une cérémonie nazie, à la gloire (biologique) des mères allemandes, pour y recevoir une décoration : la *Mutter Kreuz*.

Ma petite villageoise, ma Bourguignonne qui roulait les R, où était ce jour-là ta liberté magnifique face à tout trône d'honneur ? Où était ton dégoût des puissances de la mort ? Pourquoi n'es-tu pas restée au pays des enfants ?

Elle écrit qu'elle était arrivée tellement en retard à la cérémonie qu'elle était allée sans bruit s'asseoir derrière toutes les dames allemandes déjà installées, après avoir fait du côté de la chaise principale un beau sourire à la française (je ne peux pas m'empêcher de me demander si le salut, bras tendu, elle le faisait également à la française).

Quelques pages plus loin, je lis : Elle se sentait comme l'oiseau à la glu, comme le vivant dans la fournaise, comme la bête du désert encagée.

A première vue, Emma semble avoir été une personnalité lourde qui subissait le sort sans l'avoir choisi.

Mais ce n'est pas ça du tout.

La clé du mystère d'Emma ne se trouve pas là. Ni dans ce que Jean Guéhenno a tant reproché à ses contemporains gidiens, égoïsme, narcissisme, hédonisme, ce qui les aurait détournés, en

1940, du courage. La clé d'Emma est ailleurs. Emma, dès le départ, avait choisi. Elle avait librement choisi d'aimer. Lucide, elle savait qu'à ses pieds, ce qui s'était ouvert, c'était quelque chose comme un abîme, celui du féminin.

Alors, il faut plutôt chercher, pour Emma, du côté du masochisme, de la servitude transformée en jouissance, elle qui écrivait à la troisième personne : Il avait suffi que cet homme ait besoin d'elle pour que son âme exulte de servitude. Ou bien : Il y a, pour la femme qui aime, une espèce de volupté à renoncer à elle-même. Elle s'exalte dans la mesure même où elle acquiesce à ce qu'elle n'était pas.

On aurait pu souhaiter pour Emma une autre voie.

Mais l'amour a été la trop grande affaire de sa vie.

Aussi, ce ne sont pas les enfants qui l'ont retenue en Alsace. Elle aurait pu partir avec nous, en zone libre, et enseigner, comme plus d'une. Mais Emma n'était pas une mère avant tout. Elle n'était même pas maternelle. Il lui plaisait de mettre des enfants au monde, oui, mais pour nous observer ensuite du point de vue de Sirius. Elle s'intéressait à nous, intellectuellement. Elle nous laissait volontiers, petits, dans les bras des servantes, et nous fourrera plus tard souvent en internat.

Emma était restée en Alsace par servitude d'amour, et elle le savait : Marcel, promu roi par le coup de force du mariage, et oint des secrètes immolations de l'âme féminine toujours en mal d'un maître, a-t-elle écrit.

Est-ce pour cela que j'en avais voulu à mon père ? Que je m'étais dressée contre lui ?

Ils se retrouvaient le soir.

Elle se sentait prise alors dans l'ensorcellement d'un cercle de béatitude tel qu'elle faisait l'offrande de ses misères à cette divinité qui lui procurait tant de bonheur, qui consumait sa souffrance, consumait tout, écrit Emma.

Ainsi, au cœur même de l'Histoire qu'elle vivait comme une agonie, Emma faisait l'expérience de la jouissance. Et c'est la jouissance qui place encore Emma, à mes yeux, du côté de la vie (d'autres placent la jouissance du côté de la mort). Et c'est ce qui lui

a donné sa solidité.

Elle avait beau écrire qu'elle pensait au suicide et que cela lui faisait horreur et la fascinait presque, tant cela lui faisait horreur. Elle avait beau y penser, elle ne le ferait pas.

Elle tenait solidement debout.

Oh, mais pourquoi, pourquoi cette marcheuse solide, cette ouvreuse de chemins, n'est-elle pas devenue la femme qu'elle promettait d'être ? Pour autant est-elle devenue ce qu'elle n'était pas ? Une victime ? Non. Pas du tout. Emma est devenue celle qu'elle était au fond d'elle-même : une amoureuse. Elle avait choisi Marcel. Elle le rechoisira à chaque épreuve.

Elle aurait à revivre, elle le rechoisirait.

Il a neigé.

On est à la fin de l'année 1943.

La nuit est tombée depuis longtemps.

Les six enfants sont couchés. Les servantes aussi. Marcel n'est pas encore de retour.

L'unique ampoule électrique de la maison est cassée. Mais une bougie fait une petite lumière qui remue dans la chambre sombre. Emma est assise dans un fauteuil de velours vert qui a connu Thérèse. Au mur, le portrait noir et bleu de Rimbaud, fier comme un archange en révolte.

Ce soir, Emma commence un quatrième cahier.

Il est gris argent.

Elle l'intitule *Lyrisme*, y parle à la première personne : J'ai parcouru un chemin en sens inverse. Tout ce qui me semblait digne de poursuite m'a échappé. Mon lot contient tout ce que je méprisais, condamnaï au-delà des mots, à quoi je n'accordais pas de prix. Ce soir, je ne sais plus où est l'intelligence ni où est la bonté. Je remâche perpétuellement de la cendre. Mais la perfection éblouissante existe. Il faut que je commence à prier. Marcel dit que la prière est une sottise et de la prétention. Bergson dit qu'il faut qu'on s'aide à vivre.

Le lendemain, elle est allée si bas dans le dégoût d'elle-même et des autres, qu'elle est partie pour les Trois-Epis mendier l'aide pitoyable d'un père franciscain inconnu. Elle raconte qu'elle est montée vers la chapelle, accompagnée de Manon, petite fille pâle en manteau rose, qui ne comprenait pas bien ce qui allait se passer et qu'elle avait tenté de lui expliquer. Quand elles sont entrées, la chapelle était vide. Et l'autel aussi était vide. Le père, en gros souliers, à pas légers, est arrivé. Alors, il a libéré d'une petite clé le calice de la suprême tragédie, pour elle seule, agenouillée au premier banc. Frêle hostie, reconnue après tant d'années, écrit-elle. Puis le moine a posé sa main sur son épaule et sa bonté lui a été garant de l'autre bonté.

Elle suivait à présent les offices du temps de Noël. Cela faisait des années qu'aucune parole humaine n'était tombée sur sa misère comme ce chant liturgique, de retour, chaque dimanche, dans le ciel noir.

Elle a tenu à nous associer à ses découvertes spirituelles et a commencé notre éducation religieuse.

Le monde entier se faisait la guerre ?

A la maison ce n'était pas mieux ?

Emma nous apprenait à prier, et entre deux prières ne manquait pas de nous observer, tout en se moquant tendrement de nous. Ce petit théâtre comique des soirs débordait dans nos dessins. Les anges et les diables nous entouraient à foison. Il y en avait des pages. Emma a tout gardé, collé, légendé.

Dehors tout n'était plus que Noir Blanc Rouge, sinon on te coupait la tête à la hache ?

Dedans c'était Jaune, Bleu, Vert, Violet, Orange, Mauve, Or. Ailes et auréoles.

Emma en rajoutait. Elle avait rapporté un gros volume des œuvres de Thérèse d'Avila que le père franciscain lui avait prêté. Elle l'avait découverte si immodérée dans ses désirs qu'elle s'y était reconnue. Elle notait, à présent, des prières d'un genre nouveau : Seigneur, vous avez brisé tout ce qui n'était pas vous et sur quoi je m'appuyais. Et je ne vois pas encore qu'aucun parfum ni aucune source ni aucune force naisse de mon anéantissement. Perfection d'amour, que triomphent vos nécessaires dévastations.

Pendant ce temps, Marcel lisait sans parler le *Kolmarer Kourier*.

Des années plus tard, Emma ajoutera dans la marge : C'était alors enivrant de chercher à ne plus souffrir en vain, et d'appeler à l'aide Bergson, saint Augustin, Thérèse d'Avila. Je ne percevais pas alors l'ironie de ces élévations vertueuses confrontées à mes jours embourbés.

La semaine passée avait encore été rocailleuse, désertique. Il y avait encore eu des mots impatients. Des sourcils froncés. De brusques reproches.

Je n'ai pas assez d'altitude, pensait Emma.

Mais voici que les roses de Noël se dressent sur leurs feuilles

aplaties par la neige. Et que le carrelage de la cuisine est tacheté de soleil. Emma, partie donner leur grain aux oies, est revenue par des chemins sableux, sous une petite pluie sans méchanceté. C'est nouveau, j'adhère maintenant aux choses autour de moi, j'accepte ces fractions de durée, je leur souris, s'étonne-t-elle.

Ce qui ne l'a pas empêchée d'écrire le lendemain : Impossible apaisement. Condamnation, au fond de moi, de ce à quoi je ne me résignerai jamais. Je me suis réfugiée en Claudel comme dans l'herbe d'une prairie haute. Tache de clarté immobile qu'a laissée en moi cette lecture. Pour autant le jour de la Saint-Sylvestre 44 fut étrange de violent désespoir. Seule parmi les loups, déprise de moi-même, abandonnée de tout.

Il faisait gris, gelé, dur.

On était en janvier 1944.

Emma est entrée à l'église.

Elle est arrivée la dernière.

Elle est restée le dos au mur, debout. Elle se disait qu'elle le méritait. L'évangile du jour semblait s'adresser à elle : *Il m'a été donné un aiguillon dans ma chair, un ange de Satan pour me souffleter. Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi et il m'a dit : Ma grâce te suffit car la force s'accomplit dans la faiblesse.*

Le bain des enfants vient d'être donné.

Ils sont couchés.

Marcel ne comprend pas comment je prie, écrit à présent Emma. Dieu m'est repos. Il m'est impossible d'imaginer un Dieu de vengeance. Pourtant il me semble parfois entendre des rires démoniaques me souffler : Tu as ce que tu as choisi avec tant d'orgueil.

Le 23 novembre 1944, Strasbourg est libéré.

Néanmoins, entre décembre 44 et janvier 45, les Alliés, en Alsace, tiennent difficilement leurs positions. Les combats sont terribles. 10 000 soldats allemands sont encore retranchés à Colmar et aux environs, d'où d'énormes bombardements américains.

Encore un jour gris, pas plus terrible pour Emma que beaucoup d'autres. La pluie tombe à torrents. Le canon tonne et roule du côté de Gérardmer. La table du repas est encore pleine de restes de choucroute et de taches de graisse noires.

Ce soir-là, Emma écrit qu'elle a dit mille sottises dans sa rage, au dîner. Qu'on ne se guérit pas de l'enfer tant qu'on n'en sort pas. Que la libération vient aussi pour elle.

Il se met à neiger.

Les avions rôdent comme des chiens dans le ciel.

Tout s'embrase.

Sur la route craquante de neige, sous le tourbillon des avions, Emma court derrière la voiture de Marcel déjà trop lourdement chargée d'enfants, et qui a disparu dans la rue pleine de débris où chaque toit semble être une cible. Entre deux petites maisons déchapeautées, elle s'arrête pour laisser passer des soldats, leur gamelle à la main. Elle cherche à rejoindre l'abri du haut de la vallée, elle chemine, seule, dans la neige glissante, elle s'accroche à des voitures de foin que des soldats convoient, remontant la vallée, et la neige tombe, et cela semble ne jamais devoir finir.

Marcel était déjà reparti. Elle ne l'a pas revu. Où était-il reparti ? Elle s'est assise au bord du lit, ses trois petites filles atterrées autour d'elle : la folle devenue grave ; la tendre devenue bavarde ; le bébé inventant des gestes de maternelle douceur pour essuyer ses larmes.

Emma écrit que nous dormions à la cave sous le hurlement des obus.

Puis est venu le dimanche du bombardement d'Ingersheim. Dans son lit, Christel, ruisselante de larmes, inlassablement répétait : *Ich angst ! Ich angst ! angst !* (J'ai peur ! j'ai peur ! peur !)

C'était Noël.

Où était Marcel ?

Emma venait de vivre une longue nuit d'attente, une nuit d'agonie, dit-elle. Elle n'a pas précisé pourquoi. Je devine que Marcel était en danger. Qu'il se cachait sans doute. La province était en train de changer de mains. On réglait des comptes. On fusillait sans procès. On pendait. Emma n'entendrait plus jamais la voix de Marcel. Elle pleurait. Elle était sûre du malheur. Puis soudain Marcel a été de retour.

Quelques jours plus tard, Emma est redescendue dans la vallée. La maison du bourg, laissée pour l'autre plus sûre en haut de la vallée, avait été dévastée. Une tempête de curiosité vulgaire était passée. Le vin avait été bu. Les matelas enlevés. Emma s'est pressée de rassembler ses feuillets éparpillés, de ramasser le portrait bleu de Rimbaud, et elle répétait, comme une prière : *Il est l'affection et l'avenir, la force et l'amour que nous, debout dans les rages et les ennuis, nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase.* Elle se sentait la hâte et l'élan d'un sauvetage. Elle était presque joyeuse. Le vacarme des canons la stimulait sans l'effrayer. La musique semblait avoir changé de voix.

Puis est venue une nouvelle journée d'attente affreuse, d'imagination du pire, d'idées de châtiment, de mort. Et vers dix heures du soir, quand elle ne l'espérait plus, la voix de Marcel l'a hélée à nouveau sous les fenêtres. Il était auprès d'elle.

Vers le 15 janvier, les soldats allemands ont défilé, cravachés par la peur. Puis sont venus les Français. Ils s'arrêtaient, entraient dans la cuisine, conversaient un moment. L'arrivée des Marocains a marqué un autre temps. Ils avaient des visages simples et des âmes d'enfant. Ils étaient heureux d'être assis dans une maison tranquille, et de fumer, et de sourire, de ne rien dire.

Ce n'est que le 2 février 1945 que la ville de Colmar fut libérée à son tour.

Et soudain, c'est Pâques.

Et soudain, je me souviens de tout. Et je sais où je suis.

Ici se place pour moi un temps particulier et son expérience singulière. Je suis à la montagne, dans la famille d'une des servantes. Et tout s'est gravé là, pour la première fois, là, à Oberbreitenbach (le large ruisseau brillant, le Jean-Sébastien Bach).

Je viens d'avoir cinq ans.

Un grand vent de renouveau soufflait dans les vignes. Leurs talus avaient reverdi. Emma à présent opposait à tout son allégresse. Elle avait ressorti ses livres et s'y plongeait comme dans un jardin perdu et ressuscité. Elle avait assisté au Champ-de-Mars, à Colmar, au tourbillon de gloire et d'émotion de la fête de la Libération. Elle avait versé des larmes. Ensuite quel triste mois, a-t-elle noté ! Un village sournois au guet derrière les vitres. Des hommes à brassard qui fumaient, enquêtaient, menaçaient, exultaient.

Marcel a été inquiété. Elle est restée à ses côtés. Elle a fait bloc. Il lui était redevenu proche : un compagnon de misère. Je n'ai jamais su m'orienter que par mon cœur, écrit Emma.

Un samedi paisible est soudain là qui les enveloppe brusquement dans son silence. Les enfants sont au défilé. Elle a soigné les fleurs. Ils se retrouvent, tous les deux, dans la cuisine vide. Miel vert sombre. Pain. Café chaud. Ensemble ils effleurent quelques souvenirs de ce morceau d'infini qui est déjà derrière eux.

Puis le collège a ressurgi.

Emma a retrouvé le clair et puéril emploi de temps et les regards levés vers elle. Mais comme de sombres sorcières, dans un cercle toujours plus resserré, les collègues d'Emma chuchotaient, leur doigt accusateur braqué sur elle (encore le conte allemand).

On me convoque, écrit-elle. On m'écoute et me fait parler. Une main trace de vils jugements et m'y ploie. Des gens que nous ne connaissions pas nous assignent en justice. Des gens que nous connaissions un peu sortent de l'ombre pour nous menacer. D'autres écrivent des lettres. Puis le tribunal. Et comme dans un cauchemar, les paroles se glacent sur mes lèvres. A quoi bon parler ? Ne savent-ils pas, d'avance, qui nous sommes ? Dans le silence d'une salle se dresse l'ombre d'une haine démesurée. Des amis prennent une petite balance de précision pour peser le mot : Française. D'autres pensent que mon seuil salirait leurs pieds. Des coups de toute espèce, l'un après l'autre. En 1940, quand mes racines ont été coupées, je sais que je ne voulais rien en savoir, que je ne parlais pas de l'épouvantable oppression montante. Et pourtant, pendant ces années de guerre, je sais que mon agonie, cette agonie sentie à tout moment et jamais avouée aux autres, ne se distinguait pas de l'amour de mon pays. Je suis l'innocente qu'on honnit et qui se découvre indéfendable.

Il s'agissait là sans doute d'un de ces procès d'épuration du printemps 1945. Marcel y avait été jugé pour son appartenance au parti NS, mais il y fut tenu compte des services rendus pendant l'annexion à des compatriotes qu'il avait sauvés. Chef d'entreprise, il reprendra les affaires. Pour Emma, ce n'était pas terminé. Ses collègues chuchotaient toujours. Condamnée en décembre 1946 par un tribunal constitué de professeurs à enseigner loin de l'Alsace, on lui faisait payer sa solidarité avec Marcel. Elle s'était mise en disponibilité et ne retrouvera son poste qu'en 1952.

Et maintenant ? se demandait Emma. En surgissant de cette boue où des hommes et des femmes ont voulu m'enfoncer vivante, en sortant de ces épreuves qui ont pulvérisé mes illusoires mérites, je sais fort peu de choses, mais je crois les savoir à jamais : ma fraternité avec le plus humble des hommes, le moins admirable, le moins adroit, le moins chanceux.

Et elle terminait le cahier rouge avec ce poème d'Eluard :

*En dépit des pierres
A figure d'hommes
Nous rirons encore.
En dépit des cœurs
Noués et mortels
Nous vivons d'espoir.*

En juin 1945, Emma, sans nouvelles de Thérèse depuis 1938, a reçu une réponse de Pierre Devilleneuve, auquel elle avait écrit, dès qu'elle l'avait pu, sans se nommer (trop peur sans doute d'être écrasée de son mépris).

Cette lettre, elle l'a fixée à la dernière page du premier cahier adressé à Thérèse.

La voici :

Paris 29 mai 1945

Ma chère camarade,

Excusez-moi de vous écrire à la machine, le porte-plume m'exaspère. Voici des nouvelles qui sont vieilles et tristes, du moins en ce qui concerne Thérèse et Karl.

Thérèse, communiste, a été prise par la Gestapo, torturée et trouvée morte et nue dans sa cellule. Quand je saurai votre nom, vous pourrez en lire plus long sur sa fin mais c'est là l'essentiel.

Les beaux-parents de Karl, demeurés en Pologne, ont été tués ; sa belle-sœur jetée dans une maison close ; sa femme a trouvé la mort dans la région de Marseille comme elle allait y vendre la presse libre, alors que le nettoyage des Allemands était inachevé (mitraillée dans le dos). Lui que j'ai revu voilà deux mois environ, doit être actuellement rentré dans sa triste patrie.

Que voulez-vous, après cela, que je vous dise de moi ? J'ai dû à des déplacements, à la protection intelligente de chefs immédiats, à une fuite en zone libre, et à ma chance, de sortir indemne. Je travaille dans le syndicat (et bien entendu dans le parti) et peut-être je partirai en octobre dans les services extérieurs du Quai d'Orsay.

Je vous en dirai davantage quand je saurai votre nom. Votre lettre est bien mystérieuse en ce qui vous concerne. Mais je suis bien content de vous savoir sortie heureusement de cette guerre. Bien vôtre.

Sous la lettre, je lis, écrit de la main d'Emma : Je n'ai pas encore la force d'appréhender tous les moments de ce mar tyre. Quelque chose en moi se dérobe. Je ne peux rattacher ces précisions horribles à l'enfant toute de tendresse et d'activité intelligente qui a aimanté mon existence pendant dix ans.

Elle a ajouté un fragment du psaume 22 :

Tous mes os se sont disjoints. Mon cœur est tombé comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles.

J'ai découvert une autre lettre adressée à Emma. Datée du 13 août 1945, elle est signée : Denise Delanoë.

Madame,

J'ai connu Thérèse Pierre fin octobre 1942. Elle me fut présentée par un membre de la Résistance. Elle devenait responsable dans l'arrondissement. A partir de ce moment nous avons travaillé ensemble jusqu'au jour de son arrestation. Elle fut arrêtée le 21 octobre 43, 7 jours après l'arrestation de l'ancienne directrice de l'EPS avec laquelle elle travaillait. Transportée immédiatement à Rennes, torturée pendant 4 jours, elle fut pendue par ses bourreaux qui voulurent faire croire à un suicide. Elle est enterrée à Rennes au cimetière de l'Est.

Voilà pourquoi Emma s'était rendue à Rennes, en 1947. Mais elle n'avait pas trouvé le corps. Ni le jardinier. Et Germaine m'en donnera la raison.

Car le lendemain de ma découverte d'une sorte d'existence sociale de Thérèse au-delà de sa mort, grâce à son nom donné à un collègue de Fougères, en Ille-et-Vilaine, j'avais commencé mes recherches, écrit un peu partout. Le ministère de la Défense m'avait répondu. La documentaliste du collège de Fougères m'avait répondu. Et là, nouvelle surprise : il restait une survivante de cette période.

Elle avait bien connu Thérèse.

Elle s'appelait Germaine.

Elle habitait Fougères.

III

Je suis allée à Fougères, en Bretagne où Thérèse avait habité, 32 rue des Prés, pour y rencontrer ce témoin qui y vivait toujours : Germaine.

La rue des Prés existerait-elle encore ? Elle a soudain été devant moi, très en pente, bordée de petites maisons de schiste à deux ou trois étages, et déserte. J'apprendrai plus tard que la plus importante fabrique de chaussures se trouvait en bas (transformée aujourd'hui en un centre de gériatrie), et qu'à la sortie d'usine, en 1943, on était emporté par le courant des ouvriers en marche. Ce jour-là elle était vide, complètement vide, comme vidée de ses illusions. Et de toute la rue, le n° 32 était le seul dont les volets étaient fermés : un bloc de refus.

J'avais pris un rendez-vous au collège Thérèse-Pierre, un bâtiment neuf en périphérie de la ville et, à l'entrée, j'ai remarqué un portrait de Thérèse : une jeune fille. La documentaliste m'attendait. Elle avait photocopié pour moi les feuillets des allocutions prononcées lors des commémorations de la mort de Thérèse, de 1945 à 1995, toutes dites par Germaine Guenée, la survivante, une vieille dame de quatre-vingt-huit ans. C'est grâce à elle que Thérèse n'était pas tout à fait tombée dans l'oubli.

J'ai téléphoné à Germaine Guenée. Je suis arrivée, en insistant, à obtenir un rendez-vous, au Vieux Montaubert. De hauts murs, presque des remparts. Et derrière ? Impossible à deviner. Super cachette. Puis une cour. Là, un manoir aux bâtiments solides, nombreux, étagés. Un petit escalier de pierre. J'ai sonné. Une vieille dame, yeux vifs, museau inquiet de petite bête forestière, m'a fait alors entrer, et nous nous sommes embrassées, mais pas dit grand-chose. Rien de neuf. Elle m'expliquera, plus tard, qu'elle est une taiseuse, comme son père, et qu'elle préfère mille fois m'écrire.

Le lendemain, tôt, je suis entrée aux archives de Fougères pour consulter les dossiers et les photos qu'on m'avait préparés, dont un portrait de Thérèse que je ne connaissais pas, numérisé au retour.

Une enfant, quinze ans, adorable, apparaît à l'écran, de profil, large col marin, masse des cheveux gonflés au vent exactement comme la petite voile blanche sur l'océan en arrière-plan. Toutes les deux en partance, ingénues, résolues, intraitables, pareillement absorbées par un point fixe, lointain, qu'on ne voit pas, au-delà d'une sorte d'immensité, d'intensité, de terreur, à laquelle elles ont

déjà décidé de se mesurer.

Puis j'ai roulé vers Epernay, vers la tombe de Thérèse. En fait de tombe, c'était une horrible banquise de marbre poli avec fleurs artificielles et citations militaires (posthumes). Le ministère de la Guerre semblait avoir gagné sur la petite insoumise. Mais au fond d'un médaillon, Thérèse me regardait, et c'était le second portrait d'elle, le même jour, qui la montrait jeune, l'air têtue, et pour toujours *défiant la loi*. Il s'est mis à pleuvoir. Brusquement la pluie, la neige, le temps, son énorme gaspillage, sa sauvagerie, sa merveille, ont voilé le tombeau.

Au retour, j'ai écrit à Germaine. Elle a répondu à ma lettre par une longue lettre, la première d'une correspondance qui allait m'offrir l'agent de liaison pour rejoindre Thérèse, mais aussi le témoin de cette part méconnue, oubliée, volontairement oubliée, renvoyée dans l'oubli, cette part de la Résistance communiste en Bretagne, celle des petites gens. Et surtout elle allait m'offrir une sorte de jeune sœur de Thérèse, dix ans de moins qu'elle, et qui lui devrait la vie.

En septembre 1939, Thérèse avait été mutée de Bar-le-Duc à Vitry. Puis à Redon, en 1940. Puis à Carhaix, en 1941. Puis à Fougères où elle était arrivée en septembre 1942, nommée professeur de sciences naturelles à l'Ecole primaire supérieure de jeunes filles. Elle avait trente-quatre ans.

Elle s'est installée sous le toit d'un petit immeuble, à cinq minutes de l'école. Celle qui se désignait comme une fourmi aux côtés d'Emma, la cigale, celle qu'Emma appelait sa petite fourmi noire, aux yeux clairs, à l'âme claire, y vivait dans le dénuement.

– Sa chambre ? Un lit de fer, une table, des chaises, une armoire, des planches pour ses livres et un butagaz de pauvre, m'a raconté Germaine.

Oui, on peut parler de pauvreté, mais c'était une pauvreté révolutionnaire, choisie, explosive, celle du grand jeu de *qui-perd-gagne*. Thérèse ne possédait rien. Et c'était insurrectionnel.

Ce qui ne l'empêche pas, aujourd'hui, dans la chambre où elle vient d'arriver, de défaire ses cartons avec une *détresse d'exilée*. Et une *énergie d'exilée*. Je l'imagine (comme l'était Karl, en 1933) *nue de tout*. Et puis, errante, en danger, prise dans une époque effroyable. En même temps, sans renoncement, sans compromission. Au fond d'elle, aucune abdication. De la braise.

Il a fait chaud dans le train.

Elle verse de l'eau dans la cuvette, se lave. Un peu de linge à ranger, presque rien. Un tailleur encore mettable. Un autre, meilleur. Des sandales d'été. Des chaussures d'hiver. Les bas, les sous-vêtements. La grande cape bleue qui lui vient d'Emma. Des gilets tricotés. Un béret. La toque d'astrakan rapportée de Moscou. Le sac à dos. Les gros souliers de marche. Ici, ce sera plutôt le vélo. Il est dans la cour. Il l'attend, fidèle et joyeux. Elle sort les livres de classe, les dossiers, le dictionnaire. Et le tapis rouge, sombrement bariolé, de nomade, qu'elle trimbale partout, qui est son petit camarade, son Tibet. Il y a un poêle. Elle trouvera du bois. Pour finir, elle prend son carnet, organise le temps de son écriture tenace. A Fougères, elle ne connaît encore personne. Elle sait seulement

qu'elle est *un point de départ*. Qu'elle est ici pour se battre contre les ennemis de la liberté. Qu'il lui faudra une discipline totale, farouche, à la mesure de sa solitude totale et du danger partout. Elle déplie la carte d'Ille-et-Vilaine, qu'elle vient d'acheter. Un pays isolé, loin des grands centres. Beaucoup de forêts. Elle la découpe, la recolle rectangle par rectangle sur du tissu, comme elle avait fait pour celle du Finistère. Elle va beaucoup servir.

– Thérèse avait rencontré à Carhaix dans le Finistère, en 1941, le chef du Front national (qui était le réseau de la Résistance communiste, pas la chose que nous connaissons aujourd'hui et qui en a usurpé le nom). Il s'appelait Yvon. Il était grillé. Il allait entrer dans la clandestinité. Il deviendra le colonel Pascal. C'est lui qui avait donné à Thérèse la mission de mettre en route le Front national en Ille-et-Vilaine. Oui, elle vivait pauvrement. Le luxe, ce n'était pas pour elle. Mais il y avait du luxe en elle : ses yeux d'un bleu profond, très bleus, du bleu des pervenches, et surtout une chevelure magnifique aux reflets chatoyants qu'elle cachait presque tout le temps. Et je me suis rendu compte, en voyant Thérèse sur les photos que vous m'avez envoyées, combien elle avait dû mettre d'énergie à dissimuler, à tous, farouchement, sa personnalité, sa beauté, sa jeunesse. Je l'avais connue resserrant le plus possible ses cheveux pour les ramasser en deux nattes autour de sa tête, et portant toujours un petit tailleur strict, comme pour se fondre le plus possible dans l'anodin, m'a raconté Germaine.

Je cherche l'image de Thérèse au foulard. Elle est debout, en imperméable, passionnément mutique, front bombé, bouche grave, discrétion sauvage, tact. C'est une jeune femme sobre, sombre, obscure, dense, qui était arrivée à Fougères. Et qui ne voulait surtout pas attirer l'attention. Les temps grondaient. Et ce n'était pas seulement sa chevelure qu'elle avait dû dissimuler à tous, et son engagement dans la Résistance, mais aussi son histoire d'amour avec Emma. Il n'existe pas une seule militante de ce temps-là, communiste et homosexuelle, qui souhaite, même aujourd'hui, en parler. Thérèse avait dû tout taire. Ainsi, elle portait, gardait au fond d'elle, à Fougères, un double secret. Si elle avait parlé d'Emma, elle était finie, politiquement finie, elle qui se battait peut-être aussi pour la reconnaissance de son identité de fille et de femme ailleurs que dans le champ domestique. Elle n'avait donc rien confié à personne. Ainsi, à Fougères, en 1942, on connaissait mal sa vie privée. On connaissait mal son passé, ses relations, ses amis. Elle

n'en parlait pas. On sentait en elle un mystère. On devinait une douleur. Quelque chose comme un chant de perdition l'enveloppait, la dérobaît.

– Vous m'avez donné la clé du mystère que nous sentions tous dans la vie de Thérèse. Je comprends maintenant. Il y avait eu Emma. Je comprends pourquoi Thérèse était entrée dans son combat contre le fascisme, tout entière tournée vers ce nouveau but, comme un moine entre dans une vie consacrée. Jamais une relation qu'elle aurait semblé vouloir prolonger. Autour d'elle, tous, nous ne songions qu'aux amours. Elle, non. Et pourtant que d'hommes dans son sillage, que d'hommes qui l'admiraient, qui lui faisaient allégeance et qui la vénérèrent après sa disparition, m'a dit Germaine.

J'ai cherché la définition de ce mot *allégeance* que Germaine a utilisé et j'ai découvert qu'il signifiait fidélité absolue et à la fois faculté de consoler, d'alléger.

Thérèse se prépare à sortir.

Elle prend la brosse, coiffe longuement ses cheveux, ployée en avant, les étrille, cinquante coups (Emma aussi se coiffait ainsi, tête en bas, chevelure touchant le sol). Puis elle les soulève d'un geste lent, découvrant ses yeux bleu foncé, cernés, de pervenche, et elle les tresse en diadème, serre bien, dissimule leur extraordinaire beauté.

– Ce soir-là, un soir de fin septembre 1942, Pierre Lemarié et Léon Pinel, de la section française de l'Internationale rouge sportive, attendaient le tout nouveau chef de la Résistance communiste du canton. Aucun des deux ne le connaissait. Ce chef arrive. C'est une jeune femme qui vient de faire 30 kilomètres à vélo, sous une pluie battante : Thérèse Pierre, nom de guerre « Madeleine ». Ils formeront un triangle. Il faut savoir qu'en 1942, Thérèse était arrivée à Fougères dans une période absolument cruciale de la Résistance en Bretagne. Si les sabotages étaient de plus en plus nombreux, la répression allemande, de son côté, s'organisait aussi. J'ai recherché pour vous tous les événements datant de cette époque. Elle les connaissait comme nous tous. Ils avaient certainement eu un retentissement en elle. Je comprends maintenant pourquoi nous la trouvions cachant une grande anxiété. Les voici :

En octobre 1941, le réseau Gallais, gaulliste, parallèle au réseau communiste, est démantelé. 53 suspects sont arrêtés sur la place du château des ducs de Bretagne à Fougères, 44 sont relâchés. 14 envoyés dans les camps. René Gallais, guide du château de Fougères, sera décapité avec 7 camarades, en Allemagne, à Munich, le 21 septembre 1943. Sa femme et sa fille Huguette Gallais reviendront des camps en 1945. Huguette Gallais recevra le 14 juillet 2007 les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

Le 22 octobre 1941, Pucheu (qui a remplacé Darlan au ministère de l'Intérieur), à la suite d'un attentat à Nantes contre un officier allemand, choisit dans le camp de Châteaubriant 27 militants communistes, dont Guy Môquet. Ils seront fusillés. Et c'est Pucheu qui vient de renouveler les cadres de la SPAC (Section de police anticommuniste) et qui fait à présent la chasse aux communistes, aux anarchistes et aux juifs.

En septembre 1942, 25 hommes sont arrêtés, tous FTP et FFI, 25

membres du parti communiste, pour la plupart des cheminots, arrêtés par la SPAC, simplement pour avoir distribué des tracts. Ils seront exécutés à La Maltière le 30 décembre 1942 avec annonce dans *Ouest-Eclair* en première page et en gros titre.

Il est presque certain que Thérèse connaissait les condamnés et qu'elle a pris en plein cœur cette annonce, à son arrivée à Fougères, sans pouvoir en parler à personne, m'a écrit Germaine.

Il est midi.

Thérèse fait cuire sur son butagaz des galettes de sarrasin.

Trois « illégaux » sont là. Ils mangent debout, sans assiette. Il se met soudain à pleuvoir, ça tambourine sur le toit, juste au-dessus de leurs têtes.

J'ai fait des recherches sur la SPAC dont Germaine m'a parlé. J'apprends qu'elle était formée de fanatiques. Une milice. Des Français. On la nommait « la brigade des tueurs ».

Thérèse, elle, file à bicyclette. Elle traverse les forêts où se cachent des charbonniers qui n'en ont que le nom, forêts interminables, vert profond, avec huttes de branchages, lièvres, galops. Puis des étendues désolées. Soudain l'océan, au loin, où des cargos passent. Soudain des pierres dressées, des ajoncs en broussailles. Attention, un camion plein de soldats allemands. A nouveau des ajoncs. Un renard abattu qui pourrit. Puis le porche d'une maison abandonnée : un homme se tient debout dans son ombre. Et maintenant des bruyères, un ciel de tempête, des goélands. A nouveau la plage où des hommes ramassent les algues. Ils les font basculer avec leur fourche dans la charrette traînée par un cheval dans l'eau jusqu'au ventre. La mer s'écrase sur des rochers. Et retour à la forêt, à son obscurité. Un braconnier dont le furet glisse et disparaît dans sa manche comme un serpent. Thérèse lui a demandé le chemin.

Elle sort la carte de l'Ille-et-Vilaine, son carnet, prend des notes : grange à foin, ruine, *arbre foudroyé*, bataille.

La Résistance, c'était quelque chose de très « batailleur » et pour me mener à Thérèse, j'ai besoin de Georges Bataille.

Il n'y a que lui pour s'être avancé si près du sacré et de sa terreur. Et des sociétés secrètes. Quand l'air de la société devient irrespirable, il y en a qui s'en séparent pour former contre elle de

petites cellules rebelles. Et ces sociétés à part ont en elles quelque chose de turbulent, de jaillissant, de vivant qui dépense et se dépense sans réserves, quelque chose que l'on peut comparer aux forces du monde de la forêt, ce monde non défriché, encore sauvage.

– Dans ce que je vous ai envoyé, il manque la forêt de Fougères, si belle, si grande, forêt de hêtres. Il manque toute l'histoire ouvrière de Fougères. Fougères alors n'était pas un trou mais une ville industrielle. Et les gens étaient tous dans la godasse. Il ne fallait pas se trouver mêlé à une sortie d'usine, on était emporté. Les ouvriers portaient la casquette et les ouvrières un « bibi » ou rien du tout. Les ouvriers n'avaient pas honte d'être ouvriers, au contraire ils en étaient fiers. Leurs conditions de vie, ils les devaient aux luttes des années vingt et trente, luttes syndicales, âpres, dures. En 1942, tout Fougères bourdonnait d'au moins 70 fabriques, sirènes d'usines quatre fois par jour, chaque usine avec sa sirène reconnaissable entre les autres ; et de trams bondés, et de vélos, de brouettes, de tombereaux, et de charrettes à bras ; mais aussi des enfants de l'orphelinat qui passaient en chantant *Maréchal nous voilà*, m'a raconté Germaine.

Je vois les « chaussonnières ».

– Elles venaient chercher le cuir façonné à l'usine. Dans un grand calicot noir, elles entassaient le travail à faire avec leur machine à coudre, à la maison. Elles nouaient les quatre coins. Et hop ! sur l'épaule, m'a dit Germaine.

Elles remontent la rue des Prés.

Thérèse les croise.

Elle croise aussi des soldats allemands.

Elle passe devant la *Feldgendarmarie*.

Bien entendu, Thérèse connaît les risques. Elle les prend. Elle s'avance vers sa propre catastrophe, en toute conscience.

– A la fin octobre 1942, Thérèse entra en contact avec les Delanoë.

Elle avait rencontré dès son arrivée, fin septembre, Pierre Lemarié, de l'Internationale rouge sportive. Dix ans de plus qu'elle. Il exploitait une carrière désaffectée. Petit de taille. Petits yeux noirs et vifs. Son atout ? L'explosif. Un mois plus tard, on a présenté à Thérèse André Delanoë (carrossier) et sa femme, Denise. Ils n'étaient pas communistes. On leur avait dit que quelque chose se mettait en route pour lutter et qu'on avait besoin de monde. Ils se sont alors engagés spontanément dans ce qu'ils ont appelé une drôle d'aventure. Quand ça deviendra vraiment dangereux, ils continueront tout simplement. Ceux-là étaient les piliers. Delanoë savait souder. Il remettra en route les machines les plus désobéissantes, dont la machine à dupliquer les tracts, la ronéo. Sa femme était postière. Elle sera celle qui, derrière le guichet, prend sans trembler l'imprimé que Thérèse lui tend, quitte sa place, fait semblant de lire le papier attentivement et remet à sa destinataire le paquet qu'elle a ficelé le matin même, contenant les tracts du FN qui ont séché, fini de sentir le pétrole. Il reste à les distribuer. Mais avant de les imprimer, il avait fallu d'abord trouver quelqu'un pour taper les tracts. Et une planque pour la machine à écrire. Et cela avait pris trois mois, m'a dit Germaine.

On est en février 1943, dans le hall de la gare de Fougères. Une fille, vingt ans, longs cheveux blonds, descend du train de Paris, avec sa valise. C'est Jeannine, une secrétaire, fille de communistes entrés dans la clandestinité. Elle sait taper à la machine. Elle habitera en ville. Elle cherche Thérèse des yeux. On lui a donné son signalement, et à Thérèse le sien. Elle tient un journal à la main gauche, signe convenu. C'est Thérèse qui l'aborde la première. Jeannine ne l'a pas distinguée dans la foule, tant Thérèse, menue, passe inaperçue.

– Il restait donc maintenant à trouver la planque. Un jour, Pierre Lemarié a parlé à Thérèse d'un gars, Michel Guenée, qui habitait un lieu isolé. Qui n'était pas communiste, lui non plus, mais une forte tête. Et dont la femme, Germaine Guenée d'Hangest, était institutrice à la retraite et fermière. Et dont la fille, Germaine Guenée, toute jeune institutrice, habitait avec eux. Et c'est ainsi que le jour même, Thérèse s'est rendue chez nous pour acheter des œufs.

Elle a eu d'emblée confiance en Michel. Lui, en elle. Il a aussitôt accepté de planquer la machine. Dès le lendemain matin, Thérèse est revenue avec un gros paquet. Ma mère a vu arriver une jeune femme enveloppée dans une cape de laine bleue, et en toque d'astrakan gris. Il gelait. Ses doigts engourdis n'arrivaient pas à dénouer la corde du paquet. Il émanait d'elle tant d'intelligence et de volonté, tant de franchise que toute sa personne attirait la sympathie. On sentait un chef de valeur sous cette jeune femme, disait ma mère, m'a écrit Germaine.

Et c'est comme ça que Thérèse les a subjugués et embarqués tous les trois dans l'aventure du Front national. Ils allaient commencer par cacher la Remington et recevoir Jeannine qui viendrait taper les tracts, qui donnerait ensuite le stencil à Thérèse qui le remettrait aux Delanoë. Vite, Thérèse avait confié aux Guenée d'autres missions : se procurer papiers et tickets d'alimentation pour la survie des réfractaires.

La jeune Germaine était devenue son agent de liaison.

Tous risquaient leur vie.

– Le 16 février, en effet, avait été publié le décret instaurant le travail obligatoire en Allemagne, ou STO. Et les réfractaires avaient été nombreux. Ils affluaient. Il fallait les cacher dans la forêt. Les nourrir. Les armer. Leur établir de faux papiers. Thérèse venait à pied par un chemin qui partait de chez elle, descendait, traversait le pont au grand lavoir, croisait un moulin sans ailes, passait par les prairies mouillées du Nançon, remontait par un sentier pavé de granit et arrivait chez nous. Il lui fallait vingt-cinq minutes. Papa était de loin celui qui avait le plus de relations avec Thérèse. Il était libre de son temps et, chasseur, il connaissait la forêt. Il ravitaillait les réfractaires cachés, rencontrait des charbonniers. Rien ne lui échappait. Il donnait à Thérèse tous les renseignements possibles, la secondait sans souci du danger. C'était un très bel homme, blond, grand, maigre, nez busqué, et surtout discret, parlant peu, même à nous. Un « taiseux ». En plus d'une rigueur extrême. Moi ? Timide, immature, apte à rechercher le beau, le vrai, le profond mais incapable de m'impliquer totalement. Je venais de passer le brevet supérieur. Je n'avais d'autre ambition que celle d'être nommée institutrice le plus près possible de mes racines. J'étais sage, posée, très attachée à mes parents. Je n'étais ni petite ni grande, ni belle ni vilaine, je n'avais que de la fraîcheur. Et aussi une franchise qu'on devinait très vite. Mais que pensait Thérèse quand elle s'apercevait

que mes idoles étaient Michèle Morgan, Jean-Pierre Aumont, et mon film préféré, *Mayerling* avec Danielle Darrieux, m'a écrit Germaine.

Les réunions secrètes ont toujours lieu en forêt. Jamais au même endroit. Les taillis et les futaies, fin mars, sont vert fluo. Il va pleuvoir. Thérèse vient d'arriver, elle attend au pied d'un rocher isolé, gros comme un autocar. Six hommes la rejoignent. Ils lui rendent compte des missions, soumettent des projets. Elle écoute, discute, donne son avis. Puis on se disperse, à pied, à vélo.

Thérèse rentre chez elle. Sa cape se gonfle au vent.

– C’est au début de ce printemps 43 que les Delanoë, le soir après leur travail, ont tiré les premiers tracts. Des tracts qui furent de mieux en mieux faits, de plus en plus nombreux : 500, 700. Une fois, 1 200. Mme Delanoë les mettait dans la sacoche de son vélo et les donnait à Thérèse sur la route de Laignelet, ou de La Chapelle, ou à la poste. Le 14 juillet 1943, les tracts furent imprimés avec un drapeau tricolore (mais en noir et blanc). Des petites mains anonymes subtilisaient, cachaient, distribuaient. D’autres hébergeaient, protégeaient, nourrissaient. En quelques mois le Front national s’est organisé et, au fur et à mesure qu’il s’organisait, la répression se faisait plus dure, m’a dit Germaine.

Ainsi, celle qu’Emma disait d’une sensibilité à l’acuité presque douloureuse, celle qui était toute petite et qu’elle protégeait comme son enfant, s’est retrouvée en première ligne, au cœur du plus grand danger, se révélant, face à l’Occupation, intransigeante, efficace, exigeante, prudente et sévère : un vrai chef. Elle était alors en relation avec d’autres chefs, régionaux et nationaux, mais aussi avec la base, une centaine de personnes. Elle était aussi enfin au plus près d’elle-même : au centre de l’expérience vécue.

On est début avril.

Thérèse entend à la radio : « *Le bruit de l’océan empêche les poissons de dormir.* »

Aussitôt elle pense parachutage, mitraillettes, explosifs, lande, nuit.

Elle prend le chemin à travers des champs trempés, la boue, le froid. Elle s’arrêtera « Là-haut ».

– Elle se rendait souvent à Montaubert entre les cours, elle aimait les « midis ». Maman lui faisait omelette, galette, confiture, et le repas de Thérèse était pris, m’a dit Germaine.

Sur des photos que Germaine a décollées pour moi, on voit un piano, des lis dans un vase, et un peuple de chiens de race, des *pointers*, plus superbes les uns que les autres, prix de beauté à Paris, occupant les fauteuils : ils font partie de la famille. On voit Michel Guenée, superbe, élégant, insolent, l’air de Fresnay dans *La Grande Illusion*. Il lustre son fusil.

C'est la Résistance et c'est la vie.

Les deux Germaine, mère et fille, sont devenues amies de Thérèse. Elles allaient au cinéma à Fougères le dimanche après-midi, et au retour elles passaient souvent la voir dans sa chambre sous les toits, rue des Prés, où elle venait juste de rentrer d'une balade à vélo, par exemple sur la route de La Pellerine, celle des *Chouans*, sa préférée. Et j'imagine Thérèse, au retour de toutes ses autres virées, bords de mer ou fonds de forêts. Se sentait-elle encore tournée vers quelque chose de plus grand qu'elle-même ? Oui, bien sûr. Sauf que ce n'était plus l'amitié totale des humains, des bêtes et des fleurs, comme disait Emma. Un violent démenti la cernait à présent sur fond de pourriture, de mort, sur fond de mal.

– Elle avait l'air de se promener, et en même temps, inlassable, elle se rendait partout. S'enquérir du travail fait, de celui qui restait à faire, encourager ici, inciter à la prudence là, profitant de la légalité que lui donnait son métier de professeur. Elle était très discrète. Un jour qu'elle venait apporter de fausses cartes d'identité que papa devait distribuer en forêt, elle entendit que sous la charmille il y avait une réunion de famille. Alors elle déposa furtivement les cartes là où elle savait que papa les retrouverait et s'en alla tout aussi furtivement. Elle tenait en main l'organisation des femmes, des hommes, du Front national et prenait part à l'organisation des FTPF dans la région. Un témoin avait dit avoir toujours été étonné que d'une apparence physique aussi fragile elle ait pu déployer tant d'énergie, posséder un tel don du commandement et de l'organisation. Elle parcourait à vélo toute l'Ille-et-Vilaine, jusqu'à Saint-Malo. Elle subjuguait ceux qui l'approchaient. Elle était très délicate et ne froissait jamais ceux qui ne partageaient pas ses idées. Mais elle pouvait faire preuve d'autorité lorsque les circonstances l'exigeaient. Elle aurait été jusqu'à faire tuer ou à tuer elle-même un faux parachutiste qui lui semblait mettre en péril la vie des membres du réseau. Elle n'admettait aucune négligence, aucune imprudence, aucun retard. Sous des dehors modestes, elle cachait un tempérament et des aptitudes de chef, jugeant rapidement et les gens et les circonstances, capable de prendre des décisions immédiates, fussent-elles implacables, m'a dit Germaine.

Cette nuit, des pigeons voyageurs, une dizaine, ont été parachutés

par la Royal Air Force. Chacun dans son baril entouré d'osier, avec deux petits tubes, du papier pelure, un crayon spécial, le mode d'emploi.

Certains sont blessés. Il faut les soigner, leur donner à boire.

Ils roucoulent. Chut.

Il y a aussi un chef à cacher pour un mois.

Ce sera chez les Delanoë.

Celle qu'Emma avait pressentie promise à un enrichissement infini était en route vers elle-même, presque rendue chez elle, au milieu de cette confrérie secrète de gens courageux, durs et frais, intraitables. Du côté des « terroristes », des insurgés, des ouvriers. Contre les puissances de soumission et de mort. Il devait néanmoins lui arriver, comme à *Antigone aux yeux de violette*, le soir, de penser à celle qui l'avait trahie, à sa sœur perdue, à la merveille de leur intimité, à leurs cheveux mêlés, et de trouver sa solitude aride. Et de prier ses morts.

– En avril 1943, les événements s'accéléraient. On découvrit un parachutiste étranger dans un pré. Un vrai ou un faux ? Thérèse donna ordre à papa d'y aller. Elle lui confia un revolver en lui disant : Vous emmenez le parachutiste en campagne, vous le faites parler. Et s'il y a le moindre doute, vous le descendez. Et surtout que vos chiens ne déterrent pas son cadavre. Maman rétorqua : Quand même, tuer un homme dans le dos ! Alors Thérèse se fâcha carrément. Mais enfin, si c'est un Allemand qui se fait passer pour un parachutiste, vous serez tous fusillés, votre famille tout entière y passera et combien d'autres. Colère de Thérèse, violente, très violente. Elle était vraiment très en colère. J'étais là, m'a raconté Germaine.

Une hirondelle entre dans la pièce, fenêtres ouvertes, où j'écris. Elle fait un tour et me frôle. Je vois le rouge de son plastron. Je vois l'arc tendu de ses ailes. Pour moi, élevée par Emma, une hirondelle cela peut être Athéna, de même que les lessives, belles, c'est Nausicaa. Je sais donc qu'une hirondelle peut se transformer en arc dans les mains d'Ulysse, et qu'il arrive que la Raison vous ordonne de tuer les prétendants. Tous. *L'Odyssée d'Homère*, étude et analyse de Victor Bérard, achetée en 1931, a sans doute accompagné plus d'une fois Emma et Thérèse dans leurs marches.

Thérèse, elle aussi, savait que les prétendants, on les tue.

Elle avait donc un revolver. Est-ce qu'elle le transportait dans son sac ? Est-ce qu'elle le portait sur elle ? Qui donc lui avait appris à manier une arme, à ce petit camarade d'Emma, son petit camarade le meilleur, le plus solide, le plus tendre et le plus sévère ? A la manier froidement, la crosse dans la paume et l'index sur la détente ?

Puis le 10 avril 1943, ce fut l'arrestation de Pierre Lemarié, son fidèle parmi les fidèles. Il était le premier qui l'avait accueillie, qui l'avait reconnue comme chef. C'est lui qui l'assistait dans toutes les réunions clandestines. Simple travailleur manuel, il était celui en qui elle avait une confiance totale. Il avait été dénoncé. Il avait été arrêté par quatre policiers français des Renseignements généraux de Rennes sous les ordres du préfet d'Ille-et-Vilaine. Cette arrestation avait dû la toucher. Que pensait-elle le soir, chez elle, seule ? Elle ne pouvait en parler à personne. Lemarié sera déporté. Il en reviendra, avec son ami le cordonnier, après être passé par Auschwitz,

Buchenwald, puis par un commando de travail à Schönebeck, m'a dit Germaine.

Elle était seule, à présent, au milieu de la destruction.

Je regarde la photo de Thérèse, col de dentelle et dix-huit ans, en prépa à Maxéville, photo qu'Emma avait sans doute dû envoyer à Marcelle, puisque j'en ai retrouvé mention dans une de ses lettres à Emma : Il y a dans son visage, malgré son col de dentelle, *une incroyable puissance de douleur surmontée*, avait répondu Marcelle.

Oui il y avait en elle une incroyable puissance de douleur surmontée. Et j'y vois encore autre chose. Certainement, Thérèse était communiste, du côté de l'activité efficace, d'un système collectif avec Cause. Et pourtant on devine, dans ce visage, une sorte de détermination poétique très individuelle, prête à bondir hors du rang commun pour se mesurer à l'idée qu'elle avait de sa vie. La plus haute des voix, la plus exigeante, c'était elle. Tellement exigeante qu'elle se savait exilée. De là sans doute son air presque toujours mélancolique.

Sauf devant les roses.

– Elle aimait les fleurs. Son seul luxe, c'était les fleurs. Je la revois partant avec un bouquet de petites roses que maman lui avait cueilli, m'a dit Germaine.

Plongées dans l'eau d'une carafe, elles boivent longuement.

– Le 10 juillet 1943, ce fut le sabotage de la voie ferrée à Noyal-sur-Vilaine. Ils étaient six dont Louis Pétri. Le 14 juillet 1943, une bombe fut lancée contre la *Feldgendarmérie* logée à l'Hôtel moderne de Fougères. Un officier tué, 12 gendarmes blessés. C'est Jules Fontaine qui avait lancé la bombe, couvert par son fils. Forte amende pour Fougères et 50 otages. Thérèse était-elle d'accord avec le déroulement de cet attentat ? On ne le sait pas. Mais les deux Fontaine furent arrêtés, père et fils, torturés, « massacrés », le père devant le fils et le fils devant le père. Puis déportés. Ils ne reviendront jamais. A la suite, quatre jeunes furent encore arrêtés. Deux d'entre eux, torturés affreusement, avaient donné un nom : Pierre Lemarié fils. Il fut arrêté et déporté. Il ne reviendra jamais. Puis, le 13 octobre 1943, ce fut l'arrestation de Mme Gautry, une ancienne directrice d'école avec laquelle Thérèse travaillait. Thérèse

dit qu'ils avaient le bout du fil. Alors, elle arriva furtivement comme toujours. Débarrassez-vous de tous les papiers, même des plus petits. Brûlez tout. Ne gardez absolument rien chez vous. Et surtout débarrassez-vous de la machine à écrire, jetez-la dans la rivière ou enterrez-la. Il y va de votre vie. Elle repartit par le champ d'ajoncs comme elle était venue. Les Delanoë aussi appliquèrent ce que Thérèse leur avait dit de faire. Ils rapportèrent la ronéo à Fougères, de nuit, avec la brouette. Et les tracts, les papiers, les revolvers, les fusils-mitrailleurs, les cartouches, tout disparut dans l'étang de Groslay, m'a écrit Germaine.

Thérèse aurait dû partir le soir même. Rejoindre les autres. Entrer dans la clandestinité. Elle aurait pu le faire. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? Elle voulait le faire, mais une nuit plus tard. Elle avait parfaitement conscience qu'il y allait de sa vie, et que d'autres vies dépendaient de la sienne. Que si elle était prise il lui faudrait faire face au pire. Le pire la surprendra, une nuit en avance.

– Mon père, Michel Guenée, le 21 octobre, le matin, s'était rendu chez Thérèse pour lui remettre des cartes d'alimentation. Il descendait la rue des Prés lorsqu'il vit un inconnu qui allait et venait. Prudent, il continua sa route, entra dans un café, et de là il vit un autre homme s'adresser au premier, devant le 32. Thérèse venait d'être arrêtée. Une souricière avait été tendue. Michel, chasseur, rompu à tous les pièges, fit demi-tour, m'a écrit Germaine.

Ils l'ont arrêtée chez elle.

C'était un jeudi matin. Officiellement, dans sa chambre, Thérèse préparait ses cours, corrigeait ses copies. Ce matin-là, elle ramassait ses affaires, préparait son sac à dos pour partir. Le registre de la prison indique qu'elle portait sur elle 470 francs. Un vieil inspecteur d'école habitait en dessous. Etait-il chez lui quand on est venu arrêter la jeune femme ?

Ils ont dû trouver des copies, rien de plus. Ils n'ont pas trouvé ses carnets, ni ses lettres à Emma qu'Emma lui avait rendues quand elles s'étaient séparées. Ses parents non plus ne les avaient pas eues. Ces lettres, elle avait dû les brûler, il y avait longtemps. Et tout le reste, elle avait dû le faire disparaître, le lendemain de l'arrestation de la directrice.

Elle n'avait voulu laisser aucune trace derrière elle.

Il ne reste pas une note.

On peut se demander si Thérèse ne s'était pas laissé fasciner par l'instinct de mort. On peut chercher sa faille, s'il en faut une. L'opposer à Emma, tellement du côté de la vie, de la chair, des amours.

A Germaine Guenée d'Hangest qui lui demandait si elle ne songeait pas au mariage, qu'il serait temps, Thérèse avait répondu : Plus tard. Je prendrai plus tard ma part de bonheur. Façon d'éluder sa sexualité différente et la féminité classique, le bonheur académique.

La question pourtant reste posée. Thérèse était-elle douée pour la vie terrestre, la vie ordinaire ?

Non.

Trop douée pour le refus.

Elle était *cet immense désir qui ne pouvait pas vivre, capable seulement de renverser*. Même si Eros, son intensité, son énergie, sa force de révolution, se trouvait à ses côtés les derniers mois de sa vie, cela n'empêchera pas Thérèse de le défier, lui et sa tyrannie, en lui échappant. Elle défiera d'ailleurs jusqu'à la mort elle-même. Thérèse était *mauvaise tête* dès qu'il s'agissait de pouvoir. Elle ne supportait aucun pouvoir, donc, pas *la mort, le pouvoir le plus totalitaire qui soit*.

Cette fourmi noire était une mélancolique. Une petite « janséniste » à structure sauvage, douloureuse. Une pascalienne qui, sans être douée pour la vie terrestre, était pourtant extraordinairement du côté de l'instinct de vie qui est insurrection, prodigalité, don. Et aussi solidarité, fraternité. Pascal aurait dit *charité*. Cette fourmi était en réalité une prodigue, prodigue de sa vie. Elle avait mis en jeu sa vie. Et elle avait une idée très haute du jeu et de sa vie.

Dépêche confidentielle

La directrice de l'Ecole primaire supérieure de jeunes filles à Monsieur l'Inspecteur d'Académie :

J'ai l'honneur de vous faire connaître que ce jeudi 21 octobre à 9 h 30 du matin, un officier allemand, accompagné d'un interprète civil, s'est présenté à mon bureau aux fins de demander des

Le commandant Louis Pétri :

La suite pour elle fut atroce. Conduite à la prison Jacques-Cartier de Rennes, livrée aux hommes de la SPAC. La SPAC descendit de Paris à Rennes en octobre 1943 et prit en main tous les détenus politiques pour les faire parler. Les hommes de la SPAC étaient de véritables bourreaux sadiques. Sont tristement célèbres, Larrieu et son aide Saint-Germain, dit le « Marquis ». Sur la table des friandises de Jacques-Cartier, le détenu était allongé nu, et battu des heures durant au fouet ou au nerf de bœuf. Parfois frapper ne leur suffisait pas, ils écrasaient le ventre de leur victime. Les hommes et les femmes dont ils prenaient la charge sortaient méconnaissables dès le deuxième jour. Les hommes de la SPAC se relayèrent pendant quatre jours consécutifs pour la faire parler. Flagellée, torturée, massacrée, elle n'eut que la force de se traîner dans sa cellule et de dire à une autre détenue, à travers les tuyaux du chauffage central : Ils ne m'ont pas eue. »

– Ainsi, le 21 octobre 1943, au matin, Thérèse Pierre fut arrêtée à son domicile par la Gestapo. Transférée à la prison Jacques-Cartier de Rennes, elle est dès son arrestation, et jusqu'à sa mort, torturée, flagellée, quatre jours consécutifs par les membres de la SPAC, des Français venus de Paris. Les jambes brisées, le corps noir de coups, ensanglantée, elle se traînait sur le sol de sa cellule, répétant inlassablement : Je ne parlerai pas. Ils ne me feront pas parler. Thérèse était perdue et le savait. Elle savait qu'elle n'en sortirait pas vivante. Ils savaient qu'ils tenaient le chef. Elle savait que si elle parlait, ce seraient 10, 20, 30 personnes qui seraient arrêtées, torturées, déportées. Le soir du 25 octobre, sa voisine de cellule l'entendit encore prononcer distinctement : Ils ne m'ont pas eue. Le matin du 26 octobre, on la trouva pendue aux barreaux de sa fenêtre avec un de ses bas. Elle n'avait pas parlé. Est-elle morte des suites des tortures sans avoir parlé, s'est-elle réellement pendue aux barreaux de sa cellule, avec ses bas, ce que les bourreaux avaient intérêt à faire croire ? Comment le savoir ? D'un autre côté, se suicider pour ne pas parler sous de nouvelles tortures était bien aussi dans la ligne héroïque de sa conduite, m'a écrit Germaine.

Un témoin : On doit se prosterner très bas devant le courage de ceux qui n'ont pas parlé.

Un autre : Il était presque impossible de ne pas parler sous les

André Delanoë : Toute d'intelligence, de bonté, de délicatesse et d'esprit de sacrifice, courageuse parmi les plus courageux, elle est morte pour nous. Nous ne serions pas là si elle avait parlé.

– Elle connaissait tout, absolument tout. Combien lui doivent la vie, combien de chefs, combien de petites mains ? Un seul camion n'aurait pas suffi pour convoier vers les camps tous ceux dont elle aurait pu donner les noms. Elle n'a pas parlé. Elle n'a pas non plus laissé la moindre trace derrière elle. La nouvelle de son arrestation et, quelques jours plus tard, de sa mort, causa une émotion telle que certains ne purent la cacher. La nouvelle franchit les murs mêmes des prisons et plus d'un déporté politique pleura. Ses parents, prévenus par un télégramme envoyé par la postière son amie, signé Martin, organisèrent ses obsèques à la cathédrale de Rennes. Deux Fougères, seules, suivirent son cercueil. Elle fut enterrée à Rennes. En 1945, ses parents firent revenir son corps à Epernay où elle repose pour toujours. A Fougères, le 28 octobre 1944, en présence de ses parents, pour commémorer le premier anniversaire de sa mort, une plaque fut apposée à l'entrée de l'Ecole primaire supérieure. La cérémonie, organisée par la famille et les amis, fut grandiose et inoubliable. Elle dura des heures. La place Lariboisière était noire de monde. Tout Fougères était là. Au fil des années, l'oubli s'est fait, m'a écrit Germaine.

Le ministère de la Défense :

Thérèse Pierre : ACTIVITÉS

Janvier 1942

Entre dans le groupe de Résistance du Front national de Fougères, où elle est nommée ensuite responsable du FN de l'arrondissement. Elle participe à l'organisation des groupes de résistance dans ce secteur et au recrutement.

Participe activement à l'organisation des groupes FTP dans l'arrondissement, et à leur armement.

Responsable technique de l'appareil de propagande, elle participe à la rédaction des journaux, brochures, tracts dont elle dirige la diffusion. Délivre de faux papiers d'identité aux patriotes et aux réfractaires recherchés par la Gestapo.

Héberge et ravitaille les responsables départementaux du Front national et des FTP ainsi que de nombreux réfractaires et maquisards.

Assure la liaison entre les groupes. Effectue les transports de documents et de matériels de guerre (explosifs et grenades).

Participe à la préparation de différentes opérations contre l'occupant (incendie de camions, attaque de la Feldkommandantur à Fougères).

Organise les jeunes réfractaires, leur procure titres d'alimentation et les enrôle dans la Résistance.

Contrôle les groupes de la région de Fougères (une centaine de membres sous ses ordres).

Elle est arrêtée par la Gestapo le 21 octobre 1943 à Fougères, incarcérée à la prison Jacques-Cartier à Rennes. Torturée et massacrée le 26 octobre 1943.

Louis Pétri, chevalier de la Légion d'honneur.

Président de l'Association des Anciens Combattants.

Dans un livre sur Fougères, envoyé par Germaine, je découvre l'histoire de Thérèse de Moëlien, cousine et amie intime de la Rouërie, lieutenant de La Fayette engagé dans la guerre d'Indépendance des Etats-Unis. Née à Fougères en 1762, elle croise Chateaubriand dans les salons. Il remarque sa beauté. Plus tard, à la Révolution, elle prend part à la conspiration de la Rouërie et transporte, cachés dans sa ceinture, des blancs-seings des frères du roi. Trahie, elle est arrêtée. Elle a eu le temps de détruire la liste des membres, plusieurs centaines de noms. Elle sera conduite à l'échafaud. *Elle s'opposa à ce que le bourreau lui coupât ses magnifiques cheveux qu'elle releva elle-même et noua en casque, pour découvrir sa nuque. Une main étrangère arracha son fichu, découvrit à la foule ses épaules et sa gorge de lait que le couperet, quelques secondes plus tard, transformait en guimpe de pourpre.*

– Pourquoi ai-je fait un parallèle entre ces deux Thérèse ? Thérèse de Moëlien, morte sur l'échafaud, et Thérèse Pierre, morte sous les tortures ? Elles n'étaient pas du même bord, mais de la même trempe, a ajouté Germaine, dans la marge, au crayon.

IV

Soixante ans plus tard, comme tout paraît limpide, étoilé, dans le destin de Thérèse dès lors qu'elle a décidé de son camp. Et comme tout paraît complexe dans celui d'Emma, à partir du moment où elle a *choisi d'avoir infiniment tort* en aimant Marcel. Emma savait que Marcel se trompait politiquement et qu'elle se trompait avec lui en l'aimant. Emma en acceptera donc les conséquences. D'où sa solitude. A nous, ses enfants, elle ne nous en parlera jamais, ne s'en plaindra jamais. Elle sera restée une solitaire. Je ne l'ai connue qu'ainsi, *solitaire, souveraine*.

Dans une des dernières pages du cahier gris argent, quand elle causait avec elle-même, elle avait écrit, en 1945 : *Il y a dans la vie des temps qui se succèdent comme dans une tragédie. C'est par la dévastation de moi-même que je me suis finalement construite*.

La dévastation avait eu lieu.

La tragédie était terminée.

Commençait un nouveau temps.

Entre Emma et Marcel, l'apaisement est venu peu à peu. Elle a repris l'enseignement en 1952. Il a remis en route ses entreprises commerciales, sans arriver du tout à un accroissement de richesses ni à une accumulation de biens très capitaliste. Au contraire, les affaires de Marcel ont été un superbe désastre.

En 1957, Marcel est mort, brutalement d'une crise cardiaque. Emma s'est retrouvée seule. Dépression. Hôpital. Je la vois encore pâle, amaigrie, vêtue de noir. Nous, ses enfants, nous étions grands, lycéens, étudiants. Une troisième vie, de lutte, a commencé pour elle. On dirait que sa vie, longue, n'a cessé de se reprendre et de se refaire. Il s'agissait, à présent, d'affronter la faillite de l'entreprise de Marcel, de payer un à un tous les créanciers, seule solution pour conserver la maison et son jardin. Et elle s'en est sortie, magnifiquement.

C'était la dèche, vraiment.

Aux murs, certains mois, les tableaux disparaissaient, remplacés par des étiquettes. Et ils réapparaissaient. C'était magique, amusant, léger, pas du tout ordinaire (à mes yeux). L'été, des petits Anglais de Cambridge, drôles, extravertis, extravagants, ont remplacé les enfants Schwering de Berlin, tellement réservés. Emma partageait le beurre, en début de semaine, en autant de morceaux que d'enfants encore à la maison.

Au jardin, les pivoines étaient une splendeur.

L'enseignement aussi était une splendeur. Elle l'appelait le libre et profond épanouissement humain. Et elle y rayonnait. Ses élèves l'aimaient et se souviennent encore de sa lumière (persistante).

Emma était *littérature*.

Très tôt, elle avait décidé d'aller dans sa vie comme dans un roman. Tout paraissait s'être achevé à sa mort, à l'automne 1987. Mais elle laissait derrière elle des cartons de lettres classées, des boîtes de photographies et de négatifs annotés, et quatre cahiers de couleur, un vert amande, un rouge, un vert vif et un gris argent. Elle avait ajouté ceci, à la fin du cahier rouge, s'adressant directement à nous, ses filles :

Si, un jour, vous lisez ces pages, je voudrais que vous compreniez pourquoi je les ai écrites. Je souhaite qu'aucune de vous ne s'aventure sur un chemin semblable au mien. Que toutes ces minutes de révolte, de rage ou d'agonie aient une voix pour vous garder de l'épreuve, petites femmes de demain, plus vulnérable que moi, toi Manon ; plus rebelle que moi, toi Claudie ; plus sereine que moi, toi Christel.